

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the entire page.

FNA 0909 - Les androides meurent aussi

Dastier, Dan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

DAN DASTIER

LES ANDROÏDES MEURENT AUSSI



ANTICIPATION

DAN DASTIER

LES ANDROIDES MEURENT AUSSI

La navette spatiale automatique qui nous a déposés sur Xarka, la planète-bagne, a explosé après que nous l'ayons quittée. Ceux de la Psi-Pol ne laissent aucune chance aux bannis de pouvoir regagner un jour les planètes encore libres.

Notre groupe pitoyable s'est intégré vaille que vaille à ceux du clan Stevens, et notre vie était presque organisée quand un mystérieux astronef s'est posé sur Xarka, de l'autre côté des marécages, dans la zone où sévissent Kevin le Rouge et ses repris de justice.

Aucune nef ne s'est posée ici depuis dix ans, et un espoir insensé déferle sur notre petite communauté. Mais cet espoir de retrouver peut-être une vie normale est vite réduit à néant quand apparaissent les étranges personnages sans visage, venus de l'espace.

Ils apportent avec eux une chose plus terrible encore que la mort...

CHAPITRE PREMIER

Quelque chose vient de changer dans notre environnement immédiat. Je n'arrive pas à déterminer quoi. En fait, je ne réussis pas à coordonner réellement mes pensées, et cela dure depuis... des semaines. Des mois, peut-être. Impossible de savoir depuis combien de temps nous sommes enfermés dans ce local qui doit mesurer une dizaine de mètres de long sur autant de large. Nous sommes une douzaine, sans doute, allongés sur les couchettes réparties dans ce local, qui baigne constamment dans une luminosité rosâtre, mais je ne puis que regarder la jeune femme qui se trouve sur la couchette située immédiatement à ma gauche. Elle me regarde, elle aussi. Ce contact visuel est la seule chose qui nous rattache à la vie. Je veux dire à *l'autre vie*... Celle qui était la nôtre avant que les gardes en uniforme noir de la Psi-Pol ne nous enferment dans cette pièce, qui doit se trouver quelque part au cœur de la nef énorme que nous avons eu le temps de voir en embarquant, sous la clarté crue des projecteurs photoniques de la base du Commandement Central.

Nous nous regardons, elle et moi, depuis le départ. J'ignore qui elle est. Certainement une malheureuse qui, comme moi, a commis l'imprudence d'afficher un peu trop ouvertement son opposition au régime despotique qui a pris en main les destinées de l'Empire Galactique, à la suite de la rébellion de certaines planètes colonisées. Les gardes, qui nous ont obligés sous la menace de leurs armes à nous allonger sur ces couchettes, ont omis de nous présenter. Quand ils s'en sont allés, et que le panneau coulissant s'est refermé sur le dernier d'entre eux, il ne nous a fallu que quelques secondes, et une suite d'efforts désespérés, pour comprendre que nous étions dans l'impossibilité matérielle de nous relever de nos couchettes.

Et la notion de temps a cessé très vite d'exister pour nous. Aucun repère possible dans notre immobilité totale. Pas de repas à heure fixe dont la succession aurait pu nous permettre de mesurer l'écoulement du temps, même approximativement. Nous n'avons pris aucun repas depuis celui — insipide d'ailleurs — qu'on nous a servi avant l'embarquement. La lueur rosâtre qui baigne notre nouvelle prison n'est rien d'autre qu'un rayonnement biologique entretenu qui assure notre survie matérielle. Nous pouvons seulement ouvrir ou fermer les yeux, dormir ou penser interminablement à notre sort, sans même pouvoir nous reconforter mutuellement, ou simplement échanger des

mots.

Ma compagne inconnue vient de fermer les yeux. L'absence de ce regard d'un vert lumineux crée un manque en moi, mais je continue à la regarder. Elle s'est peut-être assoupie. Elle est très belle, avec un visage dont la pigmentation hâlée et la finesse des traits trahissent les origines martiennes. Elle possède de longs cheveux noirs, libres, parmi lesquels la luminosité rosée du bio-rayonnement allume des reflets satinés. Elle est allongée sur le côté droit, sa tête reposant au creux de son coude replié, et sa longue robe mauve laisse apparaître deux pieds menus, bien pris dans une paire de sandalettes d'Alcron, à fines lanières. Autour de son biceps gauche, laissé nu par la robe sans manches, un simple anneau plat de métal argenté. Il ne doit présenter aucune valeur particulière, sinon les sbires de la Psi-Pol le lui auraient enlevé. Dès que le jugement qui nous condamnait à la déportation pour « idées subversives » a été rendu par des juges visiblement pressés d'en finir avec notre cas, nos gardiens se sont empressés de nous dépouiller de tout ce qui pouvait présenter à leurs yeux un semblant de valeur. Personnellement, ils ne m'ont laissé que quelques objets indispensables, que l'on m'a de nouveau confisqués avant l'embarquement à bord de la nef, qui nous emporte vers une destination inconnue. Mais je sais par un des gardes, un peu moins borné que les autres, qu'ils ont récupéré chez moi la plupart des choses dont je pourrais avoir besoin au cours de ma future détention. Je devrais dire : bannissement, car il n'a pas été question de durée de peine au cours de la parodie de procès dont on m'a fait l'insigne honneur. Simplement on se débarrasse de nous, parce que nous sommes devenus indésirables. Socialement inadaptés, comme l'assure le verdict. Dans une société évoluée, qui a vu toutes ses libertés balayées par les décrets de la Junte Suprême qui a pris le pouvoir, avec l'aide de cette Psi-Pol omniprésente dont certains représentants auraient été autrefois jugés comme de vulgaires bandits, être considéré comme socialement inadapté est devenu un crime, une tare honteuse. On nous rejette et nous devons presque nous estimer heureux de n'avoir pas été simplement supprimés dans une des prisons que nous avons connues depuis quelques mois. D'autres détenus, coupables sans doute de crimes plus graves encore, n'ont pas eu cette chance de survie qui nous est offerte. On nous l'a assez fait sentir.

Alertée par le glissement léger qui vient de se produire dans notre univers silencieux, ma compagne a ouvert de nouveau les yeux. J'ai instantanément reconnu ce glissement feutré : c'est certainement celui du panneau d'accès qui coulisse dans son logement. Nous avons de la visite! C'est un tel événement que je fais un effort machinal pour me remettre sur le dos et essayer de voir ce qui se passe de l'autre côté. Et, à ma grande surprise, ma décision de bouger s'accompagne tout

naturellement du mouvement qu'a souhaité mon cerveau légèrement embrumé. Première constatation : nous jouissons à nouveau de notre liberté de mouvement. Seconde constatation : nous avons effectivement de la visite, en la personne de ces mêmes gardes en uniforme noir, bardés d'un armement dernier cri, qui nous ont fait entrer dans notre silencieuse prison.

— Vous pouvez quitter vos couchettes, lance l'un d'eux. Le voyage se termine. Rangez-vous par deux contre la cloison de droite, près de la sortie. Vite !

On ne discute pas un ordre d'un membre de la Psi-Pol ; ce serait la meilleure façon de se suicider. Ils ont ordre de tirer sur tout détenu qui marquerait la moindre velléité de rébellion. Je regarde cette compagne que le hasard a placée près de moi pour la durée de cet étrange voyage. Il y a de la crainte dans ses yeux verts. Je me lève le premier, et je lui tends la main, en m'efforçant de sourire vaillamment.

— Venez, dis-je à voix basse.

Elle a mis sa main fine dans la mienne, et je sens que cette main tremble légèrement. Je me sens soudain plus sûr de moi, moins anxieux en pensant à ce qui nous attend. Comme si j'avais soudain une responsabilité.

J'ignore le ricanement sarcastique d'un des gardiens qui nous surveille. Il a évidemment remarqué mon manège, et cela l'amuse, ce fumier ! Nous nous rangeons en silence le long de la cloison. La luminosité rosée s'est atténuée pendant le mouvement, jusqu'à disparaître presque complètement. Nous éprouvons alors une légère ankylose des muscles. Elle doit être consécutive à notre longue immobilité.

— Avancez, maintenant ! clame le gardien-chef. Et évitez de faire un faux pas, ça pourrait être le dernier !

Nous nous engageons dans une suite de courbes dont les parois spéciales rayonnent une douce luminosité. Il y a des gardes armés à chaque changement de direction. Nous nous enfonçons dans les profondeurs de la nef. Je sais ce qui a changé, maintenant. Nous ne percevons plus le bourdonnement ténu des moteurs photoniques. On nous fait pénétrer dans une salle assez vaste, et les gardes se répartissent de façon à éviter toute surprise. Un officier, reconnaissable à ses insignes métallisés au niveau des épaules, s'avance vers notre groupe. Il a le teint blême, et un tic permanent agite sa paupière gauche, donnant l'impression qu'il nous fait des clins d'œil.

— Inutile, je pense, de vous rappeler votre condamnation. Vous savez tous à quoi vous en tenir sur les motifs qui vous ont conduits ici. Mais il est de mon devoir d'apporter maintenant certaines précisions que je vous demande d'écouter très attentivement. Elles risquent de

vous être utiles dans les moments qui vont suivre...

Il fait un geste, et un écran s'illumine devant nous. Un frisson me parcourt l'échiné, et j'ai dû serrer légèrement la main de ma compagne, toujours au creux de la mienne. Une boule orangée vient d'apparaître sur le fond noir de l'espace. Une planète inconnue, striée de longues traînées nuageuses qui en masquent une grande partie. Voilà la première réponse aux questions que nous devons tous nous poser. L'officier de la Psi-Pol précise, d'une voix sans passion :

— Cette planète se nomme Xarka. Autant vous préciser tout de suite qu'elle ne figure sur aucun des répertoires planétaires officiels.

Un mince sourire étire ses lèvres :

— A vrai dire, il y a si peu de gens, dans l'EMGAL, qui connaissent l'existence de cette planète qu'il vaut mieux pour vous abandonner dès maintenant l'espoir d'être secourus un jour ! Elle est totalement hors des zones de prospection autorisées par les derniers plans d'exploration, et suffisamment éloignée des dernières planètes habitées de la Confédération pour décourager d'éventuels... aventuriers. C'est même pour cette raison qu'elle a été choisie pour vous servir de résidence. Il y a une dizaine d'années, quand les premiers détenus ont été débarqués sur Xarka, il n'a été décelé aucune trace de vie intelligente, mais la faune et la flore abondantes et variées autorisent des conditions de vie acceptables. Quelques observations ont permis de constater que les premiers bannis s'étaient parfaitement adaptés à leurs nouvelles conditions d'existence. Nous ne sommes pas des sauvages, et il va de soi que vous emporterez avec vous l'essentiel du matériel qui pourrait vous être utile par la suite. Vos affaires personnelles, d'abord, qui se trouvent déjà à bord de la navette spéciale qui vous déposera sur Xarka, mais également des médicaments de première nécessité, des vivres pour vous laisser le temps de vous organiser, et même des armes !

Il nous regarde, l'air ironique et méprisant à la fois, avant de reprendre :

— A propos de ces armes, ne vous faites quand même pas trop d'illusions ! Elles sont d'une portée réduite, et vous n'avez pas la moindre chance de vous en servir pour pouvoir retourner la situation à votre avantage ! Gardez-les précieusement. Elles vous seront utiles pour affronter dans de bonnes conditions la jungle de Xarka, pour chasser également, mais aussi pour vous défendre. Les lois qui se sont instaurées d'elles-mêmes sur Xarka sont quelque peu différentes de celles que vous avez connues jusqu'ici ! Vous apprendrez très vite à les connaître.

Je me demande si une loi, quelle qu'elle soit, peut être pire que celles que font respecter sur Terre, et sur les planètes encore contrôlées de l'EMGAL, ces types sinistres en uniforme noir ! Mais

comme je ne suis pas encore complètement idiot, je m'abstiens de toute remarque à ce sujet.

— Une dernière chose, reprend l'officier. La navette à bord de laquelle vous allez embarquer est entièrement automatique. Vous serez ses seuls passagers, et la translation vers Xarka, autour de laquelle nous sommes actuellement en orbite basse, sera assurée depuis cette nef. Aucun membre de la Psi-Pol n'est autorisé à prendre le risque de poser le pied sur cette planète. Une fois au sol, il vous faudra débarquer rapidement le matériel contenu dans la soute, et vous éloigner au plus vite de la navette, qui sera purement et simplement détruite. Afin d'éviter tout risque de contamination, Xarka n'ayant pas été convenablement explorée lors de sa découverte, nous ne pouvons pas prendre le risque de ramener cette navette à bord de la nef.

Ouais... Et ils éliminent du même coup un autre risque : celui de voir des détenus s'emparer de la nef en utilisant la navette d'une façon ou d'une autre ! Tout est soigneusement calculé. Aucune évasion possible... Un monde inconnu, probablement hostile, peut-être contaminé... Un dénuement qui risque de s'avérer très vite critique... Voilà ce qui nous attend sur Xarka ! Peut-on seulement survivre sur cette planète ? Cette déportation qu'on nous présente comme un moindre mal n'est-elle pas en fait une simple condamnation à mort déguisée par un semblant d'humanité ?

— Ah ! j'allais oublier..., poursuit l'officier en noir. Il reste une simple formalité à accomplir avant votre débarquement. Vous allez vous avancer l'un après l'autre vers ce pupitre, et signer la feuille qu'on vous présentera. Simple décharge attestant que vous êtes arrivés en bonne santé jusqu'ici, et que vous avez été mis au courant des conditions de votre bannissement sur Xarka. Vous citerez votre nom en vous présentant au contrôle. Faites vite si vous voulez pouvoir débarquer sur Xarka avant que la nuit n'envahisse le site choisi pour l'atterrissage. Je vous souhaite bonne chance.

L'un après l'autre, nous nous avançons vers le pupitre près duquel se tient un garde noir. Je passe avant la jeune femme qui s'est placée d'elle-même derrière moi quand on nous a mis en file indienne.

— Ingénieur-pilote Jodrell Greene...

Je reconnais mal ma voix quand je prononce mes noms et qualité. Le garde noir me tend une feuille.

J'ai le temps de lire en travers le texte serré qui y est imprimé. J'ai comme un goût amer dans la bouche quand j'appose ma signature au bas de la page. Il s'agit bien d'une décharge administrative mentionnant que nous sommes arrivés en bonne santé sur Xarka, mais ce qu'a soigneusement omis de nous signaler l'officier responsable de notre transfert, c'est qu'en fait ce papier fait de nous des volontaires.

Oui, *des volontaires* ! C'est donc « volontairement » que nous allons débarquer sur une planète inconnue, après avoir déchargé certaines personnes du Gouvernement Central de toute responsabilité quant à notre sort éventuel.

On dirait que ces messieurs se gardent éventuellement une porte de sortie, pour justifier le cas échéant notre disparition. Je ne crois pas que les coordonnées spatiales de Xarka figurent dans ce texte. Les chefs occultes de la Psi-Pol prennent décidément toutes les précautions souhaitables.

— Docteur-biologiste Pearl Maugham...

C'est de cette façon que j'ai appris le nom de cette femme dont le regard vert m'a tenu compagnie pendant un voyage qui m'a semblé interminable, encore que la notion de temps en ait été exclue. Pearl... Le prénom chante à mes oreilles tandis qu'on nous dirige vers un sas grand ouvert, de l'autre côté duquel repose une navette spatiale d'un type que je connais parfaitement. Tous les vaisseaux cosmiques sont pourvus de ces véhicules munis simplement des éléments essentiels à la propulsion, et à la survie éventuelle de naufragés de l'espace.

Nous nous installons dans les fauteuils spéciaux, attachons machinalement les harnais de sécurité. Pearl Maugham est venue tout naturellement s'asseoir près de moi. Elle est pâle sous son hâle, et ses traits sont crispés. Je comprends ce qu'elle ressent à cette minute où nous allons être coupés définitivement de notre monde. Tous, nous devons avoir cet air désespéré de gens qui ne croient pas encore vraiment à ce qui leur arrive. Le rayonnement biologique que nous ont imposé les hommes de la Psi-Pol chargés de nous convoier n'est peut-être pas étranger à cette docilité parfaite que nous affichons. Personnellement, je n'éprouve nullement l'envie de me révolter contre ce sort injuste qui est le nôtre. Je l'accepte, et même avec une certaine indifférence.

Quand le panneau d'accès de la navette se verrouille sèchement, je tourne la tête vers Pearl Maugham :

— Tout ira bien, vous verrez...

Une petite phrase parfaitement idiote, alors que glisse devant nous, sur l'écran de contrôle visuel, le panneau du sas extérieur, dont la disparition nous révèle le fond sombre de l'espace, piqueté d'étoiles inconnues.

— *Tout ira bien...*

A l'instant précis où la navette est projetée dans le vide, j'aimerais le croire moi-même.

CHAPITRE II

Personne n'a bougé pendant la descente vers Xarka. J'ai songé un court instant à quitter mon fauteuil pour essayer de trouver les charges de destruction qui doivent se trouver quelque part à l'intérieur de la navette, puis j'ai renoncé. C'est inutile et dangereux. Nos convoyeurs restés à bord de la nef en orbite ne doivent rien perdre de nos faits et gestes. Ils peuvent déclencher la mise à feu des charges à n'importe quel moment. Je suis donc resté sagement à ma place, les yeux rivés sur l'écran de vision extérieure.

Maintenant, nous survolons Xarka à basse altitude. Une jungle épaisse a défilé sous la navette qui a considérablement ralenti en translation horizontale, puis un sol aride, au relief accidenté, a succédé à la forêt. C'est apparemment cette zone peu engageante qu'ont choisie nos gardiens pour l'atterrissage, car la navette se stabilise soudain à la verticale d'une sorte de cirque aux parois déchiquetées, et commence à perdre de l'altitude. Mes compagnons s'agitent. Des réflexions commencent à fuser à droite et à gauche.

Pearl Maugham ne dit rien. Elle fixe l'écran et il y a des larmes dans ses yeux. J'ai posé ma main sur la sienne, et elle tourne vers moi son regard vert. Il y a du désespoir dans ses prunelles. Mais elle essaie de sourire courageusement.

— Un vrai paradis, n'est-ce pas ? émet-elle d'une voix dont elle contrôle mal le tremblement.

Le claquement des vérins de verrouillage du train télescopique me dispense de répondre. Nous venons d'entrer en contact avec le sol. Presque aussitôt une voix nasillarde fait vibrer des haut-parleurs invisibles :

— Vous disposez d'une heure environ pour quitter la navette et vous en éloigner, en emportant le matériel qui se trouve dans la soute. Passé ce délai, vous serez en danger de mort.

Sur notre gauche, la paroi s'est escamotée, et une rampe d'accès se déplie automatiquement. Une bouffée d'air surchauffé pénètre dans l'habitacle. Dehors la clarté est éblouissante, et l'air vibre au-dessus du sol aride et poussiéreux.

J'ai fait sauter le harnais qui me maintenait rivé à mon siège. Autour de moi, les autres bougent indécis et fébriles à la fois.

— La soute! Où se trouve la soute?... Il faut foutre le camp d'ici en vitesse !

C'est un petit homme chauve qui vient de lancer cette phrase sur le ton affolé. Je crois me souvenir qu'il se nomme Bary Thornton et qu'il est physicien. Il faut que j'intervienne, sinon, ils vont céder les uns après les autres à la panique, et c'est exactement ce qu'il faut éviter maintenant. J'ignore ce que nous allons avoir à transporter comme matériel, mais ce dont je suis certain, c'est que les salopards de la Psi-Pol ne nous ont certainement pas laissé une marge de temps confortable pour nous éloigner avant la destruction de la navette.

— Ecoutez tous ! lançai-je d'une voix aussi assurée que possible. En tant qu'ancien pilote d'astronef, je connais parfaitement ce genre de navette. La soute est accessible de l'extérieur. Mais nous devons nous organiser pour éviter toute pagaille. Quelqu'un se sent-il capable de prendre la direction des opérations ?

Un moment de flottement succède aux paroles que je viens de prononcer. Ils se regardent, hésitants. Un homme au visage buriné se détache du groupe qu'ils forment près de la sortie.

— Je m'appelle Glen Van Diest, et j'étais navigateur sur un astrocargo de la Transplanétaire. Il nous faut effectivement un chef, maintenant que nous sommes livrés à nous-mêmes. Vous êtes pilote de nef, et je propose que vous preniez le commandement de notre groupe.

Il fait face aux autres.

— Pas d'objection ? interroge-t-il.

Bary Thornton, de plus en plus nerveux, approuve :

— C'est ça. Qu'il prenne le commandement, mais pour l'amour du ciel, quittons cette sacrée navette !

Il a peur, et il n'est pas le seul, visiblement.

— Il est au bord de la crise nerveuse, me souffle

Pearl Maugham. Je vais m'occuper de lui. Si l'un d'entre nous craque maintenant, cela n'arrangera rien. Allez-y, monsieur Greene.

— C'est bon, dis-je. Vous pouvez commencer à descendre. Regroupez-vous à l'arrière de la navette.

Quelques minutes plus tard, je pénètre le premier à l'intérieur de la soute, dont le panneau était déjà ouvert quand nous sommes sortis de la navette. Un certain nombre de caissons sont arrimés près du panneau d'accès. Cela représente une charge relativement importante, qu'il va falloir transporter à dos d'homme. Certains caissons portent le nom des légitimes propriétaires des objets qu'ils contiennent, mais dans l'immédiat, il n'est pas question de faire la répartition définitive. Le temps presse.

— Que chacun se charge au maximum de ses possibilités, sans s'occuper de chercher à savoir ce qu'il transporte. Il faut emmener tout cela le plus loin possible, et en vitesse ! Monsieur Van Diest, essayez de trouver un abri suffisamment éloigné de la navette, et faites

regrouper tout le matériel au même endroit. Que les femmes s'abritent immédiatement, dès que vous aurez trouvé un endroit sûr.

Des femmes, il y en a trois dans le groupe, en comptant Pearl Maugham, qui a réussi à faire absorber un tranquillisant au physicien dont les nerfs étaient en train de lâcher. Elle a trouvé le médicament à l'intérieur d'un des caissons que je l'ai autorisée à ouvrir en priorité, après l'avoir rapidement identifié comme étant la pharmacie.

Nous sommes onze, au total, mais il nous faut pratiquement une demi-heure pour transporter tout le matériel mis si aimablement à notre disposition, à près d'un kilomètre de la navette, à l'abri d'une espèce de gorge étroite qui devrait nous abriter de l'explosion, quelle que soit la puissance des charges prévues par ceux de la Psi-Pol.

Quand le dernier caisson quitte la soute, je m'assure que nous ne laissons rien derrière nous, et je vais même jeter un dernier coup d'œil à l'intérieur de l'habitacle, désert. Le moindre objet courant peut être utile dans notre cas. Mais la cabine est vide, et je dévale la rampe d'accès. Je récupère le dernier caisson, que je me suis réservé pour ne pas être en reste, et je tourne résolument le dos à la navette, immobile dans l'air brûlant. J'ai déjà soif, et je souhaite ardemment que nos gardiens aient prévu de l'eau à l'intérieur de la réserve de vivres. Il faudra sans doute la rationner avant que nous ne soyons en mesure de nous approvisionner par nos propres moyens. D'un seul coup, je mesure la responsabilité qui m'incombe depuis que Van Diest a proposé ma candidature comme responsable de notre groupe pitoyable. Mes aptitudes au commandement ne sont pas évidentes. J'étais effectivement pilote d'astronef, mais pilote d'essai. Je n'ai jamais eu à commander une nef de transport, avec un équipage et des passagers... Je ne me suis jamais trouvé non plus dans une pareille situation. Des naufragés, échoués sur un monde inconnu... J'ai l'impression que la tâche sera rude.

J'ai la bouche en feu quand je me laisse tomber près de mes compagnons d'infortune, tassés à l'abri d'une saillie rocheuse.

— Putain de chaleur! lâche un homme que j'ai remarqué au cours de la corvée de transport des caissons, parce qu'il semble doué d'une force herculéenne, et qu'il est vraiment d'une taille et d'une stature au-dessus de la moyenne.

Il m'adresse un clin d'œil, désigne l'empilage des caissons :

— On pourrait peut-être regarder si ces fumiers ont prévu de quoi boire, vous ne croyez pas?

C'est en effet la première chose à faire après l'effort que nous venons tous de fournir. Pearl Maugham me regarde, l'œil interrogatif.

— Allez-y, docteur, dis-je. Essayez de trouver quelque chose pour nous désaltérer. Mais surveillez les rations. Il va falloir...

Une explosion assourdissante me coupe la parole. Instinctivement

chacun a rentré la tête dans les épaules. Une énorme colonne de fer et de feu monte vers le ciel, au-delà des rochers qui nous abritent. Nous percevons malgré tout l'onde de choc, et quelques débris retombent autour de nous.

— Les vaches! Ils ont mis le paquet! grogne le géant qui se trouve toujours près de moi. Il ne risque pas. d'y avoir quelque chose de récupérable !

Une des femmes, âgée d'une quarantaine d'années, se met à sangloter nerveusement, secouée par le choc. Les autres regardent droit devant eux, hébétés. Maintenant, ils semblent réaliser que les ponts sont définitivement coupés.

Je me redresse. Là-bas, très loin, sous la colonne de fumée noire qui s'étire dans le ciel de plomb fondu, il ne reste plus qu'une carcasse embrasée... La fumée obscurcit à peine l'énorme soleil aveuglant de Xarka, la planète-bagne...

Il y avait de l'eau dans la réserve de vivres. J'estime qu'il y en a une quantité suffisante pour tenir l'équivalent de trois jours terrestres, à condition de l'économiser. Nous disposons également de tablettes vitaminées en quantité suffisante pour nous laisser le temps de nous organiser, et d'objets de première nécessité. J'ai discuté avec Glen Van Diest, tandis que les autres se livraient à un inventaire de leurs affaires personnelles, sous la surveillance de Pearl Maugham, qui a elle-même récupéré avec une satisfaction évidente le caisson marqué de son nom. Van Diest pense que nous devrions nous diriger vers ce que nous estimons être le nord, en nous basant sur la position du grand soleil dont la course s'infléchit lentement vers l'horizon. Selon lui — et en tant qu'ancien astronavigateur on peut se fier à son jugement — nous avons survolé à basse altitude une zone de forêts quand la navette s'est approchée du sol de Xarka, et la forêt est certainement préférable à ce désert de pierraille et de poussière où nous nous trouvons actuellement. Nous y trouverons certainement de l'eau, élément indispensable qui risque de nous manquer très vite.

Je suis d'accord avec lui, et je ne puis que me fier à son sens de l'orientation.

— Il va falloir passer la nuit ici, dis-je. Nous avons tous été éprouvés par cette prise de contact avec notre nouveau domaine. Il faut trouver quelque chose à brûler pour allumer un feu, afin d'éloigner d'éventuels animaux. Essayez de trouver des volontaires pour la corvée.

Van Diest me regarde avec une certaine insistance.

— Vous croyez qu'on va s'en sortir, Jodrell? demande-t-il.

Ce type direct me plaît. Il respire la franchise. Je soupire :

— On va certainement traverser une sale période, Glen, mais ça ne peut pas être pire que ce que nous avons connu dans les prisons de la Psi-Pol. Venez, rejoignons les autres. J'aimerais que chacun ne reste pas dans son coin. Maintenant, que nous le voulions ou non, nous sommes solidaires. Cette solidarité fait partie de nos chances de survie...

Nous avons réuni tout le monde autour des caissons dont la plupart sont déjà ouverts. Il faut faire un inventaire complet de nos « richesses », déterminer celles qui reviendront à la communauté, et celles qui resteront des choses personnelles. Mais avant toute chose, nous devons nous connaître. Il y a quelques heures, nous étions des étrangers les uns pour les autres. Nous aurons des tâches à nous partager, et ces tâches devront être déterminées en fonction des possibilités et des connaissances de chacun. J'ouvre le premier les hostilités :

— Mon nom est Jodrell Greene. J'ai trente-deux ans. Si Jodrell vous paraît un prénom un peu bizarre, vous pouvez m'appeler Jod. Avant d'être arrêté, j'étais ingénieur-pilote d'essai dans une firme qui fabrique des astronefs. Et j'ai l'habitude de prendre mon petit déjeuner au lit, avec des œufs et du bacon, très tôt le matin !

Ma boutade détend quelque peu l'atmosphère. Pearl Maugham enchaîne sur le même ton aussi détendu que possible :

— Je m'appelle Pearl Maugham, j'ai trente ans, et je m'occupais depuis peu d'un laboratoire de biologie spatiale. Mais je suis également médecin, et j'essaierai de vous garder tous en excellente forme. Si quelque chose ne va pas, n'hésitez pas à venir me consulter. En principe, je n'ai pas l'autorisation officielle d'exercer la médecine générale, mais je doute que les fonctionnaires du contrôle médical viennent fouiner par ici !

Je vois un ou deux sourires éclairer les visages fatigués tournés vers nous. Le moral semble remonter en flèche. Une bonne chose.

Les uns après les autres, nos compagnons déclinent leurs noms et leurs qualités. En dehors de Glen Van Diest, l'astronavigateur, il y a là Evan Milek, un journaliste, Bary Thornton, le physicien d'une cinquantaine d'années qui semble avoir été le plus touché de nous tous par l'épreuve, Paki Hitama, le géant aux mains impressionnantes, qui était mineur dans une exploitation de Stritium sur Alpha 3, un gérant d'une succursale bancaire qui ressemble à une fouine malade, un couple assez âgé — le mari s'occupait d'import-export avant la sécession des planètes fédérées —, la directrice d'une revue féminine, qui oublie avec une certaine coquetterie de préciser son âge, qui doit se situer aux alentours de la quarantaine, et enfin un professeur de faculté qui semble planer dans un univers bien à lui, et qui ne paraît pas très bien comprendre ce qu'il fait là.

C'est au moment où j'attaque un petit exposé sur la façon dont

nous allons procéder à l'inventaire et à la répartition équitable du matériel que les choses se gâtent. Tous se passe très vite, et encore maintenant, je me demande de quelle façon ont progressé les cinq types hirsutes qui surgissent soudain devant nous, braquant sur notre groupe totalement surpris par leur approche silencieuse des armes assez hétéroclites, allant de l'antique fusil à balles, jusqu'au pistolet thermique. Ils sont sales, barbus, et leurs vêtements sont déchirés. Des gueules de pirates faméliques. Celui qui semble être le chef a un regard fiévreux et ses gestes trahissent une certaine nervosité.

— Personne ne bouge! annonce-t-il d'une voix rocailleuse. Le premier qui remue, je le grille. Vu ? J' savais bien qu'on vous trouverait avant la nuit ! Les navettes se posent toujours par ici. Ça facilite le boulot, pas vrai les gars! J' m'appelle Kevin le Rouge. Rapport à mes tifs, pour ceux qu'auraient pas fait le rapprochement. J'ai dû avoir un autre nom, mais j' l'ai oublié en route! Alors, faudra vous contenter de celui-là !

Il regarde en direction des caissons ouverts.

— On dirait que c'est jour de marché ! rigole-t-il. Vos anges gardiens vous ont gâtés, hein? Ecartez-vous des caissons. On voudrait jeter un coup d'œil. Y'a certainement là-dedans des trucs qui vous serviront pas... Allez, exécution!

Tout le monde a compris ce que veulent ces types repoussants de crasse. Ils ont dû repérer la navette quand elle a survolé la forêt, et ils se sont précipités aux nouvelles. Ceux-là doivent se trouver sur Xarka depuis longtemps. J'ai la très nette impression que nous allons être très vite confrontés à cette loi un peu spéciale à laquelle faisait allusion l'officier de la Psi-Pol. La loi de la jungle : Mange ou sois mangé. Tue ou sois tué...

Les complices de Kevin le Rouge se sont déployés, armes braquées, l'œil attentif. Tandis que ceux qui se trouvaient le plus près des caissons s'écartent lentement, je me vote des félicitations. Comme chef, j'ai vraiment été le dernier des crétins! La première chose à faire était de vérifier que nos gardiens n'avaient pas oublié les armes, et d'assurer notre propre sécurité ! Maintenant, nous sommes à la merci de ces bandits...

Je lis une hésitation dans les yeux de Paki Hitama. Ses grosses mains s'ouvrent et se ferment comme s'il avait soudain envie d'étrangler un de ces types. Ma voix est sérieusement nouée quand je lance :

— Du calme, tous! Nous n'avons pas le choix... Obéissez.

— Tu l'as dit, beau brun, ricane Kevin. Vous n'avez pas le choix. Encore qu'on peut s'arranger à l'amiable. On vous laisse les vivres et la flotte, c'est déjà pas si mal ! Le reste, c'est pour nous. A cause de l'ancienneté, forcément.

Il continue à nous menacer de son arme, tandis que ses hommes commencent à fouiller parmi les caissons, en échangeant des réflexions et des rires gras qui disent assez leur contentement.

— Vous n'avez pas le droit ! hurle soudain le petit gérant de banque qui a l'air d'une fouine.

Il tremble de tous ses membres, et regarde désespérément son caisson que les pillards sont en train de vider de son contenu.

Les yeux cruels de Kevin le Rouge sont devenus deux fentes minces.

— Qu'est-ce que tu dis, avorton ? grince-t-il. Pas le droit ? Vous entendez ça, les gars ? Il a dit : pas le droit!...

— Fais-lui voir, Kevin, rigole un des forbans. Fais-lui voir qu'on a le droit !

— Et comment, que je vais lui faire voir ! gronde Kevin.

Avant que l'un d'entre nous ait eu le temps de faire un geste, il a dirigé le canon de son pistolet vers le malheureux petit bonhomme qui regarde toujours son caisson, et il a écrasé la détente. Comme cela. Sans la moindre hésitation. Un long trait fulgurant, aveuglant, a fusé du tube de tir et le petit bonhomme n'a même pas réalisé qu'il allait mourir. Une atroce odeur de chairs calcinées se répand dans l'air ionisé par la décharge thermique, et notre malheureux compagnon n'est plus qu'un morceau de charbon fumant, qui n'a même plus l'apparence d'un corps humain. L'atrocité du geste nous laisse tous sans voix, horrifiés par ce qui vient de se passer.

— Une bouche de moins à nourrir, conclut Kevin avec un calme effrayant, en guise d'oraison funèbre. Si quelqu'un a quelque chose à ajouter, c'est le moment !

— C'est monstrueux ! explose brusquement Pearl Maugham. Qui êtes-vous donc pour vous arroger le droit de vie et de mort ?

— Qui je suis ? ricane Kevin, de nouveau hilare. Ça, ma cocotte, tu le sauras toujours assez tôt, puisque tu vas faire partie du lot qu'on emporte ! On manque un peu de compagnie féminine, là-bas, dans les montagnes... Et toi, tu es joliment roulée. Viens donc un peu par ici.

— Plutôt mourir ! Vous pouvez me tuer tout de suite. Je ne vous suivrai pas !

— Va donc falloir que j'en descende un autre pour que vous compreniez, lâche Kevin, mauvais.

Il braque son arme sur le physicien qui se tasse désespérément contre un rocher, le regard exorbité.

— Notez que je choisis les moins valides, précise-t-il. Vous autres, il va falloir nous aider à emporter tout ça. Si vous êtes peignards, on avisera ensuite, une fois chez nous.

Il va faire feu. Je le lis dans ses yeux impitoyables. Mais Pearl se précipite vers lui.

— Non, pas ça! crie-t-elle. Je... je vous suivrai.

Une colère démente bouillonne en moi. Nous ne pouvons rien faire. Rien. Nous sommes une dizaine, mais ils sont puissamment armés, et nos mains sont vides...

— On a trouvé les armes ! clame un des hommes de Kevin. On ferait bien d'embarquer tout ça et de foutre le camp, Kevin. L'endroit n'est pas très sûr...

— Ça va, Pink. On file. Allez vous autres, fini de jouer les touristes! Prenez chacun un caisson, et j'abats le premier qui fait l'andouille. Toi, le gros costaud, tu vas en prendre deux. Ça t'occupera les mains !

Paki Hitama s'avance le premier vers les caissons que les bandits ont soigneusement refermés après en avoir rapidement inventorié le contenu. Par défi, sans doute, il en empile trois les uns sur les autres, sans choisir, et les soulève dans ses bras sans effort apparent, en regardant le truand droit dans les yeux.

Le visage de Kevin se crispe. Il n'aime pas qu'on le défie. Mais il ne bouge pas. Il sait que la force de Paki peut encore lui être utile, mais je ne donne pas cher de la peau de l'ancien mineur quand les caissons seront en sûreté.

Je me décide à marcher à mon tour vers l'empilage des caissons de survie, en essayant de ne plus penser à rien. Nous sommes mal partis, mais je me sens prêt à profiter du moindre moment d'inattention de ces hommes sans scrupule qui viennent de nous surprendre. Je lis dans les yeux de Glen Van Diest qu'il est prêt lui aussi à agir, si l'occasion se présente. De toute façon, il existe un certain nombre de chances pour que Kevin ne respecte pas le marché, et qu'il garde la totalité du butin lorsque nous serons arrivés dans son repaire. Un certain nombre de chances également pour qu'il nous abatte froidement, pour ne pas risquer de nous retrouver un jour sur sa route.

L'officier de la Psi-Pol avait raison : les lois de ce monde n'ont plus grand-chose à voir avec celles de celui d'où nous avons été bannis...

CHAPITRE III

Il y a à peu près une heure d'horloge que nous marchons au milieu de la rocaïlle. Vers le nord, comme l'avait préconisé Glen Van Diest. Déjà, des traces de végétation apparaissent entre les roches d'origine volcanique au milieu desquelles nous progressons. Jusqu'à maintenant, Kevin et ses hommes, qui nous surveillent à distance, ne nous ont laissé aucune chance de retourner la situation à notre avantage. Ils marchent de part et d'autre de notre groupe, le doigt sur la détente de leurs armes, et l'un d'eux ferme la marche, assez loin en arrière. De temps à autre, Kevin lui-même nous indique la direction à prendre, dans les passages difficiles. Il connaît parfaitement la région.

C'est lui qui nous regroupe à l'entrée d'un défilé relativement étroit, et qui houspille les traînants. Pour certains d'entre nous, la fatigue commence à se faire cruellement sentir, et nul ne peut dire combien de temps il nous faudra marcher encore. Le soleil est bas sur l'horizon, mais j'estime que le jour peut encore régner pendant la valeur d'au moins deux ou trois heures terrestres. Cependant la chaleur se fait moins accablante.

— Allez, pressez-vous un peu, bande de feignants! hurle Kevin. Vous aurez tout le temps de vous reposer une fois arrivés.

La phrase fait ricaner celui de ses hommes qui se trouve le plus près de moi. Celui-là a l'air moins méfiant que les autres, et je l'ai repéré. Il y a peut-être quelque chose à tenter de ce côté. Si je pouvais m'emparer de son arme, à la faveur d'un moment d'inattention... C'est peut-être désespéré, mais j'aime autant mourir en me battant plutôt que d'aller à l'abattoir comme un mouton docile. Le type continue à ricaner en nous regardant défiler devant lui. Au moment où j'arrive à sa hauteur, je vois soudain son sourire mauvais se figer. Son regard s'agrandit démesurément, et un son rauque s'échappe de sa gorge. Il plie soudain les genoux et s'effondre en avant, la bouche ouverte sur un hurlement qui ne peut jaillir. Dans son dos, exactement entre les deux omoplates, il y a une sorte de longue pointe brillante...

Un des hommes de Kevin hurle un avertissement, et se précipite vers les éboulis qui bordent l'entrée du défilé, en lâchant au hasard une rafale de son fusil automatique. J'ai lâché le caisson que je portais, et je plonge désespérément vers l'arme qui s'est échappée des mains du cadavre. Je me retourne sur le dos au moment où un des hommes de Kevin traverse mon champ visuel, pour tenter de se

réfugier à l'abri d'une roche en équilibre le long de la pente. J'ai tiré en réflexe, en écrasant rageusement la détente du pistolet thermique, et une flamme éblouissante a enveloppé le fuyard au moment où il allait atteindre l'abri du rocher.

Dans nos rangs, c'est la pagaille la plus complète. Une femme hurle sur le mode hystérique. Certains ont lâché leur caisson pour s'aplatir au sol, dans un réflexe dérisoire pour se protéger. Mais se protéger de qui ? De quoi ?

J'entends Kevin hurler des ordres, sur la droite. Pearl ! Où est Pearl Maugham ?

— Bon sang ! Que se passe-t-il !

C'est Glen. Il vient s'aplatir près de moi, le visage couvert de poussière.

— Où est Pearl ?

— Là-bas, répond-il, haletant. Je l'ai vue courir vers un rocher.

Une silhouette se découvre, trop loin pour que je puisse l'atteindre. Un des rescapés de l'équipe de Kevin le Rouge... Il s'élance soudain en tirillant au hasard, avec son vieux fusil déclassé. Une autre silhouette se découvre, brandit une arme curieuse, qui tient un peu de l'arbalète. Un bref chuintement, et le bandit s'écroule en hurlant, les deux mains crispées sur le trait d'acier brillant qui vient de s'enfoncer dans sa poitrine.

— Jod ! Regarde là-bas !

Glen, toujours à plat ventre dans la poussière, me désigne une direction précise. Je distingue les deux hommes qui s'enfuient au milieu des roches aux formes torturées. L'un des deux, extraordinairement véloce, est facilement reconnaissable à ses cheveux roux.

— On dirait que le courageux Kevin a choisi la retraite, fais-je remarquer. Trois de descendus, les deux autres en fuite, le compte est bon.

Nous nous relevons. Paki se déplace prudemment vers le cadavre qui a roulé au milieu des éboulis. L'homme tient encore son fusil, et c'est certainement cette arme que l'ancien mineur tient à récupérer. Je surveille attentivement les alentours immédiats. Du côté d'où sont parties les curieuses flèches brillantes, rien ne bouge.

— Glen... Le caisson aux armes ! Vite !

Il s'élance. Il a compris au quart de tour. Ceux qui viennent de nous débarrasser de Kevin et de ses tueurs n'ont peut-être pas l'intention d'en rester là. Peut-être une bande rivale, prête également à s'emparer de ce trésor que représentent les caissons et leur contenu. Mais cette fois, il faudra qu'ils y mettent le prix !

— Ne tirez pas ! lance soudain une voix venue des rochers qui nous environnent. Nous ne vous voulons pas de mal.

— Alors, montrez-vous, les mains bien en évidence ! renvoie Paki, en tenant fermement le fusil qu'il vient de récupérer et de réarmer d'un coup sec.

Une première silhouette se découvre, bras écartés du corps, à une trentaine de mètres de nous. En même temps, je vois Pearl reparaître, en compagnie du physicien qu'elle soutient. Et puis, les uns après les autres, des hommes se découvrent. Trois, quatre, dix ! Ils sont dispersés dans les rochers, et ils ne ressemblent pas à cet échantillon de personnages dont nous avons eu la révélation avec la bande de Kevin le Rouge. Leurs vêtements sont rapiécés, mais propres. Ils ont l'air de paysans du Moyen Âge. L'un d'entre eux descend vers nous, trébuchant parfois au milieu des éboulis. Il s'arrête à quelques mètres de Paki, toujours méfiant, et il sourit d'un air rassurant.

— Je crois que nous sommes arrivés à temps pour vous tirer d'un mauvais pas ! lance-t-il.

J'adresse un geste à Glen qui a arraché un pistolet paralysant du caisson contenant les armes. Il se déplace légèrement, de façon à pouvoir me couvrir le cas échéant, et je m'avance vers le personnage. C'est seulement en arrivant à la hauteur de Paki Hitama que je réalise qu'il s'agit d'un vieillard aux cheveux blancs comme de la neige. Il affiche un air paisible, assez inattendu en de pareilles circonstances.

— Je m'appelle Kany Stevens, dit-il, et je suis le chef d'un clan installé par là, de l'autre côté des marécages. Vous êtes les nouveaux arrivants débarqués par la navette de la Psi-Pol, n'est-ce pas ?

Il n'attend pas la réponse, et ajoute, d'une voix toujours aussi mesurée :

— Un de nos veilleurs a pu pister Kevin et ses bandits, et nous avertir à temps. Soyez les bienvenus parmi nous... Il ne faut pas rester ici. Kevin le Rouge va battre le rappel des hommes de son clan. Ils se sont dispersés pour vous rechercher, mais ils risquent de revenir en force. Au village, vous serez en sécurité.

Le village... Nous l'avons découvert après deux heures d'une marche épuisante à travers un marais pestilentiel, grouillant d'une faune repoussante et dangereuse. A plusieurs reprises, les hommes du clan Stevens ont dû utiliser leurs armes pour repousser ces espèces de grands reptiles à la peau écailleuse qui surgissent parfois de l'eau boueuse dans laquelle nous avons pataugé. Cette fois, ils se sont servis d'armes un peu plus modernes que ces curieuses arbalètes à air comprimé qu'ils avaient utilisées pour décimer le groupe de Kevin le Rouge. Kany Stevens m'a expliqué qu'ils emploient au maximum leurs arbalètes pour économiser les chargeurs énergétiques des armes thermiques. Ces arbalètes sont d'une précision redoutable entre leurs mains expérimentées.

Le soleil a basculé au-delà des grands arbres de la forêt quand notre petite troupe bute enfin sur une solide palissade de rondins, qui fait irrésistiblement songer à l'enceinte d'un fort de western. Au-dessus du massif portail de bois des veilleurs apparaissent, sur une sorte de chemin de ronde, et identifient rapidement les arrivants. Les portes s'ouvrent, et des gens se précipitent vers nous. Des hommes, des femmes, et même quelques enfants d'une dizaine d'années. On nous souhaite la bienvenue, bruyamment, avec une gaieté qui n'est pas factice. Les femmes portent de longues robes de cotonnade, qu'elles ont certainement tissées elles-mêmes.

Kany Stevens n'a eu qu'à lever le bras pour faire cesser l'agitation joyeuse, et je mesure à ce simple geste l'étendue de l'autorité qu'il exerce sur la petite communauté.

— Ecoutez tous, dit-il de sa voix ferme et douce à la fois. Ces gens sont tous des réprouvés politiques, comme nous. En tant que tels, ils peuvent s'intégrer s'ils le veulent à notre clan. Notre devoir est de les héberger du mieux que nous pouvons en attendant qu'ils s'installent. Il va falloir se serrer un peu, au début...

Pearl Maugham s'est rapprochée de moi. Elle regarde autour d'elle, comme si elle avait du mal à croire ce qu'elle voit. Elle est également émue par cet accueil qui nous est fait par ceux du clan Stevens. Cela n'a évidemment rien à voir avec celui que nous avaient réservé les hommes de Kevin le Rouge!

Une grande falaise crayeuse éclaboussée par les derniers rayons du couchant domine le village, constitué par des cabanes de rondins, construites à l'abri de la palissade. Le bas de la falaise est truffé d'une multitude d'ouvertures qui doivent être des grottes naturelles. Tout autour, la verdure envahissante de la forêt de type tropical. J'aperçois un petit lac, alimenté par une cascade, un enclos, avec de curieux animaux à fourrure soyeuse ressemblant vaguement à des chèvres, avec de longues cornes bleues, bizarrement torsadées. De la viande boucane au-dessus d'un feu de bois.

Tandis que les autres prennent contact avec la petite population du village, Kany Stevens s'approche de nous.

— Ne vous y trompez pas, monsieur Greene, dit-il, d'une voix grave. Après ce que vous avez connu sur Terre, dans les prisons de la Psi-Pol, et en arrivant sur cette planète, vous pourriez croire que ce lieu est un véritable paradis...

Son regard se perd quelque part le long de la falaise crayeuse.

— En fait, si ce n'est plus tout à fait l'enfer que j'ai connu en arrivant ici il y a dix ans, ce n'est quand même pas rose tous les jours. L'équilibre est précaire dans notre petite communauté. Il faut tenir compte du découragement dû à notre isolement forcé, du climat éprouvant, du dénuement dans lequel nous sommes obligés de vivre. Il

y a les animaux sauvages, les insectes porteurs de germes dangereux, la mauvaise saison et son cortège d'orages dévastateurs, sans compter les autres clans... Nous devons nous battre pour survivre...

— Pourquoi le clan de Kevin le Rouge ne s'est-il pas rallié à vous ? demande Pearl. Il me semble qu'en de telles circonstances les bannis auraient intérêt à grouper leurs forces.

Le vieillard hoche douloureusement la tête :

— En effet, c'est la première chose qui vient à l'idée. Kevin et ses hommes vivent dans un dénuement incroyable, du côté des montagnes. Peu à peu, ils sont devenus de véritables bêtes sauvages, plus dangereuses peut-être que celles qui hantent la jungle environnante. Mais ces hommes sont d'anciens prisonniers de droit commun, dont la société s'est débarrassée en les expédiant sur Xarka. Es sont dans l'incapacité la plus totale de s'intégrer à un groupe d'individus régi par des lois bien définies. Ils étaient irrécupérables quand ils sont arrivés ici. Et ils ne se sont évidemment pas améliorés avec le temps.

Il regarde les traits fatigués de Pearl et change de sujet.

— Vous devez être fatiguée, dit-il. Il faut vous reposer. Demain, nous essaierons de nous organiser. Heu... je pense que le mieux, c'est que je vous offre l'hospitalité chez moi, ainsi qu'à cette dame blonde qui semble seule... Je veux dire, pas mariée. Je suis un vieil homme, et vous n'avez rien à craindre de moi. Vous êtes médecin, je crois?

— En effet, murmure Pearl, un peu étonnée.

Kany enchaîne, très vite :

— Alors vous comprendrez aisément la situation des hommes encore jeunes qui vivent ici. L'arrivée des femmes dans le clan est toujours un événement important, car ici, les hommes sont les plus nombreux. Cela pose évidemment un grave problème, et il y a parfois des... incidents regrettables, malgré la sévérité de la loi en pareil cas.

— Je comprends, sourit Pearl. Et je vous remercie pour cette hospitalité que vous me proposez, mais...

Elle hésite un peu, en regardant dans ma direction, puis se jette à l'eau, bravement :

— Mais j'aimerais demeurer en compagnie de M. Greene, si vous le permettez, et s'il accepte ma compagnie, bien entendu.

J'éprouve un petit choc au cœur, et je me demande si elle ressent les mêmes choses que moi. Toutes ces heures, ces jours, pendant lesquels nos regards se sont accrochés l'un à l'autre, dans notre immobilité forcée, ont peut-être tissé des liens mystérieux. J'ai tellement voyagé dans ce regard vert, de nouveau levé vers moi...

— C'est à vous de décider, monsieur Greene, sourit Kany Stevens. Je pense pour ma part que cette jeune personne sera parfaitement en sécurité si vous veillez sur elle. Vous pourrez vous installer dans une

des grottes de la falaise, en attendant de pouvoir disposer d'une maison convenable. A cette période de l'année xarkienne, les nuits sont douces...

— C'est en effet une excellente solution...

C'est tout ce que j'ai trouvé à dire, pour signifier mon accord. Cela manque un peu de romantisme.

— Je vous laisse, ajoute le chef de clan. Je dois également m'occuper de vos compagnons, veiller à ce qu'ils soient installés convenablement.

Il s'est éloigné, et nous restons seuls, face à face dans la nuit qui tombe lentement sur Xarka.

— Pearl... Je suis aussi un homme, dis-je.

Elle émet un petit rire clair, presque insouciant :

— C'est effectivement ce qu'il m'avait semblé, Jod. J'ai très bien retenu mes leçons d'anatomie quand j'étais élève-médecin à la faculté de New York!

Elle redevient grave, presque sans transition :

— J'ai également retenu une certaine tendresse qui passait parfois dans vos yeux, alors que nous reposions côte à côte à bord de la nef. Elle m'a aidée à mieux supporter cette terrible solitude qui était la nôtre...

Elle est tout contre moi, maintenant, et la brise légère agite doucement ses cheveux de jais. J'ai refermé mes bras sur elle en pensant que les choses vont décidément très vite. Mais peut-être qu'il faut vivre vite, justement... Les valeurs habituelles sont bouleversées, et nous ne savons pas si des moments d'intense bonheur comme celui que nous vivons actuellement se reproduiront dans l'avenir. Cette nuit étoilée nous appartient. A nous seuls.

Quand nos lèvres se joignent avec passion, j'oublie tout. Les prisons, la Psi-Pol, ce monde en déroute qui nous a rejetés. J'oublie Kevin le Rouge et la menace constante qu'il représentera désormais pour nous.

J'oublie que nous n'avons peut-être pas d'avenir.

Je vis au présent...

CHAPITRE IV

Des semaines ont passé depuis notre arrivée au village du clan Stevens. Nous nous adaptons peu à peu à ce nouveau genre de vie qui nous est imposé par les événements. Il a fallu travailler dur pour construire de nouvelles cabanes de rondins, et la force ahurissante de Paki Hitama nous a été d'un grand secours. Pour cet ancien mineur, habitué à des conditions de vie difficiles, cet exil forcé n'est finalement que le prolongement d'une vie d'efforts et de privations. C'est lui qui semble s'acclimater le mieux au climat éprouvant de la jungle, dans laquelle il passe le plus clair de son temps, avec l'équipe de bûcherons. Le soir, quand il rentre au village, il vient m'aider à assembler le mobilier indispensable dont j'ai décidé de doter notre maison, à Pearl et à moi. Glen Van Diest a construit sa propre cabane assez près de la nôtre. Nous sommes devenus amis, et il vient souvent partager son repas du soir avec nous. Nous évitons soigneusement de parler du passé, et nous n'avons jamais évoqué les raisons qui ont abouti à notre arrestation.

Pearl a fait la connaissance d'un ancien chirurgien un peu taciturne qui faisait office de médecin avant son arrivée, et qui dispose heureusement d'un matériel médical relativement complet, auquel est venu s'ajouter celui que contenait le caisson personnel de Pearl, ainsi que la pharmacie que nous avons apportée avec nous. Ils ne sont pas trop de deux pour soigner ceux qui tombent parfois, victimes du climat chaud et humide. L'ancienne directrice de journal de mode s'est reconvertie en infirmière. Elle a très vite sympathisé avec le journaliste Evan Milek, et ils ont choisi de se construire une cabane commune pas très loin du lac.

Moi, j'ai été affecté à la mini-centrale solaire qui fournit l'énergie électrique au village. Elle a été abandonnée par les premiers Terriens qui se sont posés sur Xarka, il y a un peu plus de dix ans. On suppose qu'ils devaient effectuer une prospection rapide des lieux, pour le compte de la Psi-Pol. La plupart des choses essentielles dont nous disposons maintenant proviennent de leur passage sur la planète. La centrale a constamment besoin d'entretien, et mes connaissances en électronique ont été les bienvenues. Mais tôt ou tard, les génératrices tomberont définitivement en panne, faute de pièces de rechange. Le magasin d'entretien est de plus en plus pauvre en éléments indispensables. C'est à ce genre de détail que je mesure à quel point

notre situation est précaire. Mais j'ai déjà étudié le moyen d'utiliser une des génératrices transformée pour servir d'élément de base à une centrale hydraulique, actionnée par l'eau de la cascade. Une évolution à rebours...

Pearl a décrété que la nourriture manquait un peu de variété, et elle a déjà découvert dans la jungle quelques racines sauvages qui pourraient concourir à varier les menus. Elle est en train de les analyser, en utilisant pour cela les maigres ressources du laboratoire médical portatif qu'elle a pu emporter avec elle. Elle pense que ces tubercules verdâtres pourraient être cultivés dans une des zones défrichées, proches du village, et où poussent déjà quelques légumes variés, entre autres une espèce de chou rouge qui est la base de la plupart de nos repas, avec de la viande fraîche, quand les chasseurs ont eu la bonne fortune d'abattre un de ces cerfs géants qui traversent parfois la jungle, en bandes compactes, dévastant tout sur leur passage.

Pour l'heure, j'ai décidé de meubler un de mes rares moments de détente en m'efforçant de capturer le gros poisson argenté qui me nargue depuis que je me suis installé avec ma ligne rudimentaire au bord du lac. Assise près de moi, Pearl suit mes efforts avec un certain intérêt. Mais le poisson, lui, se désintéresse totalement de l'appât que je lui tends, et qui consiste en un morceau de viande boucanée.

— Il doit être végétarien, décide Pearl.

— Il se fout de moi, oui ! Non, mais regarde-le un peu ! On dirait qu'il se prélassait au soleil !

Pearl rit, de ce rire aussi clair que l'eau de la cascade. Elle semble heureuse. Parfois, une ombre passe sur son visage, et son regard se perd très loin, quelque part dans l'infini du ciel. Elle doit penser à la planète mère, loin, très loin dans l'espace. Inaccessible. Je ne connais rien, ou bien peu de chose de sa vie passée, sinon que son propre frère a été abattu par un milicien de la Psi-Pol, le jour de son arrestation.

Je relance ma ligne à proximité du poisson dédaigneux, qui évolue dans l'eau extraordinairement claire. Il vient tourner lentement autour de l'appât, puis s'éloigne.

— La vache ! Rien à faire !

Un petit rire, près de nous. Pearl tourne la tête en même temps que moi. Il y a un jeune homme, à nos côtés. Dans l'herbe, nous ne l'avons pas entendu arriver. Il est torse nu, et sa peau est brunie par le soleil implacable, dont il ne semble pas se soucier.

— Vous ne l'aurez jamais comme ça, Jod, émet-il. Il faut rester immobile, et attendre que son dos affleure la surface...

Il tient une arbalète, d'un modèle quelque peu différent de celles que nous avons pu voir jusqu'à maintenant. Le dard d'acier est engagé dans le tube de tir, et relié à la crosse de bois de l'arme par un fil

tressé.

Le poisson se laisse remonter mollement vers la surface, alors que nous retenons notre souffle depuis quelques minutes. L'adolescent est totalement immobile près de nous. Je n'ose même plus retirer mon fil de l'eau, de peur d'effaroucher la bête.

Brusquement, il épaula son arme. Un chuintement d'air comprimé, un remous dans l'eau qui se teinte de rouge...

— On l'a ! hurle l'adolescent. Aidez-moi, Jod i II est costaud, le frère !

A deux, nous remontons la prise et la jetons dans l'herbe où elle est agitée de sursauts violents. Le poisson mesure près d'un mètre de long.

— Bien joué, fils! dis-je. Il va falloir que je m'entraîne si je veux me changer un peu de la viande séchée ! Il est comestible, au moins ?

— Et comment ! rigole le garçon en récupérant sa flèche. Vous n'aurez qu'à le faire griller au feu de bois, ce soir.

— Pas question, intervient Pearl. Ce poisson t'appartient.

Le garçon peut avoir dix-sept ou dix-huit ans, et il regarde Pearl avec un regard d'homme. D'homme qui a déjà trop vécu...

— Bien sûr qu'il m'appartient, dit-il. Et c'est même parce qu'il m'appartient que j'ai le droit de vous le donner.

Il regarde la poitrine arrogante de Pearl, sous le tissu de la robe mauve, puis détourne aussitôt les yeux, et s'éloigne très vite, avant que l'un de nous ait eu le temps de le remercier. Il disparaît au milieu des hautes herbes, et Pearl soupire. Elle a très bien compris ce à quoi pensait le garçon alors qu'il la regardait... Mais elle ne dit rien. Il n'y a rien à dire. Le manque de compagnes est le drame le plus poignant de tous ces malheureux en proie à une solitude sentimentale infernale à la longue.

— Je hais les monstres qui ont permis qu'une telle chose existe, gronde Pearl, en regardant du côté où a disparu le garçon.

Je m'apprête à ajouter une remarque personnelle à ce qu'elle vient de dire, mais quelque chose stoppe la phrase qui allait jaillir. Pearl a entendu elle aussi le son étrange qui domine peu à peu le bruit continu de la cascade. Avec un ensemble parfait, nous levons les yeux vers le ciel.

— Jod... On dirait...

Nous connaissons bien cette stridulation modulée. Mais elle est tellement incongrue sur Xarka que nous restons un instant comme paralysés par la stupeur.

— Une nef! s'exclame Pearl. C'est le bruit des moteurs photoniques d'une nef, n'est-ce pas, Jod !

Nous regardons toujours le ciel, désespérément vide.

— Oui, c'est une nef, chérie... Aussi incroyable que cela puisse paraître ! Elle doit évoluer à basse altitude au-dessus de la forêt. On

dirait qu'elle se déplace par ici ! Ne restons pas là, bien en évidence.

J'ai ramassé le poisson. L'adolescent reparaît, son arbalète à bout de bras. Il court vers nous, le nez en l'air. Il a dû naître sur Terre ou sur une des planètes de l'EMGAL, mais il ne doit pas se souvenir. Pour lui, ce bruit ne signifie sans doute qu'une menace de plus. Une menace qu'il ne peut définir.

— Qu'est-ce que c'est, Jod ? hurle-t-il en arrivant à notre hauteur.

— Vraisemblablement un astronef, fils, dis-je.

— Mais... je croyais que ceux de la Psi-Pol ne se posaient jamais sur Xarka, objecte-t-il, plus excité que réellement effrayé.

— Alors il faut croire que ces messieurs ont décidé de déroger à la règle, renvoyai-je. Ou alors qu'il ne s'agit pas d'une nef de la Psi-Pol ! Viens. Il faut rejoindre les autres à couvert ! On ne sait jamais.

Nous courons vers les cabanes, desquelles commencent à sortir quelques bannis. Il y a peu de monde au village, en dehors des gardes assurant la sécurité. La plupart des hommes valides sont dans la forêt, occupés à abattre des arbres ou à cueillir des baies sauvages. Mais Kany est là. Son âge le dispense de participer aux corvées, et il est le chef.

Nous sommes près de lui quand l'appareil surgit au ras des arbres, et se stabilise un court instant à la verticale exacte du village. Je n'ai jamais vu ce genre d'astronef, de dimensions relativement réduites. Mais il s'agit vraisemblablement d'un appareil capable de parcourir les grands espaces intersidéraux. Des feux clignotent autour de l'espèce de dôme renflé, à l'avant. Il affecte la forme générale d'un fuseau effilé, totalement dépourvu d'ailerons stabilisateurs. Il doit être pourvu de générateurs antigravité, pour évoluer aussi aisément en atmosphère dense.

— Vous connaissez ce genre d'appareil ? demande Kany Stevens d'une voix tendue.

— Non. La carène est assez inhabituelle. En tout cas, on distingue nettement la traînée ionisée des propulseurs photoniques. Ce n'est certainement pas un astronef de la Psi-Pol...

L'appareil s'éloigne, au-dessus du lac, oblique côté falaise, et disparaît à notre vue.

— Peut-être des gens en difficulté ? émet un autre banni. On dirait que l'engin cherchait un terrain d'atterrissage.

— C'est aussi l'impression qu'il m'a donnée, dis-je, pensif.

Le bruit s'est rapidement atténué, jusqu'à disparaître, et nous nous regardons en silence. Une nef sur Xarka ! Un événement qui ne s'est apparemment jamais produit depuis que les premiers détenus ont été parachutés ici ! Je lis une certaine excitation dans les yeux des hommes et des femmes présents autour de Kany.

— Peut-être une chance de nous sortir de ce merdier ! s'exclame un

homme aux traits marqués par le climat. Il faut essayer de savoir de quoi il retourne.

— Et si c'était une nef venue d'une des planètes rebelles? suggère un autre. Ils ont peut-être découvert l'existence de ce foutu baignoire ! Il faut leur signaler notre présence ! Ils viennent peut-être pour nous tirer de là !

Kany semble réfléchir intensément. Il regarde toujours dans la direction où a disparu la mystérieuse nef.

— Il faut agir avec la plus grande prudence, dit-il enfin. Et surtout ne pas nous laisser griser par un espoir insensé. Personnellement, je doute que les Fédérés aient pu découvrir Xarka. Ils ont d'autres chats à fouetter avec le blocus impitoyable que leur impose le gouvernement central. Mais ce n'est effectivement pas une hypothèse à rejeter. Pourtant, il se peut que cet appareil de type inconnu représente un danger grave pour nous.

— Il faut aller voir, lance Pearl. L'appareil semble s'être posé assez près d'ici, et ses occupants ont peut-être besoin de secours.

— Ils n'ont certainement pas pris le risque de se poser dans le marécage, note Kany Stevens. Et au-delà du marécage, c'est le fief de Kevin et de ses forbans... Il faut également tenir compte de cela. De plus, les hommes sont dans la forêt, et même s'ils ont aperçu cet appareil, ce qui n'est pas prouvé avec la densité de la végétation, il leur faut le temps de rallier le village. Ceux qui sont de garde doivent impérativement demeurer ici, pour faire face à toute éventualité. Cela ne fait plus beaucoup de monde pour improviser une expédition.

Glen Van Diest, dont c'est le jour de garde au village, s'avance vers Kany.

— Je suis volontaire pour aller jeter un coup d'œil à cet appareil, dit-il.

— Moi aussi, complétai-je. Pearl a raison, de toute façon nous devons aller voir si les occupants de cet engin ont besoin de secours. Avec un ou deux guides sûrs, nous devons pouvoir franchir les marais et trouver le lieu d'atterrissage, et cela ne compromettra pas trop la sécurité du village, en attendant le retour des autres. Ils ont certainement entendu le bruit des propulseurs, même s'ils n'ont pas pu voir la nef elle-même. Il nous faut des armes. Il faut également faire vite.

— Vous avez peut-être raison, Jod, murmure Kany. Si cette nef repartait sans que nous sachions d'où elle est venue, je ne pourrais me le pardonner. Nous ne devons négliger aucune chance de nous échapper d'ici... Moek, Liebman, prenez tout l'armement nécessaire pour quatre hommes. Vous guiderez Jod et Glen. Jod, vous prendrez le commandement.

— Je vais chercher ma trousse de premier secours, intervient Pearl.

Et changer également de tenue. J'en ai pour un instant...

— Il n'en est pas question, dis-je fermement. Il ne s'agit pas d'une promenade et...

— Je suis avant tout médecin, Jod, coupe Pearl, l'air résolu. Je doute que vous puissiez vous opposer à ma décision de porter secours le cas échéant à des gens qui en ont peut-être le plus grand besoin.

Elle a sauté sur le premier prétexte venu. Rien ne prouve en effet que les occupants de la nef n'aient pas besoin d'un quelconque secours médical. Kany Stevens semble approuver la décision de ma compagne. Je n'ai plus qu'à m'incliner. De toute façon, Pearl a déjà tourné les talons, et elle court vers notre cabane.

— Soyez prudents, me souffle Kany. Les veilleurs ont signalé que des éléments non identifiés rôdent depuis quelques jours aux abords des palissades, et dans la forêt. Je parierais volontiers qu'il s'agit d'hommes appartenant au clan de Kevin le Rouge. Ils n'ont certainement pas digéré la correction que nous leur avons infligée il y a quelques semaines. Ils savent qu'ils n'ont aucune chance s'ils nous affrontent de face, mais ils pourraient tenter des actions isolées.

— Ne vous en faites pas, Kany, rigole Glen. Si Kevin montre le bout de son nez sale, je le transforme en viande boucanée !

— Dès que les hommes seront de retour, j'envoie une patrouille renforcée à votre rencontre, décide le chef du clan.

Pearl reparait quelques minutes plus tard. Elle a troqué sa robe longue contre une sorte de short qu'elle s'est fabriquée elle-même avec ce tissu rugueux que tissent les femmes du camp. Elle a chaussé une paire de bottes de peau qui montent au-dessus du genou — une sage précaution si nous devons patauger dans les marais — et elle a complété sa tenue par une chemisette de cotonnade qui souligne discrètement ses formes harmonieuses.

— Je suis prête, annonce-t-elle en montrant la trousse métallique qu'elle emporte avec elle.

Les deux guides que Kany a nommés respectivement Moek et Liebman reviennent, et distribuent les armes. J'hérite d'un pistolet thermique et d'un vieux fusil à balles, dont je vérifie l'approvisionnement. Il a été équipé d'un système qui permet de récupérer les douilles éjectées, afin de les réutiliser par la suite. La poudre ne manque pas. Les parois des grottes sont tapissées de salpêtre, et un ancien chimiste a su tirer parti de cette découverte.

Je m'assure que nous sommes tous correctement équipés, et je donne le signal de départ. Glen ouvre la marche en compagnie d'un des guides, et Kany nous accompagne jusqu'à la grande porte de rondins. Il nous adresse un bref salut de la main, quand nous franchissons les limites du village. Il a l'air inquiet, préoccupé.

Je crois que je le suis au moins autant que lui. J'aimerais déjà

savoir ce que signifie l'apparition de cette mystérieuse nef dans le ciel de Xarka.

Espoir ou danger ?

Il n'existe qu'un seul moyen de le savoir avec certitude : c'est d'essayer de retrouver l'appareil et ses occupants...

CHAPITRE V

Il y a maintenant un peu plus d'une heure que nous progressons dans le marais, sous la conduite de Moek et Liebman, qui marchent un peu en avant de nous, cherchant les repères qui balisent un chemin à peu près praticable. J'ignore comment ils peuvent s'y retrouver dans ce fatras de lianes enchevêtrées, d'arbres tentaculaires émergeant de l'eau et de la boue, et de sables mouvants, mais ils ont l'air de savoir où ils vont, et nous nous contentons de suivre le mouvement, l'œil aux aguets, tous les sens en alerte.

J'éprouve depuis le départ la sensation pénible que des yeux attentifs ne perdent rien de notre difficile progression. Ce n'est peut-être qu'une impression, mais elle me tient perpétuellement sur le qui-vive, et j'avance le doigt sur la détente de mon vieux fusil. C'est peut-être à cause de cette tension permanente que j'aperçois avant tout le monde le grand serpent aquatique qui fonce soudain vers nous, la tête hors de l'eau, gueule ouverte sur deux crocs recourbés vers l'arrière. Il est énorme, et doit mesurer une bonne dizaine de mètres de long.

— Glen! Attention!...

Le reptile vient d'obliquer sans prévenir dans sa direction. Devant moi, Pearl s'est immobilisée, une main plaquée sur la bouche, figée par l'horreur. Pendant une courte seconde, sa présence me gêne, et quand vient le réflexe de m'écarter sur la gauche pour épauler mon fusil, le serpent est déjà à deux mètres de Glen, empêtré dans un réseau de lianes à fleur d'eau, et qui perd soudain l'équilibre en voulant se rejeter en arrière pour éviter l'attaque foudroyante du grand reptile.

Mon doigt a écrasé la détente du fusil, et le coup de feu fait vibrer mes tympans. Ma balle frappe l'eau juste devant la gueule menaçante, et le serpent qui allait frapper s'arrête net devant ce danger inconnu. Une partie de son corps d'un brun rougeâtre se dresse au-dessus de l'eau et sa queue fourchue fouette la vase, loin derrière lui. Il est furieux, et une bave verte répugnante coule de sa gueule béante. Il fixe toujours la victime qu'il a choisie et une étrange phosphorescence apparaît dans les yeux à facettes. Glen est à demi étendu dans l'eau boueuse et il regarde le serpent dressé au-dessus de lui. Je sens qu'il va frapper, cette fois. Je n'ai qu'à tirer de nouveau. A cette distance, je ne peux pas le manquer ! Mais une étrange torpeur s'empare de moi. Je n'arrive plus à détacher mon regard de ces yeux qui semblent s'irradier

d'une lumière intérieure.

— Tire, Jod ! Tire, je t'en supplie !

C'est Pearl qui vient de lancer cette injonction. Mais sa voix est bizarre. Elle semble manquer totalement de conviction. C'est incompréhensible mais je n'ai pas envie de tirer. *Je ne peux faire ce geste qui consiste simplement à écraser une nouvelle fois la détente de mon arme.*

C'est au-dessus de mes forces.

Un coup de feu claque pourtant, à l'instant précis où le reptile se jette sur sa victime, fascinée elle aussi par le regard phosphorescent. Comme dans un film au ralenti, je vois la tête hideuse du serpent exploser sous l'impact de la balle de gros calibre, et le corps frappé à mort se tordre en projetant de la vase dans toutes les directions, avant de s'immobiliser mollement, après un dernier soubresaut violent.

C'est Moek qui a tiré. Moek ou Liebman, je ne sais pas. Je me sens complètement sonné, et une tenace envie de vomir me tord l'estomac. Pearl me regarde bizarrement.

— Ça ne va pas, Jod ?

Sa voix est molle. Elle a posé la question machinalement, mais je sens nettement qu'elle n'attend même pas de réponse. Nos deux guides se précipitent vers nous. Moek me secoue tandis que son compagnon aide Glen à se relever.

— Jod ! Réagissez bon Dieu ! Ne vous laissez surtout pas aller, ou alors vous êtes foutu ! Non, ne fermez surtout pas les yeux ! Vous allez...

Il me gifle à deux reprises, sans ménagement, et c'est finalement la colère engendrée par ces gifles qui m'arrache à la mortelle torpeur qui était en train de m'envahir. Pendant une brève seconde, j'éprouve la furieuse envie de lui planter le canon de mon fusil dans le ventre et de tirer, et je dois faire un effort violent pour dominer ce désir de tuer qui a brusquement déferlé en moi.

— Là, ça va aller, maintenant, murmure la voix de Moek. Respirez profondément, et le malaise va se dissiper.

Il m'entraîne vers une surélévation de terrain, et m'oblige à m'appuyer au tronc d'un arbre.

— Bon sang, que s'est-il passé, exactement ?

Ma voix est incertaine, et je sens des frissons glacés parcourir mon corps. Pearl a suivi le mouvement, et elle semble se remettre elle aussi, peu à peu.

C'est Liebman qui explique :

— C'était un hypno, Jod... Au début, on a appelé ainsi ces saloperies de serpents, parce qu'on croyait qu'ils hypnotisaient leurs proies avant d'attaquer. En fait, on s'est rendu compte depuis qu'ils émettent autour d'eux des ondes dangereuses, surtout quand ils ont

peur ou qu'ils sont furieux. Ce rayonnement bizarre, invisible, agit terriblement sur les nerfs des victimes, et semble créer à la fois un déséquilibre psychique et physique. Vous étiez très près de lui quand j'ai tiré, et c'est pour cela que vous n'avez rien pu faire.

— Charmantes bestioles, grogne Glen Van Diest, encore mal remis du choc qu'il a éprouvé. Il y en a beaucoup comme ça ?

— Heureusement non, renvoie Moek. On en a tué pas mal depuis quelques années, et ils se font de plus en plus rares. Maintenant, il faut repartir en vitesse. Les coups de feu ont dû s'entendre très loin. Dans dix minutes, on va avoir la meute de ce salaud de Kevin sur le dos !

— On est presque sortis du marais, complète Liebman. Comment vous sentez-vous, mademoiselle Maugham ?

— Ça ira, murmure Pearl.

Elle a récupéré en partie, elle aussi, mais il y a encore de l'horreur au fond de ses prunelles vertes. Elle réussit pourtant à me sourire, mais je sens que le cœur n'y est guère. J'ai simplement posé ma main sur son épaule, au moment de nous remettre en marche, et j'ai serré doucement cette épaule. Elle a levé les yeux vers moi :

— Oh ! Jod... Si seulement cette nef...

Elle n'a pas achevé sa phrase, et elle s'est mise en marche devant moi. J'ai compris ce qu'elle allait dire. Oui, si seulement cette nef pouvait représenter pour nous tous l'espoir de quitter cet enfer...

Maintenant, la progression devient plus aisée, car nous avons sous les pieds un sol relativement ferme, mais la végétation touffue nous interdit de nous écarter du sentier étroit, ouvert à coups de machette dans cet univers glauque qui nous entoure. Nous marchons un peu comme des somnambules, à quelques pas seulement les uns des autres pour ne pas risquer de nous perdre. Il fait une chaleur moite de serre surchauffée et quand nous débouchons enfin sur une sorte de promontoire dégagé, après une escalade épuisante, Glen laisse fuser un soupir de soulagement :

— Je crois que nous avons besoin de souffler un peu, dit-il. Qu'en penses-tu, Jod ?

J'ai jeté un coup d'œil en direction de Pearl avant de répondre. Elle est au bord de l'épuisement, mais elle affiche une mine volontaire qui en dit long sur son courage. L'épisode du serpent l'a profondément marquée. Quant à moi, je n'ai pas encore complètement récupéré. Je regarde autour de nous :

— Ça va. On peut s'arrêter un moment. L'endroit constitue un excellent poste d'observation.

Un peu plus loin, Moek et Liebman observent le panorama que nous découvrons depuis notre perchoir. Une grande plaine herbeuse s'étend deux ou trois cents mètres en contrebas, jusqu'aux premiers contreforts des montagnes arides qui succèdent à la jungle

marécageuse.

— Jod ! Glen ! Venez voir ! crie soudain Moek en tendant le bras dans une direction précise, vers l'ouest.

Nous oublions tous notre fatigue et nous nous précipitons vers lui. Liebman, qui se trouvait un peu plus à gauche, nous rejoint en courant. Il ne nous faut pas longtemps pour repérer le long fuseau brillant immobilisé au pied de notre colline. L'herbe paraît couchée tout autour de l'engin, sur un rayon important. Sans doute l'effet des générateurs antigravité au moment de l'atterrissage. Nos mystérieux visiteurs se sont posés dès qu'ils ont découvert un terrain praticable.

Rien ne bouge autour de l'astronef. Les feux clignotants que j'avais remarqués quand l'appareil a survolé le village sont éteints, et on ne décèle aucune trace de vie dans les environs immédiats de la nef.

— S'il y a des occupants, remarque Liebman, ils sont encore à l'intérieur. C'est curieux, non ?

C'est curieux en effet. Aucune ouverture n'est visible dans la carène élancée. L'astronef repose sur de longues pattes grêles qui lui donnent l'apparence d'un gros insecte, mais aucune rampe d'accès n'est apparente.

— Il va falloir descendre, dis-je en considérant la pente accidentée qui s'offre à nous.

Moek secoue la tête :

— Pas par ici, en tout cas. C'est trop raide, et nous ne sommes pas équipés pour une telle promenade. Il va falloir obliquer vers le nord.

Je fais la moue. Obliquer vers le nord, cela signifie d'abord replonger dans la végétation impénétrable qui tapisse les flancs de cette colline sur trois côtés, et ensuite perdre un temps peut-être précieux. Il suffirait que la nef redécolle pour une raison ou pour une autre, et nous aurions fait le déplacement pour rien, sans avoir pu signaler à temps notre présence. Le fait que les éventuels occupants de cet appareil inconnu ne se manifestent pas pourrait bien signifier qu'ils n'ont pas l'intention de s'éterniser dans les parages...

Pourtant, il me suffit d'un rapide examen de la pente pour comprendre que Moek a raison. Il y a des passages en surplomb, et vouloir les franchir sans l'aide de cordes serait du suicide.

— Alors, il va falloir tirer un trait sur le temps de pause prévu, décidai-je. Pearl ?

— Ça va beaucoup mieux, maintenant, répond la jeune femme. Il ne faut pas perdre une minute.

— Glen ?

— Okay pour moi, Jod, renvoie ce dernier. On se reposera plus tard.

Il fait passer sa gourde à la ronde, et nous buvons un peu de l'eau que nous avons pris la précaution d'emporter. En bas, les abords de la

nef restent déserts. Cette immobilité m'inquiète de plus en plus. Elle est anormale à de nombreux points de vue.

— Allons-y, dis-je. Moek, vous reprenez la tête.

Un dernier coup d'œil en direction de la nef dont la coque scintille sous le soleil, et nous longeons la pente en direction de la végétation épaisse dans laquelle il nous faut pénétrer de nouveau. Instantanément, nous retrouvons le bourdonnement lancinant des insectes, les glissements répugnants d'animaux invisibles que notre approche fait fuir. Mais nous descendons régulièrement, en effectuant un vaste mouvement tournant.

Je n'ai pas eu le temps de comprendre ce qui se passait, alors que nous nous engagions dans un coude du semblant de sentier découvert par Liebman. Pearl marchait devant moi, à deux ou trois pas derrière Glen Van Diest, et je l'ai entendue crier, à l'instant où les feuillages me masquaient sa silhouette. J'ai foncé, en dégageant le fusil que je venais de passer en bandoulière pour avancer plus facilement.

Et je m'immobilise brusquement, les nerfs à fleur de peau. Je m'immobilise parce que je réalise qu'il n'y a rien à faire. Le type au torse nu qui vient de ceinturer Pearl a dû jaillir des fourrés en calculant admirablement son coup. Et maintenant, il tient fermement ma compagne, en lui appliquant sur la tempe le canon d'une arme que j'identifie sans peine comme étant un vieux revolver datant au moins d'un siècle, mais parfaitement capable de cracher la mort. L'homme a les yeux injectés de sang et il se sert du corps de Pearl comme d'un bouclier humain. Impossible de tirer dans de telles conditions sans courir le risque qu'il presse le premier la détente de son arme.

Devant, Glen et les deux autres se sont retournés, et ils contemplent eux aussi le spectacle sans oser bouger. Mon visage doit refléter la même rage impuissante que celle qui empourpre celui de Glen.

— Jetez vos armes ou je la tue ! crie l'ignoble personnage en serrant un peu plus contre lui le corps palpitant de Pearl.

Il n'est pas seul. Les feuillages s'écartent soudain sur trois autres bandits, armés jusqu'aux dents. Ils savent que leur complice a la situation bien en main, et ils se décident à apparaître. Ces ordures ont dû nous suivre. Avec la densité de la végétation, ils ont pu le faire sans que nous nous doutions de leur présence. Peut-être qu'ils nous suivent ainsi depuis les abords du village...

Je lâche mon fusil, puis je dégage doucement le pistolet thermique que j'ai glissé dans mon ceinturon. Glen jette violemment sur le sol son propre fusil, imité aussitôt par Moek et Liebman qui ont compris eux aussi que nous ne pouvons rien faire d'autre sans condamner irrémédiablement Pearl, qui a cessé de se débattre entre les bras solides de son agresseur. Je lâche le pistolet à mes pieds.

— C'est bien, ça, les gars, ricane une voix que je connais trop bien.

La tignasse hirsute de Kevin, le prisonnier de droit commun, me paraît encore plus rousse que la première fois où il m'a été donné de contempler sa sale gueule de pirate famélique, et son regard réduit à deux minces fentes, encore plus cruel. Son rire édenté me donne la nausée.

— C'est marrant qu'on se retrouve, hein, monsieur l'ingénieur-pilote de mes fesses? éructe-t-il.

Une petite pensée vibre en moi. Comment sait-il que je suis pilote ? Lors de notre première rencontre, je n'ai pas jugé utile de me présenter. Pourtant, il a l'air de savoir qui je suis, maintenant. Cela ne peut signifier qu'une chose : il y a un traître parmi les hommes du village. Un monsieur qui renseigne de temps à autre Kevin et ses hommes sur ce qui se passe dans l'enceinte fortifiée...

Des hommes ont surgi derrière Moek et Liebman, paralysés comme nous. Kevin regarde dans leur direction et fait un simple geste de la main. Les deux malheureux n'ont pas le temps d'esquisser un mouvement de défense. Ils n'ont pas entendu les hommes surgir dans leur dos, et ils s'écroulent l'un après l'autre, avec un gémissement assourdi, poignardés. Je sens quelque chose se serrer en moi. Ces types sont de véritables bêtes sauvages !

— Il faudra que vous payiez pour cela, Kevin, grondai-je. Tôt ou tard !

Pendant quelques secondes, je vois une fureur démente envahir son visage ravagé, mais il se calme brusquement et éclate de rire.

— C'est ça, beau brun. Mais je serais étonné que ce soit toi qui me présentes la facture ! J'ai même idée que c'est pas demain la veille qu'on me la présentera ! Figure-toi qu'on a décidé, les copains et moi, de foutre le camp de ce petit paradis. C'est comme j'te l' dis, gars. On s'en va ! Et j'ai comme idée que tu vas être du voyage... Toi, la fille et ce grand con à qui il va arriver des bricoles s'il continue à se déplacer comme il le fait en ce moment !

Glen s'immobilise. J'avais moi aussi remarqué son manège. Depuis l'apparition de Kevin le Rouge, il se déplaçait insensiblement vers la gauche, espérant sans doute pouvoir mettre le tronc d'un arbre en écran entre lui et les hommes qui nous ont surpris. Son fusil se trouve tout près de cet arbre, et il pouvait espérer atteindre le type qui maintient moins rigide Pearl contre lui. Sous cet angle, c'était possible... Mais rien n'échappe à l'œil de rapace de Kevin...

Celui-ci fait deux pas dans ma direction.

— Tu devrais expliquer à ton copain que vous n'avez aucune chance de vous en tirer, remarque-t-il avec un calme effrayant. Le prochain coup, je le descends de ma propre main, et on se passera de ses compétences en matière de navigation spatiale !

Voilà, tout est dit. Kevin sait exactement à quoi s'en tenir sur notre compte. Il a certainement repéré la nef inconnue, et il a visiblement l'intention de s'en emparer. Seulement il ne doit pas être en mesure de piloter un tel engin, ni de le ramener dans une zone connue. Le hasard lui apporte sur un plateau la solution à son problème. Un pilote et un navigateur. Plus, en prime, une femme dont les connaissances médicales ne sont pas négligeables. Mais je doute que ce soit seulement pour sa qualité de médecin qu'il garde Pearl en vie, alors qu'il a fait abattre sans la moindre hésitation Moek et Liebman qui ne présentaient aucun intérêt pour lui. Il regarde Pearl d'une façon qui me donne envie de l'étrangler...

— Il ne faudra pas compter sur moi pour piloter cette nef, Kevin, dis-je d'une voix que je m'efforce de rendre aussi ferme que possible.

— Arrête donc de dire des conneries, Greene, renvoie-t-il. Si tu fais des histoires, c'est elle qui en bavera. Mes gars manquent de distractions, depuis quelque temps. Ils pourraient s'amuser un peu avec elle, tu sais ! Quand je me serai servi, bien entendu !

Il ponctue sa phrase d'un rire gras, que ses hommes reprennent en cœur. Je les tuerais l'un après l'autre avec un plaisir sadique. Mais ils sont maîtres de la situation et ils le savent.

— Rien ne prouve que je sois en mesure de piloter cet engin inconnu, tentai-je encore. On ferait aussi bien d'essayer de solutionner le problème ensemble, en prenant contact avec ceux qui se trouvent à bord de l'appareil. Ils peuvent nous tirer de là, surtout s'ils viennent d'une des planètes fédérées.

— C'est ça, ricane le truand. Tu t'imagines qu'on va leur laisser leur chance ! Non... Moi, je vais te donner mon idée, parce que tu m'es sympathique ! J'ai pas l'intention de prendre le moindre risque. Je veux cette nef, et je l'aurai. Mes hommes se sont déjà approchés de l'aire d'atterrissage, et ils ont ordre d'attendre que quelque chose bouge pour agir. On va les cueillir à la surprise, sans leur donner la moindre chance d'alerter qui que ce soit. J'ai pas envie d'avoir tous les croiseurs de chasse de l'EMGAL aux trousses quand on quittera cette foutue planète. Toi, tu seras bien obligé de la fermer, beau brun. A cause de la fille. Je me suis laissé dire que vous vous entendiez bien, tous les deux ! Tu vois, c'est tout simple, gars !

C'est simple dans son esprit dérangé, oui. Ce type est fou à lier. Il est efficace, dangereux, mais ses facultés mentales ont dû être sérieusement entamées par sa détention sur Xarka. Le genre d'homme à résoudre les problèmes au fur et à mesure qu'ils se posent, et à sa manière très personnelle. Je ne vois vraiment pas de quelle façon nous pourrions nous en sortir.

— Tu vois bien que t'es complètement coincé ! ricane-t-il méchamment. Alors pas de bêtises, hein. On va rejoindre mes gars et

voir où en sont les choses. Passe devant avec ton copain, et pense qu'à la moindre incartade, c'est la fille qui déguste ! Je m'en charge personnellement.

Il s'est approché de Pearl, dont les yeux distillent une haine implacable, et il esquisse en direction de sa poitrine qui tend le tissu du chemisier une caresse obscène. Dans un réflexe, et parce qu'elle est dans l'impossibilité de se soustraire à cette caresse, Pearl lui crache au visage. Sans cesser de ricaner, Kevin s'essuie posément d'un revers de manche et la gifle à la volée. Mes nerfs me font mal, à force de tension, et j'ai dû faire brusquement un pas en direction du forban. Mais l'homme qui se tient maintenant derrière moi me rappelle à l'ordre du canon de l'espèce de mitraillette qu'il tient au poing, et je m'immobilise, poings serrés, en essayant de ravalier la rage qui m'étouffe.

— Allez, en route, les petits ! lance Kevin. Faudrait quand même pas que nos visiteurs imprévus se fassent la malle sans crier gare !

Quand je passe devant Pearl, je n'ose même pas la regarder, de peur de perdre mon self-control. Je croise le regard dur de Glen, qui se met en marche à son tour, sous la surveillance de deux des hommes de Kevin. Nous devons enjamber les corps sans vie de Moek et de Liebman, écroulés en travers du sentier. Ces fumiers vont probablement les abandonner là, à la merci des bêtes sauvages, après avoir vidé leurs poches de ce qu'elles pourraient contenir...

Notre expédition a pris une bien vilaine tournure.

CHAPITRE VI

La jonction avec les hommes de Kevin se fait un peu moins d'une demi-heure plus tard. Ils sont tapis dans les fourrés, à la lisière de la forêt qui se fait nettement moins dense aux abords de la plaine aux ondulations molles, recouvertes d'une herbe jaunâtre. D'ici, l'astronef inconnu est parfaitement visible, à deux cents mètres environ. Il ne m'apparaît pas comme très important, et il ne pourrait pas de toute façon emporter tous ceux qui se trouvent au village, plus la bande de Kevin. Ce dernier l'a sans doute compris, et il n'a pas mis longtemps à prendre la décision de s'emparer de cette nef pour son seul compte, avec l'idée d'abandonner à leur sort ceux du clan Stevens.

Kevin discute avec deux de ses lieutenants. Lui, il est partisan d'une attaque immédiate, en jetant toutes ses forces dans la bataille. Les deux autres sont plus nuancés à ce qu'il me semble. Ils seraient plutôt partisans d'attendre la nuit pour agir. Mais Kevin est leur chef, et ils le craignent apparemment comme la peste.

— On va y aller maintenant, décide-t-il. Ceux qui ont la trouille n'ont qu'à foutre le camp.

La perspective de se voir abandonnés sur Xarka décide les moins hardis de la bande, mais la plupart regardent en direction de l'astronef avec une certaine anxiété dans le regard. L'immobilité d'éventuels occupants, qui ne se montrent toujours pas, ne leur dit rien qui vaille.

Kevin revient vers nous, un mauvais sourire aux lèvres :

— Vous allez rester là, bien tranquillement, mes lapins ! J'ai pas envie de vous avoir dans les pattes. Mais je vous laisse de la compagnie pour le cas où vous vous ennuierez !

Il me désigne les deux hommes armés qui prennent position à quelques pas de nous :

— Ils ont ordre d'abattre d'abord la fille si l'un d'entre vous décide de faire l'idiot. Rassurez-vous, ils ne la tueront pas, mais ils ont des impulseurs, et vous n'ignorez pas que ce genre d'arme fait très mal à celui qui en subit les effets...

Je n'ignore pas en effet ce qu'est un impulseur. Il s'agit d'une arme émettant une onde à très haute fréquence directionnelle, sous forme d'impulsions, extrêmement douloureuses parce qu'elles s'attaquent directement au système nerveux. Quand les miliciens de la Psi-Pol m'ont arrêté, j'ai eu l'occasion d'expérimenter personnellement l'effet foudroyant de ces armes. A plusieurs reprises. Et j'ai bien cru alors que

j'allais devenir fou à force de souffrance...

Je fixe Kevin droit dans les yeux, sans rien dire, mais il doit mesurer à sa juste valeur cette haine que je lui distille sans vergogne.

— Je sens qu'on va faire une paire d'amis, tous les deux, ricane-t-il, nullement impressionné.

Il tourne les talons, et distribue les ordres d'une voix sèche à ses hommes, qui commencent à s'avancer en ordre dispersé vers la lisière des arbres.

Nous les voyons progresser par bonds au milieu des herbes. Ces types sont de vrais fauves, et ils profitent des moindres obstacles naturels pour se dissimuler. Nous apercevons parfois la tignasse rousse de Kevin, qui semble ignorer toute forme de peur, et qui progresse en avant du groupe, avec une vélocité incroyable pour un homme soumis depuis des années aux pires privations.

Ils sont à moins de cent mètres de l'astronef quand une étrange modulation emplît l'air surchauffé. Nous percevons nettement les sonorités bizarres, depuis l'endroit où nous nous trouvons. Nos deux gardiens ont frémi, et se regardent, l'air indécis. Ils comprennent comme nous que cette modulation inattendue provient de la nef, mais pas ce qu'elle peut signifier.

J'ai cru un instant qu'il s'agissait du bruit des catalyseurs de démarrage des tuyères photoniques, mais ce son variant sans cesse du grave à l'aigu ne correspond à rien de connu.

Brusquement, alors que Kevin et ses hommes ont accéléré le mouvement, craignant sans doute que l'astronef ne décolle sous leur nez, l'appareil s'entoure d'une violente luminescence d'un vert acide, qui rayonne à plusieurs mètres autour de la carène élancée. Cette luminescence curieuse, incompréhensible, paraît absorber la lumière solaire, et il se produit aux abords de l'engin étranger une sorte de clair-obscur qui fige sur place les hommes de Kevin. J'en vois deux refluer à l'abri d'un repli de terrain, cédant probablement à une crainte bien compréhensible devant l'étrange phénomène. Glen s'est rapproché de moi, et murmure :

— On dirait qu'il va se passer quelque chose, hein, Jod?

— Ta gueule ! gronde un de nos gardiens, d'une voix menaçante.

Ils sont nerveux, nos deux truands. Ils regardent eux aussi en direction de la nef, en se demandant visiblement ce qui se passe, et leur surveillance se relâche d'autant. J'échange un bref coup d'œil avec Glen, et il me comprend sans que nous ayons besoin de parler. Les deux types se trouvent seulement à quelques pas de nous...

Tout à coup, Pearl laisse fuser une exclamation assourdie. Là-bas, un panneau vient de basculer sous le ventre de la nef. Dans cette zone, les vibrations de l'air s'accroissent imperceptiblement.

— Champ de forces anti-g, souffle Glen.

Une silhouette vague apparaît soudain au milieu de ces vibrations bien délimitées, et descend doucement vers le sol, sur lequel elle prend pied. Un homme ! Ou tout au moins un être d'apparence humanoïde ! Il est revêtu d'une combinaison souple d'un rouge agressif, mais à cette distance, il nous est impossible de distinguer ses traits. En tout cas, il est très grand. Disons d'une taille au-dessus de la normale, et il paraît du genre musclé !

Une deuxième silhouette apparaît, glisse à son tour vers le sol. Son compagnon semble l'ignorer, et commence à marcher droit devant lui, les bras le long du corps. Quand ils pénètrent dans la zone irradiée par la luminescence verdâtre, celle-ci semble se cristalliser autour d'eux, formant une aura qui fluctue sans cesse. Leur démarche a quelque chose de mécanique, d'implacable, et ils se dirigent carrément vers l'endroit où se sont aplatés Kevin et ses hommes, que nous distinguons à peine dans l'herbe jaune. Ils n'ont apparemment aucune arme. Seulement une sorte de boîtier noir, accroché à leur ceinturon de métal brillant. Maintenant, nous voyons parfaitement leur tête, recouverte entièrement par une sorte de casque à visière dorée qui dissimule leurs traits.

Kevin s'est brusquement redressé et il hurle quelque chose que nous ne pouvons comprendre. Il braque sur les deux inconnus le canon de son fusil thermique et tire, aussitôt imité par deux de ses hommes. A cette distance, il leur était impossible de manquer leur cible, et je vois les faisceaux aveuglants des flux thermiques converger vers les deux inconnus qui se sont immobilisés côte à côte, toujours aussi impassibles.

Ce qui se passe alors est proprement incroyable, quand on sait à quelle température infernale peut être soumise une cible touchée de plein fouet par le terrible rayonnement incandescent. Une flamme presque blanche jaillit à l'endroit où les deux personnages se tiennent debout, et sa luminosité insupportable au regard efface un bref instant l'aura verte qui entoure les deux êtres immobiles, dont les corps n'ont même pas frémi sous le terrible impact du tir croisé. L'herbe se met à brûler autour d'eux, mais ils sont toujours debout. Une boule de feu s'élève au-dessus d'eux dans l'air vibrant, puis s'étale en une sorte de champignon grondant.

Alors les deux inconnus franchissent sans hâte apparente le cercle de flammes qui les entoure, et émergent de nouveau, face aux hommes de Kevin médusés, qui ne doivent pas en croire leurs yeux. Déchaîné, Kevin tire une nouvelle fois, sans plus de succès. Sa rafale thermique n'a même pas ralenti l'avance des deux êtres impensables qui obliquent soudain dans sa direction.

Alors, c'est la débandade parmi les bandits, qui commencent à refluer en désordre. Kevin recule lui aussi, en hurlant des ordres que

plus personne ne songe à écouter.

— Glen ! A nous !...

Je surveillais du coin de l'œil nos deux gardiens, complètement dépassés par les événements. J'ai brusquement compris à leur attitude que la peur s'emparait d'eux, et que c'était le moment ou jamais d'agir. Nous leur tombons dessus avant qu'ils aient eu le temps de comprendre ce qui leur arrive. Dans un sursaut, celui que j'ai choisi tente de faire pivoter le canon de son impulseur, mais j'ai de bons réflexes, et j'écarte l'arme d'un revers de bras, juste au moment où il écrase la détente. Les dangereuses impulsions colorées vont se perdre vers la cime des arbres, et je cogne du poing droit, en libérant cette fureur dévastatrice qui roule en moi depuis que Kevin nous a interceptés. Je cogne pour Moek et Liebman, froidement abattus par ces salauds. Je cogne pour ce geste ignoble qu'a esquissé Kevin envers Pearl. Je ne suis plus qu'une machine à frapper, et je défonce ce visage répugnant à coups de poing. Le sang gicle des narines éclatées, mais cela ne fait que redoubler mon envie forcenée de tuer, de détruire un de ces êtres immondes qui ne méritent même plus le nom d'humains.

— Jod ! Ça suffit !

Glen me tire brusquement en arrière, et j'abandonne ma victime qui s'effondre au sol. Je contemple un instant le visage du forban qui n'est plus qu'une bouillie sanglante, à mes pieds. Je n'aurais jamais imaginé qu'on puisse éprouver brusquement une telle haine...

Glen a proprement assommé le deuxième gardien, et récupéré les armes qu'il avait sur lui. Pearl se précipite vers moi, et se jette dans mes bras. Je suis encore à la recherche de mon souffle, et je respire vite.

— Il faut foutre le camp, souffle Glen. Regardez !

Là-bas, du côté de la nef, les choses se précipitent.

L'aura verte qui entourait le mystérieux appareil s'est brusquement étendue, jusqu'à atteindre les hommes de Kevin qui refluaient vers nous, pris par la panique. Et ils se sont immobilisés les uns après les autres, au fur et à mesure que la luminescence les atteignait. Ils restent là, debout au milieu des herbes qui ont cessé de brûler comme par enchantement. Ils sont figés comme des statues. Je constate aussitôt qu'un troisième personnage en combinaison spatiale rouge vif a quitté la nef, et s'avance vers les deux autres. Glen me lance un coup d'œil rapide.

— Ça par exemple! s'exclame-t-il d'une voix assourdie. On dirait... on dirait une femme !

Le troisième personnage est un peu moins grand que ses deux compagnons, et on ne peut en effet se tromper sur l'apparence, nettement féminine, des formes qui tendent la matière souple de la combinaison de vol, au niveau de la poitrine.

— Mais... que font-ils? halète Pearl, toujours serrée contre moi.

Les deux premiers étrangers se sont arrêtés chacun près d'un des hommes immobilisés, qu'ils dominent d'une bonne tête. Ils doivent mesurer près de deux mètres... Le premier se trouve près d'un homme que j'identifie sans peine comme étant Kevin le Rouge. Ce dernier se tient raide, comme tétanisé. Et soudain l'être inconnu s'empare du boîtier noir pendu à son ceinturon et le place devant le visage du truand. Je me demande quel cauchemar nous sommes en train de vivre... Ces deux personnages, face à face à deux mètres l'un de l'autre ont quelque chose d'hallucinant. Des vibrations concentriques émanent maintenant du crâne de Kevin. On dirait que le boîtier noir capte ces vibrations. Ou peut-être qu'il les émet. Impossible de savoir. Cela dure seulement quelques secondes, puis Kevin s'effondre mollement aux pieds de l'inconnu.

La même scène se déroule à quelques mètres de là, entre l'autre personnage et un des hommes de Kevin. Les autres s'effondrent à leur tour, quand la luminescence verte reflue.

— Bon, conclut Glen, on sait maintenant à peu près à quoi s'en tenir !

— Oui. Le moins qu'on puisse dire, c'est que ces êtres disposent d'une puissance fabuleuse, et qu'ils ne sont pas spécialement amicaux. Il faut filer d'ici au plus vite, et avertir ceux du clan. S'ils détectent notre présence, ils risquent fort de nous identifier à ces forbans qui les ont attaqués, et de ne pas faire la différence.

Glen approuve :

— D'autant que la femme a l'air de venir par ici. Bon sang, Jod !... On dirait qu'elle ne s'occupe même pas des autres !

La silhouette féminine, coiffée du même casque que les deux autres qui refluent maintenant vers l'astronef, marche en effet dans notre direction. Un lent mouvement anime la tête, un peu comme si la femme regardait attentivement autour d'elle. Comme si elle cherchait quelque chose de précis... Elle se trouve maintenant à moins de cent mètres de nous, et elle continue à avancer, négligeant les corps effondrés dans l'herbe.

La tête s'immobilise soudain, et j'éprouve la sensation que la femme nous regarde. Qu'elle peut nous voir malgré la végétation qui nous protège.

Pearl se met brusquement à trembler contre moi. Un tremblement étrange, incoercif.

— Pearl !

Je l'oblige à me faire face. Son visage est très pâle sous le hâle naturel, et son regard me fait peur.

— Pearl ! Qu'y a-t-il ?

— Je... je ne sais pas, Jod. Il faut... il faut que tu partes,

maintenant. Il faut que tu partes vite, avec Glen. Moi, je... je dois l'attendre... C'est moi qu'elle cherche, je le sens.

— Foutons le camp ! souffle Glen. Elle vient par ici !

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule, et je sens un frémissement désagréable me parcourir l'échiné. La femme a brusquement accéléré l'allure. Elle se déplace à grandes enjambées, maintenant, et ce déplacement donne une impression de force, de puissance, qui me fait froid dans le dos. Pearl tremble de plus en plus, et il me faut l'entraîner avec moi. Elle résiste un moment, puis accepte de suivre le mouvement, avec une expression résignée :

— Ça ne sert à rien, Jod, murmure-t-elle d'une voix éteinte. C'est moi qu'elle veut, et elle finira par me trouver... Comme les autres ont trouvé ce qu'ils cherchaient...

CHAPITRE VII

Nous nous sommes jetés une nouvelle fois dans la jungle, droit devant nous, sans nous soucier de retrouver le chemin que nous avons emprunté pour venir. Je remorque littéralement Pearl en lui tenant fermement la main. Sans cela, j'ai la certitude qu'elle s'arrêterait, qu'elle retournerait vers la femme sans visage qui s'est lancée à notre poursuite. Glen essaie de nous ouvrir un passage au milieu des feuillages et des lianes qui pendent des arbres. Nous allons nous perdre dans cet enfer de verdure luxuriante.

La fatigue nous oblige à ralentir notre course. Visiblement, Pearl n'en peut plus, et nous ne valons guère mieux, Glen et moi. Haletants, nous tendons l'oreille, pour essayer de distinguer quelque chose. La forêt est anormalement silencieuse, comme si les animaux qui la peuplent sentaient confusément qu'un danger inconnu rôde dans leur domaine.

— Elle est là, souffle soudain Pearl. Tout près... Elle se rapproche très vite. Je... je le sens !

Je n'ai pas le temps de lui demander de préciser ce qu'elle ressent exactement, car des craquements, tout proches en effet, viennent tout à coup troubler le silence pesant. L'être mystérieux est peut-être à quelques mètres de nous...

— Foutez le camp! décide Glen. Je vous suis.

J'entraîne de nouveau Pearl derrière moi. Des branches fouettent mon visage, mais je n'ai pas le temps d'y prêter attention. Je pense à l'inconnue qui nous poursuit. Je ne sais que trop ce qui se passera si elle réussit à nous atteindre. L'exemple de ce qui est arrivé aux hommes de Kevin, et à Kevin lui-même, est toujours présent à mon esprit. Brusquement, Pearl bute dans une racine, et s'étale de tout son long dans la mousse spongieuse qui annonce peut-être l'approche du marécage. Je tente de la relever, mais elle se fait lourde entre mes bras. Elle est au bord de l'épuisement, et elle n'a même plus la force de se tenir sur ses jambes. Paradoxalement, elle a conservé avec elle sa trousse médicale, passée en bandoulière, et l'idée me vient d'y fouiller pour tenter de trouver un doping quelconque...

C'est au moment où j'essaie d'ouvrir la trousse que je réalise que Glen n'est plus derrière nous. Il s'est pourtant élancé en même temps que nous quand nous avons repris notre course sans espoir.

Je réalise tout à coup que sa voix était bizarre quand il a parlé, un

peu plus tôt. Il a dit : *je vous suis*, mais j'aurais dû comprendre aux inflexions particulières avec lesquelles il a prononcé cette phrase qu'il avait une idée derrière la tête.

— Glen, bon sang ! il...

Je regarde Pearl. Elle est incapable de faire un mouvement pour l'instant. Elle respire très vite. Elle est à bout de souffle. J'essaie de ne pas m'attarder à son regard vide de toute expression, et je me redresse en dégageant le pistolet thermique que j'ai récupéré sur le corps d'un des gardiens. Glen a compris que nous n'avions aucune chance de nous en sortir, et il a dû décider de faire face, ne serait-ce que pour retarder notre poursuivante. Je ne peux pas l'abandonner...

J'hésite à peine :

— Pearl... Pearl, tu vas rester là, n'est-ce pas ? Ne bouge pas, quoi qu'il arrive, je t'en supplie !

C'est complètement idiot comme recommandation. Idiot et inutile. Elle n'a même pas l'air d'entendre ma voix. Je fais demi-tour. La trace de notre passage est encore visible au milieu de la végétation touffue, et je m'élance aussi rapidement que je le peux dans l'espèce de trouée étroite. Je n'ai pas fait cinquante mètres que je perçois la stridulation de l'impulseur que Glen a emporté avec lui. Le bruit s'est produit tout près, et j'accélère l'allure. Il me semble soudain que tout ce vert qui m'environne devient plus lumineux, et un étrange malaise s'empare de tout mon être. Je suis obligé de ralentir, et c'est en titubant que j'approche d'un endroit plus dégagé, au centre duquel j'aperçois le corps inerte de Glen, étendu aux pieds de l'étrange créature, qui regarde autour d'elle, avec ce même mouvement lent de la tête que j'ai déjà remarqué.

Glen est recroquevillé sur le sol, rigoureusement immobile. Je ne puis même pas utiliser mon arme. La décharge thermique risquerait de l'atteindre, car la femme se tient tout près de lui. On dirait qu'elle est attentive. La lueur verdâtre qui entoure son corps sculptural, extraordinairement proportionné, s'étend au corps de l'homme effondré à ses pieds. Elle paraît soudain se décider, et enjambe le corps de Glen. Mais elle l'a fait avec une curieuse hésitation, qui contraste nettement avec la façon dont elle se déplaçait, alors que nous l'observions depuis la lisière des arbres. Un espoir insensé m'envahit : elle a peut-être perdu la piste. Oui, peut-être que le sacrifice de Glen n'a pas été inutile. Il a utilisé son impulseur, avant de s'effondrer, et il est possible que ce genre d'arme ait une action quelconque sur l'organisme de ces êtres de cauchemar que rien ne semble pouvoir détruire.

Mais je dois très vite déchanter. Après quelques instants d'hésitation, la femme repart en avant. Elle marche vers moi, précédée de cette aura étrange qui semble émaner de la combinaison rouge vif.

En moi, le malaise s'accroît. Il doit être directement hé à cette luminescence verte. Dans mon poing droit, l'arme thermique semble soudain peser une tonne. Jamais je ne pourrai la lever et tirer. De toute façon, c'est inutile, puisque ces êtres semblent insensibles à l'impensable chaleur dégagée par le flux.

Elle n'est plus qu'à une dizaine de mètres de moi, et je me sens comme paralysé. Lucide, mais incapable de commander à mes membres le moindre mouvement. Et tout à coup, je réalise qu'il se passe quelque chose d'anormal. En fait, tout ce qui nous arrive est anormal, mais ce que je suis en train de constater l'est plus encore. La femme s'est de nouveau arrêtée. Son corps est secoué par un frémissement assez violent, et l'aura verte perd rapidement de son intensité. Instantanément, le malaise qui m'assaillait se dissipe, et je récupère peu à peu mes moyens. Quelque chose ne va plus chez notre poursuivante, et il faut que j'en profite pour rejoindre Pearl, et fuir de nouveau !

Mon cœur fait un bond violent dans ma poitrine quand l'inconnue fait brusquement demi-tour. J'ai peine à en croire mes yeux, mais c'est bien ce qu'elle fait. *Elle tourne les talons et elle s'éloigne à grands pas !*

Elle renonce ! Nous sommes peut-être sauvés. Du moins momentanément ! Comme dans un rêve, je vois sa silhouette se fondre au milieu de la verdure. Il me semble que l'aura verte existe de nouveau autour de son corps, mais elle est nettement moins forte qu'il y a quelques instants.

C'est seulement quand elle a disparu depuis une ou deux minutes que je retrouve toutes mes facultés. Je me précipite vers le corps recroquevillé de Glen, et je le retourne avec précautions. Il a les yeux grands ouverts, et il respire d'une façon saccadée. Mais il respire !

— Glen ! Que s'est-il passé ?

Ses lèvres remuent, comme s'il voulait répondre, mais aucun son ne franchit sa gorge. Il n'a pas l'air de souffrir.

— Attends... Je vais t'aider. Essaie de t'accrocher à moi.

Ses gestes sont lents, maladroits. On dirait qu'il n'arrive pas à les coordonner. Je réussis pourtant à le relever, et ce nouvel effort me fait mesurer à quel point nous sommes épuisés. Il s'appuie de tout son poids contre moi, comme un homme ivre.

— Ça va... aller... Jod, dit-il soudain, d'une voix pâteuse.

Il respire toujours par saccades.

— Jod... L'impulseur... J'ai tiré et... et cette salope s'est arrêtée ! Elle a même titubé sur place, et j'ai cru... j'ai cru que je l'avais eue ! Mais l'aura verte s'est brusquement étendue jusqu'à moi et... Oh ! bon Dieu, ça fait une sale impression ! J'ai bien cru que j'allais crever ! Je ne sentais plus rien... Elle était là... tout près. Je n'avais qu'à étendre la main pour... pour la toucher. Mais je ne pouvais plus bouger un cil...

— Calme-toi. Il faut essayer de marcher. Pearl doit se trouver à cinquante mètres d'ici. L'autre est repartie.

— Hein !

— Elle a fait brusquement demi-tour, et elle a filé. Et ce n'est certainement pas ma présence qui l'a décidée à abandonner la poursuite !

Toujours haletant, Glen réussit à mettre un pied devant l'autre, en s'appuyant sur moi. Peu à peu, il retrouve l'usage de ses muscles, et quand nous arrivons à l'endroit où j'ai laissé Pearl, il est presque capable de se déplacer tout seul. Moi-même, je ne ressens plus rien de ce malaise qui a failli me terrasser.

Pearl est toujours à la même place, et son visage a repris un peu de couleur, encore qu'il soit difficile d'en juger dans la lueur glauque qui baigne la jungle. En tout cas, son regard vit de nouveau, et je crois que j'ai laissé fuser un soupir de soulagement.

— Elle est partie, n'est-ce pas ? demande Pearl d'une voix faible, mais déjà plus assurée.

Glen se laisse tomber sur le sol et se met en devoir de masser les muscles endoloris de ses cuisses.

Je m'agenouille à mon tour, devant Pearl, et je la regarde dans les yeux :

— Oui, chérie... Oui, elle est partie. Mais... peux-tu m'expliquer ? On aurait dit que...

Elle secoue doucement la tête :

— Je ne sais pas, Jod. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi. Je sentais des choses que je ne pourrais pas expliquer. Des choses effrayantes. Un cauchemar, Jod ! J'ai fait un véritable cauchemar. Je voyais cette... créature. *Je la voyais de l'intérieur !* Et je savais que c'était moi qu'elle cherchait. J'avais peur, et en même temps, j'aurais voulu marcher vers elle... Qui sont-ils, Jod ?

J'ai soupiré :

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais rien vu de pareil... Ce que je sais, c'est qu'ils sont insensibles au rayonnement thermique...

— Quand même curieux qu'elle ait fait demi-tour, alors qu'elle nous tenait pratiquement, murmure Glen.

— Oui. C'est étrange, dis-je, pensif. Mais c'est peut-être lié au fait que l'aura verte qui l'entourait a soudain disparu. J'ai eu nettement l'impression que c'est à cause de cela qu'elle s'est arrêtée, puis qu'elle a rebroussé chemin. L'aura est reparue alors qu'elle s'éloignait rapidement de l'endroit où tu étais tombé. Je n'en suis pas certain, mais il m'a semblé également qu'elle était nettement plus faible...

— Cette aura est peut-être à la fois une arme neutralisante et une protection, suggère Glen. Mais s'ils s'éloignent trop de leur foutu astronef, cette protection disparaît.

Il a suivi le même raisonnement que moi. Cela ne nous avance pas à grand-chose dans l'immédiat, mais c'est une constatation intéressante. Peut-être une chose à exploiter si nous devons faire face une nouvelle fois à ces êtres incroyables.

— En attendant, il faut essayer de regagner le village, avant la nuit, sinon nous allons avoir à faire face à d'autres genres de dangers.

Glen regarde vers le sommet des arbres, et réussit à localiser le grand soleil déjà rougeoyant de Xarka.

— On devrait se trouver assez près du marécage, émit-il. Nous avons commencé à contourner la colline, alors autant continuer. Avec un peu de chance, on peut retrouver l'endroit où nous avons débouché avec Moek et Liebman. Si Kany envoie une équipe à notre rencontre, c'est par là qu'ils viendront...

J'approuve. Reste à savoir si nous aurons la force de nous traîner jusque-là. Je crois que je saurais également reconnaître les lieux, à condition que nous ne nous égarions pas dans la jungle inextricable, en croyant suivre une direction définie. Nous ignorons tout des points de repère que connaissaient nos deux guides...

— On va essayer, dis-je.

Une demi-heure plus tard, alors que nous sommes complètement perdus, nous captons le bruit caractéristique, nettement atténué par l'épaisseur de la végétation, des moteurs photoniques de la nef inconnue. D'après la sonorité, ils sont lancés à pleine puissance.

— Ils décollent, constate Glen, qui a prêté l'oreille, comme Pearl et moi.

— Et nos espoirs s'envolent avec eux, murmure Pearl.

Elle est couverte de boue, et ses traits sont tirés par la fatigue. Je me demande par quel miracle nous tenons encore debout, les uns et les autres. Le bruit des moteurs photoniques s'est très vite atténué, jusqu'à disparaître complètement. Peu à peu, la jungle reprend vie autour de nous. Les animaux ont senti que la menace imprécise s'éloignait, et ils reprennent leur lancinante cacophonie. Sans rien dire, nous nous remettons en marche dans l'enfer vert qui se fait de plus en plus dense. Nous ne savons même plus dans quelle direction nous marchons. Tout à coup, nous débouchons dans une sorte de vaste clairière, éclairée en oblique par les rayons du soleil, pénétrant par une trouée de la verdure. De l'eau stagne par endroits. Glen regarde autour de lui.

— Complètement paumés, dit-il entre ses dents. C'est foutu, Jod ! On ne s'en sortira jamais ! Nous sommes trop crevés. Il ne nous reste plus qu'à attendre la nuit ici, et essayer de trouver quelque chose de sec pour allumer du feu.

— Du feu !

Je me suis brusquement frappé le front. Les autres doivent nous

chercher, du côté du marais, qui ne doit pas être si éloigné que cela ! J'ai brusquement dégagé mon pistolet thermique, et je vérifie rapidement l'état du chargeur énergétique. Le niveau est assez bas, et ce n'est pas la luminosité glauque qui règne dans la jungle qui favorisera la recharge automatique. Mais tant pis. Il faut essayer de signaler notre présence aux hommes du clan qui doivent être partis depuis un certain temps à notre recherche.

J'ai pointé le canon de l'arme en direction de la trouée des feuillages, au-dessus de nous, et j'ai écrasé la détente. Une longue traînée fulgurante monte vers ce petit morceau de ciel qui est maintenant notre seul espoir. Des débris enflammés retombent autour de nous, mais la boule incandescente qui se forme, très haut au-dessus des arbres doit se voir de loin.

— Garde quand même de quoi allumer un feu, remarque Glen, qui a compris la manœuvre.

— J'ai ce qu'il faut dans ma trousse, émet Pearl.

— Si tu as également de quoi nous remonter un peu, c'est le moment, dis-je. Sinon, on va réellement avoir besoin d'un médecin dans les heures qui viennent.

— J'ai toujours quelques plaquettes vitaminées à forte teneur, répond Pearl en fouillant dans sa précieuse trousse. Mais c'est d'eau potable que nous allons manquer. Je doute que celle qui stagne là-bas présente tous les critères voulus de salubrité.

Il faudra pourtant nous en contenter, si les secours tardent à venir. Pearl distribue quelques plaquettes vitaminées, et nous les avalons rapidement. Je tire vers la trouée à intervalles réguliers, mais mon chargeur commence à donner des signes de fatigue. Glen fouine à droite et à gauche.

— Rien que du bois pourri, grogne-t-il. Il y a de la flotte partout ! On ne doit pas être loin des marécages, mais où exactement ? Je donnerais cher pour le savoir !

Je tire une dernière fois, en visant cette fois le sommet d'un tronc rectiligne, qui s'embrase instantanément, en dégageant beaucoup de fumée.

— S'ils ne nous repèrent pas avec cette fumée, il faudra nous débrouiller tout seuls, dis-je. Mon chargeur est épuisé. Il faudra des heures avant qu'il retrouve un semblant de charge.

Glen a empilé des branchages, et Pearl s'évertue à y mettre le feu, ce qui n'est pas évident, étant donné l'humidité ambiante.

Ce n'est que deux heures plus tard, alors que le tronc que j'ai enflammé a fini par s'éteindre de lui-même, que notre propre feu se décide à prendre timidement, que Glen laisse fuser une exclamation joyeuse. Là-bas, de l'autre côté de la clairière, trois hommes viennent d'apparaître. Ils nous ont reconnus et courent vers nous, en agitant

leurs arbalètes. Ils nous ont retrouvés !

Avec l'effet des plaquettes survitaminées qui commencent à avoir raison de notre fatigue, et l'apparition de ces trois hommes, le moral remonte en flèche, mais j'ai bien cru que nous allions devoir affronter une nuit pénible, au cœur de cet enfer vert...

Les questions fusent, de part et d'autre, tandis qu'un des arrivants fait circuler une outre en peau, pleine d'une eau tiède qui nous semble délicieuse.

— On a vu la nef décoller, précise un des hommes. Les autres sont restés là-bas, à couvert. Que s'est-il passé, exactement ? On a retrouvé Moek et Liebman poignardés, et...

Il y a de l'incompréhension dans son regard quand il ajoute :

— On a retrouvé également Kevin le Rouge... Il errait au hasard, droit devant lui. Il est venu se jeter dans nos pattes. Il est...

L'homme secoue la tête, avec une curieuse grimace :

— Je ne sais pas comment dire, Jod... Une bête. On dirait une bête sauvage. Il a fallu la ceinturer à quatre tellement il se débattait.

Il frissonne.

— Ce n'est pas normal, Jod. C'est effrayant à voir !

— On le croyait mort, celui-là, lance Glen en rendant l'outre à son propriétaire, après avoir aidé Pearl à boire.

J'explique rapidement, sans trop entrer dans les détails, ce que nous avons pu voir, alors que Kevin et ses hommes étaient brusquement immobilisés, et je vois la stupeur se peindre sur les visages des trois hommes du clan. Ils ont sans doute peine à croire ce que j'essaie de leur raconter, et je me mets à leur place. Tout cela est tellement insensé !

Au terme de mon récit, les trois hommes se regardent comme s'ils doutaient encore de ce qu'ils viennent d'entendre.

— Il faut regagner le village au plus vite, décide l'un d'entre eux. Kany saura ce qu'il convient de faire...

J'approuve la décision d'un hochement de tête, sans formuler les doutes qui m'assaillent au sujet de ce que vient d'émettre notre compagnon : j'ai bien peur que le vieux chef de clan soit aussi désarmé que nous le sommes devant les événements qui viennent de se dérouler...

CHAPITRE VIII

Après ce que nous venons d'endurer, le village nous apparaît comme un havre de paix et de confort. Le trajet de retour s'est effectué sans incident notable, mais il a achevé de nous épuiser, car il a fallu ramener les corps de Moek et Liebman sur des civières improvisées. Kevin le Rouge était également du voyage, solidement entravé. Par moments, il a fallu littéralement le traîner, et jusqu'à maintenant personne n'est capable de définir son état. Il traverse des périodes de prostration profonde puis, sans transition, il entre dans une crise violente et se débat en hurlant, l'écume aux lèvres et le regard fou. Il ne parle pas, et n'émet que des grognements inintelligibles.

Dès notre arrivée, il a été conduit à l'infirmerie, et Moïse Loghan, le chirurgien, a dû lui faire une piqûre sédatrice pour le calmer.

Kany Stevens a écouté notre histoire sans que ses traits fatigués ne trahissent le moindre sentiment. Quand j'ai terminé de relater notre incroyable aventure, il hoche douloureusement la tête :

— Nous avons vu la nef s'élancer vers le ciel, et elle a disparu très vite, à la verticale. Ces êtres étranges sont certainement repartis dans l'espace, et nous ne saurons peut-être jamais qui ils étaient, ni ce qu'ils venaient faire sur Xarka. Ils se sont peut-être seulement défendus, quand ils ont réalisé que Kevin et ses hommes les attaquaient...

Je secoue négativement la tête :

— Non, Kany... Ils ne se sont pas seulement défendus... Après avoir neutralisé Kevin et les siens, ils se sont livrés à cette incompréhensible opération, avec leur boîtier noir.

— Peut-être une sorte d'investigation mentale pour savoir à qui ils avaient affaire ? suggère le vieux chef.

— Peut-être, admetts-je. Mais je vois mal pourquoi la femme, elle, a négligé ceux des hommes de Kevin qui étaient paralysés, pour se lancer à notre poursuite, alors que nous étions toujours à couvert, et en principe hors du coup. D'ailleurs, j'ai la certitude que ce n'était pas Glen ou moi-même qu'elle voulait atteindre, mais Pearl... Elle n'a rebroussé chemin que lorsqu'elle a réalisé qu'elle n'était plus sous la protection de cette curieuse aura verte... Ces êtres sont venus sur Xarka dans un but bien précis. J'ai même l'impression qu'ils nous attendaient, là-bas... Ils n'ont quitté leur nef qu'à partir du moment où les hommes de Kevin se sont approchés. Et mon idée, c'est qu'ils représentent maintenant un danger permanent pour nous.

Kany me regarde avec une certaine insistance :

— Vous voulez dire qu'ils pourraient revenir, n'est-ce pas ?

— C'est possible, Kany. Disons que c'est une hypothèse à envisager. Nous devons nous tenir prêts à toute éventualité, et la première chose à faire, c'est de mettre tout le monde au courant de ce qui s'est passé. Jusqu'à preuve du contraire, nous n'avons aucun moyen de les détruire. Seuls les impulseurs pourraient à la rigueur agir sur leur organisme, selon Glen. Mais en regard de leur puissance, nous en sommes réduits à la fuite pure et simple. S'ils reviennent, il ne nous restera plus qu'à nous terrer dans la jungle, si nous ne voulons pas subir un sort identique à celui de Kevin.

— Je vais réunir tout le monde, soupire Kany. J'ignore comment ils vont prendre les choses. Quand la nef a disparu, le moral en a pris un sérieux coup. Ils se voyaient tous enfin libres. Maintenant, il faut leur annoncer que ces visiteurs imprévus représentent un danger mortel... Un de plus !

Il lève vers moi un regard chargé de tristesse :

— Nous avons presque réussi à vivre normalement, Jod... Nous avons presque réussi à oublier que nous ne sommes que des bannis, éloignés à jamais de la planète mère. L'apparition de cet astronef a détruit un équilibre fragile... Mais allez vous reposer. Vous devez en avoir besoin. Je vais faire doubler les veilles cette nuit, par mesure de précaution.

Quand je le quitte, pour regagner notre cabane, j'ai l'impression qu'il a brusquement vieilli de dix ans.

Pearl dort déjà quand je pénètre dans la pièce qui nous sert de chambre. Elle s'est abattue tout habillée sur notre couche, et je n'ai même pas le courage de lui enlever ses vêtements maculés de boue. Je m'effondre à mon tour sur le lit, brisé par cette fatigue contre laquelle j'ai trop longtemps lutté, et je plonge aussitôt dans un sommeil peuplé de cauchemars. Un sommeil hanté par le visage devenu effrayant de Kevin le Rouge...

Ce sont des coups frappés à notre porte qui nous réveillent, alors que le soleil est déjà au zénith. J'ai du mal à reprendre contact avec la réalité. Pearl grogne quelque chose et se pelotonne contre moi. Je la repousse doucement pour me lever, et elle ouvre brusquement les yeux.

— Jod ! Que se passe-t-il ?

Elle a dû revivre elle aussi notre aventure de la veille, car il y a de la frayeur dans ses prunelles vertes.

— Tout va bien, chérie. Seulement quelqu'un qui frappe à la porte. Je vais ouvrir.

Je traverse la salle commune en passant ma main sur mon visage mangé de barbe. C'est Glen. Il a l'air soucieux :

— Désolé, Jod, attaque-t-il après avoir serré ma main tendue. Il faut que tu viennes à l'infirmierie, avec Pearl.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est au sujet de Kevin. Loghan t'expliquera lui-même... On nage en plein délire ! C'est... c'est effrayant !

Je regarde Glen. Il a pourtant prouvé hier qu'il en fallait pas mal pour l'émouvoir.

— C'est bon. Va leur dire que j'arrive. Le temps d'avaler quelque chose et de faire un peu de toilette, et on vous rejoint là-bas.

Pearl est debout dans l'encadrement de la porte quand je referme celle qui donne accès à la salle commune. Son visage est encore marqué par la fatigue, mais elle a l'air d'avoir en partie récupéré.

— C'est Loghan qui a besoin de toi, on dirait...

— J'ai entendu, fait-elle. Il a dû observer ce malheureux... Il a peut-être découvert quelque chose d'intéressant. Il faut y aller tout de suite, Jod.

Je lui souris, et je désigne sa tenue en piteux état :

— Prends quand même le temps de te rendre présentable, chérie. Tu fais légèrement négligée, ainsi !

Elle constate le désastre, et prend le parti de rire :

— Légèrement ? Le mot est faible !

— Les bains de boue étaient réputés excellents pour la santé, autrefois !

Nous devons nous forcer un peu pour plaisanter, mais c'est quand même bon signe. Tandis qu'elle file vers le coin « salle de bains », qui consiste en une douche très rustique, alimentée par une grosse outre en peau que nous devons remplir chaque jour au lac, je fouine à la recherche d'un petit déjeuner, parmi les provisions rangées dans un garde-manger de ma fabrication.

Une demi-heure plus tard, lavés et restaurés, nous arrivons à l'infirmierie, devant laquelle sont massés quelques-uns des habitants du village. Ils s'écartent pour nous laisser passer. Ils sont silencieux, et tous les visages sont graves. Ils savent maintenant à quoi s'en tenir, et je décèle l'anxiété dans pas mal de regards.

Kany nous accueille à l'intérieur de la cabane aménagée en infirmerie-hôpital-cabinet médical-laboratoire. Il sourit à Pearl, après m'avoir serré la main.

— Bonjour, mademoiselle Maugham. J'espère que vous ne m'en voulez pas trop d'avoir écourté votre sommeil ?

Il s'efforce lui aussi de paraître détendu, mais le cœur n'y est pas, et cela se voit.

— Je ne vous en veux pas, Kany, renvoie gentiment Pearl. Que se passe-t-il exactement ?

Moïse Loghan apparaît dans l'encadrement d'une porte :

— Bonjour, mademoiselle Maugham, dit-il de son habituelle voix rocailleuse. Je voudrais que...

Un hurlement atroce monte soudain dans la pièce voisine. Un cri inhumain, à vous glacer le sang dans les veines, et qui meurt dans une sorte de râle.

— Je voudrais que vous jetiez un coup d'œil aux différents tests que je viens d'effectuer, achève le chirurgien. C'est proprement impensable !...

Il fait brusquement demi-tour, et nous le suivons.

J'ai encore aux oreilles ce cri atroce qui traduit peut-être un désespoir immense... Kevin est allongé sur une table recouverte d'un drap blanc. Son corps est immobilisé par des sangles, et un faisceau de fils part des électrodes fixées un peu partout sur son crâne, pour rejoindre un appareil électronique sous tension. C'est lui qui a poussé ce hurlement. Il tente désespérément de se libérer des sangles qui l'entravent, et une écume répugnante coule de sa bouche. J'éprouve un bref vertige quand mon regard croise le sien. Ces yeux vides... Je suis obligé de me détourner pour ne plus les voir. Pearl est penchée sur l'appareil, et semble s'intéresser à une sorte de diagramme qui s'inscrit sur une bande mobile. Elle se redresse soudain et regarde Kevin qui semble se calmer, puis le chirurgien impassible qui attend son avis.

— C'est à peine pensable, murmure-t-elle, les yeux agrandis par la stupeur.

— Qu'est-ce qui est à peine pensable ? demandai-je.

Elle pivote vers moi :

— Jod... Ceci est un diagramme mental comme je n'en ai jamais vu de ma vie ! dit-elle d'une voix assourdie.

Je considère la bande qui continue à se dérouler lentement, et sur laquelle s'impriment des chiffres et des signes qui n'éveillent rien dans mon esprit.

— Cet homme est cliniquement vivant, Jod, explique Pearl. Cela, il n'y a pas besoin d'être spécialiste pour le constater. Pourtant, le diagramme mental correspond à celui d'un... d'un mort !

— Exact, approuve le chirurgien en retirant ses lunettes pour les essuyer d'un geste machinal. Mentalement, cet homme est totalement mort. Il n'y a plus aucune trace de psychisme dans son cerveau qui ne présente cependant aucune lésion décelable. En fait, monsieur Greene, vous avez devant vous *un corps sans âme*...

J'ai froncé les sourcils.

— Vous ne voulez pas dire simplement que Kevin a été subitement frappé par la folie, docteur ?

Il secoue la tête :

— Non, monsieur Greene. La folie peut être considérée comme une forme de psychisme différente du psychisme d'origine. Dans le cas qui

nous intéresse, il n'y a plus de psychisme, tout simplement. Plus rien. Toutefois, on peut admettre qu'il subsiste à certaines périodes une activité cérébrale limitée essentiellement à des réactions instinctives. En somme, vous avez devant vous un animal. Un animal capable d'éprouver des sensations de faim, de soif, de marquer des réactions de crainte ou d'agressivité selon les circonstances. Dans le cas de Kevin, l'agressivité domine, parce qu'elle était déjà imprimée depuis longtemps dans son code génétique. *On lui a vidé le cerveau*, monsieur Greene, et maintenant il n'est plus capable d'exprimer la moindre pensée, et encore moins de comprendre ce que nous disons. Il ne peut saisir que des nuances vagues. Si je crie, il aura peur, et si je lui présente de la nourriture, il se jettera dessus, pour obéir à l'instinct de conservation.

On lui a vidé le cerveau... Je revois le geste d'un des êtres inconnus, élevant son boîtier noir devant le visage de Kevin immobile. Ce boîtier noir qui paraissait absorber les ondes concentriques apparues autour de la tête du malheureux. Oui, du malheureux, car je n'éprouve plus maintenant que de la pitié pour Kevin le Rouge, malgré tout le mal qu'il a pu faire. Ce que je pouvais haïr en lui n'existe plus... Je m'entends murmurer :

— Des voleurs de pensée... Voilà ce qu'ils sont! Mais pourquoi ?

Loghan remet ses lunettes sur son nez osseux, et soupire :

— C'est exactement la question que je me pose depuis que j'ai terminé les tests. Pourquoi? Les hypothèses qui viennent à l'esprit sont tellement invraisemblables, et surtout invérifiables, que je préfère ne pas les émettre. Nous ne pouvons que nous borner à constater le résultat. S'ils reviennent, et que l'un d'entre nous tombe entre leurs mains, il sera réduit à l'état d'animal, plus ou moins sauvage selon les paramètres originels de son code génétique.

Il désigne Kevin, qui s'agite de nouveau dans ses liens :

— Celui-ci est maintenant aussi dangereux que le plus dangereux des fauves de la jungle. Je me demande ce que nous allons en faire. Actuellement, il est encore plus ou moins sous l'effet des calmants que je lui ai administrés pour pouvoir effectuer les tests. Mais nous manquons trop de ce genre de médicament pour lui en administrer une nouvelle fois quand ils auront cessé d'agir.

Un silence lourd s'installe entre nous. Instinctivement, nous nous sommes tournés vers Kany Stevens. C'est lui le chef...

— Nous ne pouvons pas l'abandonner à son sort, émet le vieillard d'une voix hésitante.

— Je comprends vos sentiments, renvoie Loghan. Ils vous honorent, Kany, mais essayez d'imaginer l'impact que pourrait avoir la présence de Kevin, dans l'état où il se trouve, sur ceux du clan. Cette présence leur rappellera à chaque instant qu'un sort identique les

attend peut-être dans les jours à venir. Leur moral ne doit déjà pas être si brillant.

— Je suis d'accord avec le docteur, dis-je. Nous ne pouvons pas prendre le risque de garder Kevin avec nous. Ne perdons pas de vue qu'il n'est plus un être humain, mais un animal dangereux.

Je m'adresse à Loghan :

— Selon vous, docteur, est-il capable d'assurer sa subsistance lui-même dans l'état où il est actuellement?

Loghan réfléchit un moment avant de répondre :

— Physiquement, il est en possession de tous ses moyens. Je dirais même que sa force semble décuplée, et je ne suis même pas certain qu'il n'est pas capable de briser ces sangles, qui l'immobilisent actuellement parce qu'il est sous l'effet des calmants. Chez lui, l'instinct de conservation a déjà pris le dessus et, comme n'importe quel animal, il saura vraisemblablement trouver dans la nature ce qu'il lui faut pour vivre...

— Alors, il faut le relâcher dans la forêt. Comme n'importe quel animal, il a droit maintenant à une chance de survie. La notion de liberté est peut-être la seule chose qui lui reste vraiment perceptible.

— Je crois que Jod a raison, murmure Pearl avec un tremblement dans la voix. Nous devons lui laisser sa chance. Il n'est plus un homme, mais il est encore un être vivant...

Le soir même, nous avons relâché celui qui fut Kevin le Rouge. Pour faciliter l'opération, Loghan a dû lui faire une piqûre à effet réduit dans le temps, et nous l'avons discrètement sorti du village, à la faveur de la nuit tombante. Déposé à la lisière de la jungle, il a repris conscience — si l'on peut dire — en quelques minutes. Depuis la palissade, nous l'avons vu errer en poussant des grognements assourdis. Puis il a regardé vers nous, vers ce village fortifié qui représente sans doute pour lui une menace précise. Un long hurlement comparable à celui d'un loup a monté dans le silence, et j'ai vu Kany frissonner violemment, près de moi.

Puis, Kevin s'est élancé au milieu des fougères géantes, avec une incroyable vélocité...

Moïse Loghan a regardé longuement l'endroit où Kevin a disparu, et il a murmuré :

— J'en arrive à me demander si ceux de la Psi-Pol n'ont pas trouvé le moyen idéal pour solutionner le problème que nous risquons de leur poser à plus ou moins brève échéance... Parce qu'avec le nombre des déportés qui augmente sans cesse, et la survie qui s'organise, ils risquent fort d'avoir à compter dans quelques années avec ce potentiel humain qu'ils auront concouru à installer sur Xarka, en espérant sans doute que les conditions de vie difficiles résoudraient d'elles-mêmes le problème... Ce qui n'a pas été le cas !

Aucun de ceux qui étaient présents n'a jugé utile de faire le moindre commentaire, et nous nous sommes séparés sans un mot. Je sais ce qu'ils pensaient tous, en rentrant dans leur pauvre cabane...

Demain, ce sera peut-être mon tour de partir dans la jungle, l'esprit vide... Dans quelques mois, il n'y aura peut-être plus sur Xarka qu'une horde d'êtres sans âme, s'entre-déchirant pour un peu de nourriture...

Ce soir, nous avons fait l'amour, Pearl et moi. Nous nous sommes aimés de toutes nos forces, comme si c'était la dernière fois...

CHAPITRE IX

Ils sont revenus...

Et ils ont frappé de nouveau, avec cette efficacité impensable qui n'admet pas la moindre parade. La première fois, ils ont surpris un groupe de chasseurs, attirés loin du village par la poursuite d'un grand cerf. Trois d'entre eux ne sont pas revenus au village, et doivent maintenant errer quelque part dans la jungle, réduits à l'état de bêtes sauvages. Cette fois-là, le récit des rescapés, sérieusement secoués par le choc, a fait état de trois « hommes » et de deux « femmes » au visage dissimulé par le casque intégral à visière dorée.

La deuxième fois — la troisième, en fait — la nef s'est posée nettement plus près du village, et ses occupants ont intercepté des hommes et des femmes chargés de la cueillette de baies sauvages dans la forêt. Cinq de nos compagnons ne sont pas rentrés, et parmi eux, il y avait deux femmes... Ce qui porte le nombre des victimes à dix, en comptant Kevin le Rouge et son complice, éliminés à la première incursion des mystérieux visiteurs.

Maintenant, une véritable psychose s'est emparée de la plupart des membres du clan Stevens, et ce fragile équilibre auquel faisait allusion Kany se dégrade de jour en jour. Des bagarres éclatent pour les motifs les plus futiles, et le vieux chef a de plus en plus de mal à tenir son monde.

Ce soir, Glen est venu partager notre repas, à la cabane. Il n'a pas beaucoup parlé, lui qui est plutôt d'un naturel communicatif. Il a l'air préoccupé, tendu, et il répond par monosyllabes à Pearl qui fait des efforts désespérés pour détendre l'atmosphère. A la fin du repas, il repousse son écuelle de terre cuite.

— Jod... Ça ne peut pas durer, dit-il. Si nous restons les bras croisés à attendre qu'ils nous aient tous les uns après les autres, nous sommes foutus ! Il doit bien y avoir un moyen de les contrer, nom de Dieu !

Il a accompagné sa phrase d'un coup de poing sur le bois de la table, puis il se lève et se met à marcher nerveusement, de long en large, avant de me faire face :

— Ecoute, Jod, j'ai remarqué une chose : il ne se passe jamais plus de huit ou dix jours entre chaque incursion de ces salopards.

— J'avais remarqué cela également, dis-je. Ce qui revient à dire qu'ils vont reparaître demain ou après-demain...

J'ai prononcé cela sur le simple ton de la constatation, et Glen hausse un sourcil interrogatif. Mon calme doit le surprendre. En réalité, je suis comme lui, mais j'ai peut-être simplement un peu plus de contrôle sur mes nerfs. Il y a aussi le fait que j'ai déjà pris une décision depuis plusieurs jours, sans même en parler à Pearl. J'avais besoin de réfléchir, de peser le pour et le contre. De ressasser également tous les éléments que nous avons pu accumuler sur la manière dont pratique cet ennemi venu vraisemblablement de l'espace. Je regarde Glen droit dans les yeux :

— Tu as toujours l'impulseur que tu as piqué à un des hommes de Kevin?

Glen me fixe, l'air soupçonneux.

— Toi, tu as une idée derrière la tête, fait-il.

— Une idée, c'est beaucoup dire, renvoyai-je avec une grimace. Disons que j'aimerais vérifier certaines petites choses concernant ces types. J'aimerais que tu me confies cet impulseur. Tu m'as bien dit que la femme qui nous poursuivait a nettement marqué le coup quand tu as tiré avec cette arme ?

— C'est en effet l'impression que j'ai eue, mais je n'ai pas eu le temps d'approfondir, tu sais. L'aura verte m'a presque aussitôt enveloppé, et j'ai perdu les pédales. En tout cas, je suis certain que la décharge ne lui a pas été agréable.

Pearl s'est arrêtée de desservir la table. Son visage s'est soudain figé :

— Jod... Qu'as-tu décidé de faire ? interroge-t-elle d'une voix blanche.

Je secoue la tête.

— Je ne sais pas encore très bien, chérie. Je sais seulement qu'il faut essayer de faire face, d'une façon ou d'une autre. Moi non plus, je ne peux plus supporter l'idée d'être surpris un jour, au moment où je m'y attendrai le moins. Il faut trouver une solution. Il y a peut-être une faille dans leur système... Et cette faille, c'est peut-être l'éloignement de leur base de départ, l'astronef. J'ai envie d'essayer d'attirer un de ces êtres en dehors des limites de protection de cette luminescence verte qui semble la clef de tout le mystère. Et là, on verra bien ce qui se passera !

— C'est dingue, soupire Glen. Tu m'as dit toi-même que la femme s'était arrêtée dès qu'elle avait constaté l'absence de l'aura, et qu'elle avait fait aussitôt demi-tour.

— Je reconnais que cela ne laisse qu'une faible marge de manœuvre, mais il faut quand même essayer de les neutraliser à ce moment-là.

— Tu as raison, décide Glen. J'en suis. A deux, nous aurons peut-être plus de chance d'arriver à un résultat.

— Jod ! Tu ne vas pas tenter une chose pareille ! s'écrie Pearl.

Je me suis levé, et je la prends dans mes bras :

— Si, chérie. Ma décision est prise. Et rien ne pourra me faire changer d'avis. Pas même toi. Je suis le seul jusqu'à maintenant à avoir été le témoin de cette brève disparition de l'aura verte qui semble les protéger.

— Alors, j'irai avec vous, décide-t-elle d'une voix ferme.

— Il n'en est pas question, Pearl. Tu es médecin, et tu te dois d'abord à ceux du village. Depuis quelque temps, la tâche de Loghan s'est singulièrement compliquée. Celle de Kany également. Tu as une excellente influence sur les gens du clan, et ton devoir est de rester avec eux.

Elle sent bien que j'ai raison, et que rien ne pourra me faire changer d'avis. Elle se remet à débarrasser la table, mais ses gestes ont maintenant quelque chose de mécanique, de machinal.

— Alors, on se bat ? murmure Glen.

Je lui souris. Une petite flamme volontaire brille dans son regard. Il vient de triompher de cet abattement qui l'assailait.

— On se bat, Glen, dis-je. L'homme n'est pas fait pour subir passivement des événements, quels qu'ils soient. Depuis la nuit des temps, l'être humain lutte pour survivre. C'est cela, la loi universelle.

Il ne s'est rien passé le lendemain, mais le jour suivant, un des membres du clan est arrivé au village dans un état pitoyable, couvert de sang, et le regard hébété. Kany l'avait envoyé en reconnaissance aux abords du village, avec un autre homme, et ils ont été attaqués. Le malheureux affirme qu'ils se sont soudain trouvés face à face avec trois de ces hommes sans âmes qui errent dans la forêt, et qui sembleraient donc se regrouper. Il dit également qu'un de ces zombies était Kevin le Rouge, et qu'ils ont attaqué sans prévenir, en poussant des hurlements de bêtes fauves. Son compagnon n'a pas même eu le temps de tirer, et a succombé. Lui s'est battu contre Kevin avec l'énergie du désespoir, et a réussi à utiliser son arme.

— Des bêtes! dit-il d'une voix haletante tandis que Pearl s'efforce de soigner ses multiples blessures. Quand j'ai pu m'enfuir, les deux autres... ils... ils étaient déchaînés. C'est horrible ! Je... je crois qu'ils étaient en train de... de déchiqueter le corps de Stern avec leurs dents !...

Il se débat brusquement, et Loghan a toutes les peines du monde à le maîtriser.

— Doucement, gars, dit-il. Je vais te faire une piqûre, et ça ira mieux après...

— Laissez-moi crever, halète le malheureux. Je... je ne veux pas devenir comme eux un jour. Non, je ne veux pas!... C'est trop atroce!... Stern! Ils étaient en train de le dévorer, Loghan ! Je vous dis qu'ils...

Loghan a enfin réussi à faire sa piqûre, et l'effet est instantané. Le blessé bredouille encore quelques mots sans suite et ferme les yeux. Il y a de l'horreur au fond des prunelles vertes de Pearl, mais elle achève pourtant son pansement sans que ses doigts tremblent. Quand elle se redresse, son visage est d'une pâleur mortelle.

— Tu avais raison, Jod, souffle-t-elle. On ne peut pas continuer ainsi. Il faut faire face...

C'est en début d'après-midi que les cris d'un des veilleurs qui scrutent le ciel sans arrêt sèment la panique à l'intérieur de l'enceinte fortifiée :

— La nef ! La nef ! Ils reviennent ! Alerte !

En quelques secondes, c'est la panique. Kany se précipite hors de chez lui et essaie vainement d'endiguer cette terreur qui étreint les membres du clan. Mais personne ne songe à l'écouter. Rien ne peut plus atteindre ces gens affolés par le danger qui se rapproche, sous la forme de ce bruit modulé que nous connaissons trop bien maintenant pour avoir le moindre doute quant à son origine. Pearl se jette contre moi, devant notre cabane :

— Embrasse-moi, Jod. Embrasse-moi très fort !

Nos lèvres se sont soudées, et pendant quelques secondes nous ignorons les cris et l'agitation inutile qui nous entourent. Pearl me repousse la première, et me regarde avec une intensité incroyable :

— Je t'aime, Jod ! dit-elle d'une voix étranglée.

— Moi, aussi je t'aime, Pearl... Va, maintenant. Ils ont besoin de toi. Essaie de les entraîner sous le couvert de la forêt. Regroupez-vous. Et essayez de penser le moins possible. J'ai l'impression qu'ils se guident sur les émanations mentales de nos cerveaux...

Elle m'embrasse une dernière fois, très vite, puis se met à courir vers l'infirmerie. Glen surgit près de moi, le nez en l'air.

— On y est, Jod, dit-il simplement. On dirait qu'ils sont en train de se poser tout près d'ici, de l'autre côté du lac. Avec le soleil, on ne voit rien !

D'après le bruit des moteurs photoniques, il n'y a guère de doute possible. Nos mystérieux visiteurs sont effectivement en train de poser leur engin de l'autre côté du lac. Ils ne sont jamais venus aussi près du village.

— On y va, Glen.

L'ancien astronauteur me tend un impulseur.

— Prends-le, Jod. Kany en a déniché un autre dans le stock d'armes. J'ai vérifié le fonctionnement.

J'ai fixé l'arme à mon ceinturon, en regardant une dernière fois vers les portes ouvertes dans l'enceinte. Là-bas, Pearl se démène pour canaliser la fuite éperdue des gens du village. Loghan et Kany sont à ses côtés.

Nous filons vers le lac, Glen et moi, en écoutant mourir l'étrange modulation provenant de la nef qui doit maintenant reposer sur le sol de Xarka.

Nous la découvrons une vingtaine de minutes plus tard, après avoir longé la falaise, et franchi l'enceinte de rondins. Elle scintille sous le soleil, juste à la lisière des grands arbres, à trois ou quatre cents mètres de l'endroit où nous nous sommes immobilisés. La luminescence verdâtre enveloppe déjà sa carène.

— Un drôle de truc, hein, Jod, soupire Glen.

Il me regarde d'un drôle d'air, fixe le pistolet thermique qui pend également à mon ceinturon.

— Jod... Si des fois je... je tombais entre leurs pattes, tue-moi... Jure-moi de me tuer, Jod. Moi non plus je ne veux pas devenir comme... les autres.

— C'est juré, fils... Mais ils ne nous auront pas.

CHAPITRE X

A découvert, nous sommes parvenus à une centaine de mètres de l'astronef, bien en évidence, quand le premier de ces êtres de cauchemar apparaît dans le champ de forces qui vibre maintenant sous le ventre lisse de l'appareil. Nous comprenons instantanément à son attitude qu'il a décelé notre présence.

— Glen... Attention à l'aura verte !

Elle est en train de s'étendre vers nous, comme elle s'est étendue l'autre fois en direction des hommes de Kevin, qui ne comprenaient pas quelle menace elle représentait pour eux. Nous savons, nous, que si le contour précis qui se déforme dans notre direction nous atteint, nous ne serons plus en mesure de fuir, et nous n'attendons pas la fatale échéance pour refluer rapidement. Glen lâche une rafale thermique avant de faire demi-tour.

— Pour le cas où ils ne nous auraient pas bien vus ! dit-il avec un accent sauvage dans la voix.

Derrière nous, l'inconnu en combinaison rouge s'est élancé, suivi aussitôt par deux de ses semblables.

— Cours, Glen ! Cours, bon sang ! Ils sont rapides, les salauds !

J'essaie de me souvenir à quelle distance nous étions de la nef quand la femme a perdu la protection de l'aura verte. C'est difficile à déterminer car à ce moment j'avoue ne pas avoir songé à ce genre de détail.

Un coup d'œil par-dessus mon épaule, pour surveiller la progression de nos poursuivants.

— Ils gagnent du terrain, constate Glen d'une voix déjà haletante. Bon Dieu, Jod ! Je n'ai jamais vu des types se déplacer aussi rapidement sur un terrain qu'ils ne connaissent pas.

J'oblique brusquement sur la droite, parce que nous arrivons au niveau de la palissade du village, et que nous n'avons pas tellement le choix. Vouloir l'escalader nous ferait perdre trop de temps. Derrière nous, les trois êtres en combinaison rouge se rapprochent irrésistiblement, mais nous nous éloignons toujours de la nef, et dans l'immédiat seul cela doit compter pour nous.

— C'est foutu, Jod ! Je vais m'écrouler ! halète Glen.

J'étais champion de cent mètres à l'Université, mais j'avoue que je commence moi aussi à fatiguer. Nous atteignons les arbres, et s'ils ralentissent nettement notre progression, ils ne favoriseront pas non

plus celle de nos poursuivants, dont je continue à surveiller la course, par-dessus mon épaule, chaque fois que j'en ai la possibilité, eu égard aux obstacles naturels qui se dressent constamment devant nous.

— Glen ! On dirait qu'ils ralentissent ! Attends un peu ! Je crois qu'ils hésitent...

Deux des êtres en rouge se sont carrément arrêtés, et l'autre continue, mais il n'a pas l'air sûr de lui. Sa course se fait hésitante. Il est à moins de cinquante mètres de nous. Il va s'arrêter lui aussi, et faire demi-tour, comme les deux autres...

— Il faut... revenir... vers lui ! souffle Glen, le visage marqué par l'effort qu'il vient de fournir. Sinon, il va se tirer...

Nous revenons rapidement sur nos pas, malgré l'angoisse terrible qui nous tenaille l'un et l'autre. L'inconnu s'est immobilisé et regarde toujours dans notre direction. La visière bombée de son casque scintille sous les rayons du soleil, et l'aura verte qui l'entoure semble avoir perdu de son intensité. Il est arrivé à la limite fatidique...

Nous nous arrêtons à une vingtaine de mètres de lui. Je donnerais cher pour savoir ce qui se passe dans son esprit.

— Avance, fumier ! gronde Glen. Avance donc !

Il a dégagé son impulseur, et se tient prêt à tirer.

J'ai également mon arme au poing droit, et mon pouce a basculé instinctivement le cran de sûreté.

— Jod ! La nef !...

Un bourdonnement presque imperceptible vient de nous parvenir. Là-bas, nos deux autres poursuivants se hâtent vers l'appareil qui oscille déjà sur son train télescopique.

J'émetts un rire désenchanté :

— Ils ont compris la manœuvre, Glen... Ils viennent de démarrer leurs moteurs à faible puissance, et ils vont changer de place, dès que les deux autres auront rejoint l'appareil. Il suffit qu'ils se rapprochent pour que nous devions nous remettre à courir !

— Ça peut durer longtemps ! grogne Glen, écoeuré.

Il avance brusquement de quelques pas, et hurle, déchaîné :

— Approche un peu, connard !

Je ne sais si c'est réellement ce mouvement de provocation qui décide l'autre à faire un pas en avant, puis deux. Ça y est, il s'est remis en marche. Lentement, en continuant visiblement à hésiter, mais il semble polarisé par notre présence toute proche.

— Glen ! Reviens !

Mais on dirait qu'il ne m'entend même pas. Maintenant c'est une affaire entre l'inconnu et lui. Il le défie toujours, et l'autre avance.

— Maintenant, Jod ! crie soudain mon compagnon.

J'ai vu en même temps que lui l'aura disparaître autour de la silhouette rouge, et j'ai écrasé la détente de l'impulseur, en même

temps que Glen. Les deux rayons multicolores convergent vers l'être qui s'est de nouveau immobilisé, et qui tente à l'ultime seconde de se rejeter en arrière. Mais il est trop tard pour lui. Il a fait deux pas de trop. Je m'attends à l'entendre hurler de douleur sous le formidable impact, mais il est seulement secoué par des mouvements convulsifs, désordonnés. Il tente encore de revenir en arrière, et Glen tire une nouvelle fois.

Alors, le mystérieux personnage fléchit enfin sur ses jambes, moulées par la combinaison écarlate. Il s'effondre sans un cri, sans même un gémissement. Ce silence en lui-même a quelque chose d'hallucinant.

— On l'a eu, braille Glen. Jod, on l'a eu !

On l'a eu en effet. Maintenant, il ne bouge plus. Mais c'est là-bas que ça remue, maintenant. Les deux autres ont regagné leurs pénates, et la nef s'est élevée à quelques mètres au-dessus du sol, à la verticale de l'endroit où elle s'était posée. Si elle fonce vers nous, nous n'aurons pas le temps de profiter de notre victoire.

— Ça va être notre fête, constate Glen en observant comme moi l'astronef, suspendu dans l'air qui vibre sous l'action des générateurs antigravité dont nous percevons le bourdonnement.

Ce qui est curieux, c'est le fait que ces gens n'ont apparemment d'humain que l'apparence générale, mais que leur nef dispose des mêmes moyens de propulsion que ceux qui sillonnent l'Empire Galactique. Une toute petite idée se fraie difficilement un passage dans mon esprit surexcité, mais ce n'est vraiment pas le moment de la développer. On verra plus tard, si ces animaux-là nous en laissent le loisir.

De nouveau, les feux clignotants à l'avant de la nef jettent à intervalles réguliers leurs flashes colorés.

— Ils n'ont pas l'air de savoir ce qu'ils doivent faire, murmure Glen. Sacré nom d'un chien ! On dirait qu'ils s'éloignent ! Ils foutent le camp, Jod !

— C'est pourtant vrai. Ils ont dû réaliser que quelque chose allait de travers dans leur système. Ils vont peut-être chercher un autre terrain de chasse en voyant que celui qu'ils avaient choisi leur pose des problèmes qu'ils ne sont apparemment pas capables de résoudre.

— Et ils nous laissent leur petit collègue ! jubile Glen. Celui-là, il va bien falloir qu'il nous explique d'une façon ou d'une autre à quoi ils jouent ! Tu crois qu'il est mort ?

Je fais la grimace, sans cesser de surveiller les évolutions de la nef qui s'est élevée nettement au-dessus des arbres, et qui glisse régulièrement vers l'ouest, à l'opposé du village.

— Nous lui avons mis la dose, dis-je. Mais en principe, ce genre d'arme ne peut provoquer qu'une syncope plus ou moins prolongée...

De toute façon, j'ai idée que...

Je me suis interrompu. Glen cesse d'observer la nef, qui n'est plus qu'un minuscule point brillant très loin devant nous, et il hausse un sourcil interrogatif.

— Que quoi ? demande-t-il.

— Oh! rien... éludai-je. Une impression personnelle, que je préfère vérifier avant de l'émettre. File au village, et essaie de ramener du monde, maintenant que l'alerte est passée. Il faut ramener ce type, et à nous deux, nous ne serions pas de taille. Il est costaud, l'animal ! Je reste ici, et tu peux compter sur moi pour lui faire tâter une nouvelle fois de l'impulseur s'il bouge seulement un cil !

Glen hésite, en regardant le corps étalé de tout son long dans l'herbe :

— Méfie-toi quand même, Jod. Il a l'air encore vivant. Regarde, il respire.

J'avais remarqué. C'est même ce qui me surprend le plus en ce moment. Parce que cela cadre mal avec ma petite idée, toujours aussi tenace.

— Vas-y, Glen, insistai-je. J'aimerais que Loghan ausculte ce phénomène le plus vite possible.

La nef de nos ennemis n'est pas reparue aux abords du village. Glen a réussi à trouver du secours, et notre entrée au village, avec la civière sur laquelle nous avons allongé notre victime, provoque un certain remue-ménage. Ceux qui sont revenus de la forêt, une fois le danger passé, s'écartent silencieusement sur notre passage, et ils regardent fixement l'étranger que nous avons solidement ficelé pour lui interdire tout mouvement pour le cas où il reprendrait conscience. La peur et la haine se mêlent dans ces regards farouches. Mais il y a également de l'espoir dans les prunelles de tous nos compagnons. Pour la première fois, nous avons marqué un point, en neutralisant un de ces êtres venus de l'espace. Le premier moment de stupeur passé, les questions fusent de toutes parts. Tout le monde parle en même temps.

— Glen..., explique-leur. Il faut que tout le monde sache comment nous pouvons contrer ces types. Je suis certain qu'une décharge thermique aurait détruit notre bonhomme, à partir du moment où il est sorti de la zone protégée.

Pearl court vers moi au moment où je vais pénétrer dans l'infirmerie.

— Oh ! Jod !

Elle se jette contre moi.

— J'étais dans la forêt avec les femmes et les enfants, explique-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Un des nôtres est venu nous prévenir que l'alerte était passée, et que vous étiez de retour. Vous avez réussi, n'est-ce pas ?

— Nous avons au moins réussi à piéger un de ces types, dis-je. Nous allons peut-être en savoir plus sur leur compte. Où est Thornton ?

— Le physicien ? Mais... chez lui. Il a refusé de quitter le village quand la nef est apparue. Il ne sort jamais de l'espèce de laboratoire qu'il a reconstitué avec ce qu'il avait apporté avec lui, plus tout ce qu'il a pu dénicher sur place. Pourquoi Thornton ?

— Il se pourrait bien qu'on ait besoin de ses services avant longtemps, dis-je. Essaie de l'amener ici.

Quand je pénètre à l'intérieur de la salle d'observation, Moïse Loghan est déjà au travail. E observe notre prisonnier toujours immobile sur toutes les coutures, sous l'œil intéressé de Kany Stevens, qui se tient un peu en retrait pour ne pas le gêner.

— Aidez-moi à le débarrasser de ce foutu casque, Jod, lance le chirurgien.

Il a déjà débarrassé l'inconnu du boîtier noir accroché au ceinturon de métal qui lui ceint la taille.

Nous tâtonnons un bon moment, avant de découvrir le système qui permet de faire basculer la visière bombée qui nous dissimule toujours les traits de notre prisonnier, puis à enlever le casque lui-même, qui présente un poids anormal.

— Charmant jeune homme, grogne Loghan en contemplant le visage aux traits extraordinairement réguliers, auréolé de cheveux blonds, très courts.

Je n'arrive plus à détacher mes yeux de ce visage impassible. Les yeux sont grands ouverts, et ils bougent parfois, de droite à gauche. Mais aucune flamme d'intelligence n'habite ce regard.

— J'ai déjà vu ce type quelque part, dis-je sourdement.

Je cherche désespérément au fond de ma mémoire, et soudain, l'éclair se produit dans mon esprit.

— Il ressemble étrangement à un officier supérieur de la Psi-Pol qui m'a interrogé il y a quelques mois, bien avant mon transfert sur Xarka...

Loghan s'est brusquement tourné vers moi, attentif :

— Vous êtes certain, Jod ? interroge-t-il.

— En tout cas, la ressemblance est frappante. Collez-lui un uniforme noir et une casquette, et je sens que je serai tout près à vous confirmer ce que je viens de dire !

— Ce qui tendrait à prouver que vous aviez raison, Loghan, intervient Kany. C'est bien la Psi-Pol qui effectue ce genre d'opération...

— Ne concluons pas trop vite, Kany, murmure doucement le chirurgien. Parce qu'il y a une chose qui m'étonne, voyez-vous. Ce type respire, comme vous pouvez le constater, et pourtant...

Il a pris la main gantée du prisonnier, après avoir légèrement

repoussé la manche de la combinaison en tissu synthétique extrêmement souple :

— *Pourtant, on ne perçoit aucun battement de cœur au niveau du pouls, achève-t-il. m*

CHAPITRE XI

Pendant les trois jours qui suivent la capture de l'être mystérieux qui repose maintenant sur la table de travail de Moïse Loghan, nous ne nous voyons guère qu'aux heures des repas, Pearl et moi. En compagnie du chirurgien, elle essaie, avec les moyens du bord, de découvrir le secret de ces visiteurs venus de l'espace pour semer la terreur parmi les bannis de Xarka. De mon côté, j'ai pratiquement élu domicile chez Bary Thornton, dont les extraordinaires connaissances en physique et en électronique de pointe butent sur la fameuse boîte noire que transportent avec eux ces êtres impensables.

J'ai moi-même ausculté les prodigieux circuits qu'elle contient, mais toutes ces micro-connexions ne correspondent à rien de connu. Au matin du quatrième jour, Thornton déclare forfait, d'une voix lasse :

— Rien à faire, Jod. Je n'y comprends rien !

Il me présente un schéma, qu'il a relevé lui-même.

— Cela défie l'imagination, soupire-t-il. Si l'on s'en réfère aux théories classiques de la physique, ce schéma est complètement aberrant! Pour que ce système corresponde à quelque chose de cohérent, il faudrait une source d'énergie extérieure que je n'arrive pas à définir.

Obnubilé par la recherche elle-même, il a perdu de vue, comme la plupart des savants, le but pratique de ce boîtier.

— Ecoutez, Bary, intervins-je, ces types utilisent ce système complexe à partir du moment où leurs victimes sont immobilisées par l'action de l'aura verte. Par la suite, nous avons constaté que leurs victimes sont totalement dépourvues de psychisme. Cette énergie extérieure dont vous parlez pourrait bien être une énergie mentale... Et ce boîtier ne serait alors rien d'autre qu'une sorte de capteur. C'est cela qu'il ne faut pas perdre de vue.

— D'accord avec vous, Jod. Mais cela ne nous mène pas à grand-chose. Il n'en reste pas moins que je suis incapable de déterminer le principe de fonctionnement de cet appareil prodigieux !

— Je crois que le problème n'est pas là, Bary... Il nous faut simplement arriver à vérifier notre conclusion, même si nous ne pouvons pas percer le mystère du fonctionnement en lui-même.

Cette fois, il voit où je veux en venir.

— Une expérience, n'est-ce pas? émet-il en plissant les paupières

derrière ses lunettes de myope, datant d'une autre époque.

— Quelque chose comme cela, en effet.

Je désigne le contact unique qui forme une saillie sur le dessus du boîtier :

— Il suffit d'appuyer sur ce bouton, Bary, et de négliger ce qui se passe à l'intérieur pour ne s'attacher qu'aux phénomènes extérieurs.

Cette fois, il fait une grimace dubitative :

— Bien sûr, Jod. Et si cette foutue boîte est bien un appareil capable de détruire ou de capter d'une façon ou d'une autre l'énergie mentale qui émane de nos cerveaux respectifs, expliquez-moi comment nous serons en mesure d'exposer ensuite nos conclusions à qui que ce soit ?

— J'ai eu le temps d'observer de quelle façon procédaient ces types, dis-je. Cet appareil doit avoir un rayon d'action restreint. Voici mon idée : je vais rester dans le champ supposé de cet appareil, et vous en dehors. Je pense qu'à plusieurs mètres, il n'y a aucun risque. A vous de trouver un système pour commander à distance le fonctionnement du boîtier, ce qui ne doit pas poser de problème particulier. Le contact est du type classique à poussoir, comme nous avons pu le constater en tentant d'analyser les circuits. C'est même la seule chose qui corresponde à quelque chose de connu. Ce qui veut dire que l'appareil ne fonctionne que durant le temps où on exerce une pression sur ce bouton. Il suffit de limiter l'expérience à un temps aussi faible que possible pour limiter les risques.

Il hésite toujours.

— Je me demande si vous mesurez le danger d'une telle expérience dans l'état actuel de nos connaissances, Jod, dit-il d'une voix rentrée.

— Nous n'avons pas tellement le choix, renvoyai-je. Nous sommes le dos au mur, Bary. Il est à peu près certain qu'ils reviendront d'ici quelques jours. La dernière fois, ils ont renoncé, parce que notre action a peut-être perturbé leurs projets. Ils ont peut-être trouvé ce qu'ils semblent chercher, ailleurs qu'aux abords du village. Cette fois, ce sont peut-être les rescapés du clan de Kevin le Rouge qui ont été les victimes, mais tôt ou tard, ce seront à nouveau les nôtres qui tomberont. Il faut savoir à quoi nous en tenir, et nous n'avons pas une minute à perdre. Peral assure que Loghan est sur le point de fournir ses propres conclusions sur le prisonnier lui-même. Nous devons solutionner l'autre aspect du problème...

Il observe de nouveau le boîtier, ouvert sur la planche mal équarrie qui lui sert de plan de travail.

— On doit pouvoir limiter le temps de fonctionnement à une ou deux secondes, dit-il. Une simple impulsion... Allons-y, Jod. Vous avez raison : nous n'avons pas le choix. On va essayer de bricoler un dispositif de télécommande. Je dois avoir dans mes affaires le matériel

nécessaire.

Deux heures plus tard, nous sommes en mesure d'agir à distance sur le contact du boîtier, après une série d'essais concluants, à blanc, bien entendu.

J'ai placé moi-même le boîtier sur une console improvisée, face à un tabouret sur lequel je m'assois, avec, je l'avoue, une petite pointe d'anxiété. Le boîtier se trouve à un mètre de mon front, relié au système de télécommande mis au point par Thornton.

— Vous êtes prêt, Jod? interroge le physicien d'une voix mal assurée.

— Allez-y, Bary.

Ma voix n'est guère plus ferme que la sienne. Je n'arrive plus à détacher mon regard de cette boîte noire, devant moi. Elle mesure seulement douze centimètres par six, mais elle représente pourtant une menace infernale... Thornton se déplace jusqu'à l'autre extrémité de la cabane, transformée en un véritable laboratoire par ses soins. Un univers étrange, insolite. On se croirait dans l'ancre de quelque alchimiste du Moyen Age...

— Attention ! annonce le physicien.

Le micro-relais s'enclenche avec un minuscule claquement, et instantanément, je sens l'air vibrer autour de ma tête. Je vois les ondes concentriques ! Elles... *C'est de mon propre cerveau qu'elles émanent.* J'éprouve un vertige intense, et je dois serrer les dents pour réprimer le gémissement qui monte à mes lèvres. Une seconde... Deux... Les ondes disparaissent brusquement. Thornton a coupé le contact. Ma respiration est devenue haletante, mais le vertige a disparu. Je constate seulement que mes mains tremblent un peu sur mes genoux.

— Jod!

Thornton s'est précipité vers moi, et me regarde avec une certaine intensité.

— Tout va bien, Bary... Mais... il faut prolonger l'impulsion. Je n'ai ressenti qu'un étrange vertige, mais le processus n'a pas eu le temps de s'engager. Il faut recommencer.

— C'est de la folie ! Vous êtes blanc comme un mort !

— Allez-y, Bary... Maintenant. Je... je ne suis pas certain que j'aurai le courage de prolonger longtemps cette expérience. Il faut arriver à définir ce qui se passe...

Il retourne à l'autre extrémité de la pièce. Je fixe de nouveau la boîte noire. Je ne vois plus qu'elle... Le micro-relais claque une nouvelle fois, et le vertige reparait aussitôt, en même temps que les ondes concentriques qui vibrent autour de ma tête. Je ferme les yeux malgré moi. C'est... c'est étrange... Je...

Je ne suis plus vraiment moi-même. Il se passe quelque chose de fantastique ! Ma pensée est devenue totalement étrangère à ce corps dont

j'ai perdu brusquement la notion. Ma pensée existe toujours. Cela, c'est une certitude. Mais elle habite maintenant autre chose... Le... le boîtier! Je viens de m'identifier à ces circuits incompréhensibles! Et je cherche désespérément une issue qui n'existe, pas ! Il devrait pourtant y en avoir une autre ! Le vertige s'accroît. Si je ne trouve pas cette issue vitale, je vais... je vais me disperser dans l'infini ! Le piège ! Il va se refermer sur...

J'ai frôlé un vide aberrant. Peut-être celui de la mort. Et puis soudain, tout a basculé autour de moi. J'ai ressenti un choc à la tête. J'éprouve un bref instant la certitude que ce choc signifie que je m'en suis sorti. Parce que l'espace d'une seconde, j'ai retrouvé ces sensations connues d'existence physique qui m'avaient brusquement quitté. J'accepte ce trou noir dans lequel je plonge, parce qu'il est moins effrayant que ce que j'ai deviné il y a un instant.

Quand j'ouvre les yeux, Pearl est penchée sur moi, et ses traits sont tendus par l'anxiété.

— Jod ! Que s'est-il passé ?

— Je crois que... que je suis bêtement tombé dans les pommes ! dis-je. Mais ça va mieux, maintenant. Thornton...

— Je suis là, murmure le physicien d'une voix blanche. J'ai eu peur quand vous avez basculé en avant. Alors je suis allé chercher du secours...

Pearl m'aide à me redresser. Nous sommes toujours dans le laboratoire, et je regarde le boîtier noir, toujours posé sur sa console. Un rire léger, incongru, me secoue les épaules.

— C'est gagné, Bary, dis-je. Mais j'ai bien cru que j'allais y rester !

Je tends un doigt encore tremblant en direction de la boîte :

— J'étais là-dedans, Bary ! Oui, *j'étais moi-même cette foutue boîte!* Une drôle d'impression! Mais maintenant, je sais !

Pearl me regarde, les yeux dilatés. J'explique ce que j'ai ressenti. Le vertige, l'impression de dépersonnalisation que j'ai éprouvée quand mon propre psychisme a été comme aspiré par l'appareil. Mais également cette sensation qu'il fallait que je trouve une autre issue...

— Une autre issue, Bary! Réalisez-vous ce que cela signifie ?

C'est Pearl qui répond la première :

— Jod... Cette issue... Nous l'avons trouvée, dit-elle, brusquement excitée. Un autre cerveau... Un cerveau prodigieux ! Celui de l'être incroyable qui est actuellement allongé à l'intérieur du labo de Loghan !

— Et voilà, conclus-je, en regardant Thornton. Cet appareil est en fait plus qu'un simple capteur d'énergie mentale, Bary. Il est en mesure de transférer autre part cette énergie ! Dans le cerveau de ces types ahurissants! Il faut aller immédiatement à l'infirmerie. Où en est Loghan?...

Pearl secoue la tête :

— Il vous le dira lui-même, chéri. C'est tellement... invraisemblable!

C'est un véritable conseil de guerre qui se tient dans le laboratoire médical, transformé en une véritable salle d'opération. Logan a l'air épuisé, mais une petite flamme habite ses yeux gris. Kany et quelques autres sont là, parmi lesquels Glen Van Diest. Ils attendent, et tous les regards sont tournés vers Logan.

— Nous avons ausculté ce type sur tous les angles, attaque ce dernier. Et il n'y a aucun doute possible...

— C'est un androïde, n'est-ce pas ? dis-je brusquement.

Ma petite idée tenace... Elle est restée présente à mon esprit pendant ces derniers jours. Je ne l'avais même pas dévoilée à Pearl, et elle-même ne me disait rien des examens qu'elle pratiquait en compagnie de

Logan. Un accord tacite. Il nous fallait des certitudes, et non des hypothèses.

— Exact, murmure enfin Logan. Il s'agit en effet d'un androïde... Mais d'un androïde tellement perfectionné, qu'on arrive aux limites de l'être humain. Je n'ai jamais rien vu de pareil...

Il désigne la forme allongée sur la table de travail, et poursuit :

— Imaginez un être constitué par un ensemble de cellules totalement synthétiques, pratiquement inusables, et formant un ensemble tellement complexe qu'il faudrait probablement des semaines, voire des mois pour arriver à définir tous les critères qui s'y rattachent. Il est totalement dépourvu de système circulatoire, et ne possède qu'un système respiratoire embryonnaire, destiné seulement à créer l'illusion d'une respiration normale. Par contre, il est doté d'un système neurophysiologique assimilable au système nerveux humain, quoique très différent par la texture même. J'en arrive enfin au plus prodigieux...

Il laisse passer un court instant de silence, et lâche :

— Le cerveau...

Un murmure court parmi les assistants. Depuis longtemps, les androïdes existent sur les planètes de l'EMGAL. Certains chercheurs sont même arrivés à recréer l'illusion parfaite d'êtres humains. Mais les androïdes restent des machines, programmées pour une utilisation bien définie.

— Vous voulez dire : le complexe de programmation, intervient Kany Stevens.

Logan secoue la tête.

— Non. J'ai bien dit : le cerveau, murmure-t-il. Je sais bien que cela paraît aberrant. Depuis des décennies, on a vainement essayé de reconstituer le cerveau humain, mais personne n'a jamais pu arriver à un résultat, même fragmentaire, vous le savez aussi bien que moi.

Pourtant...

Il désigne de nouveau l'androïde immobile :

— Pourtant, quelqu'un a réussi à fabriquer un cerveau synthétique absolument extraordinaire, et à l'intégrer à cet androïde. Un cerveau constitué de cellules particulières, que je serais bien incapable de définir clairement, mais parfaitement capable de fonctionner comme un cerveau humain !

— Pour peu qu'on lui fournisse le psychisme qui lui manque...

C'est moi qui ai prononcé cette phrase, presque malgré moi.

— C'est cela, monsieur Greene, approuve Loghan. En somme, cet être synthétique possède un cerveau qui serait en mesure de faire de lui un être pratiquement humain, pour peu qu'on lui fournisse l'énergie mentale indispensable. Quelque chose qui ne s'invente pas, jusqu'à preuve du contraire !

— Mais qui peut se voler, dis-je.

Le moment est venu de faire part à tout le monde de cette expérience que nous venons de tenter, Thornton et moi. J'y vais à mon tour de mon petit exposé et je conclus :

— Nous sommes donc en face d'êtres synthétiques à la recherche du psychisme qui leur manque. Ce psychisme, ils sont en mesure de le capter chez un être humain préalablement immobilisé, et cela en utilisant ce même boîtier dont j'ai pu expérimenter les effets... Voilà pourquoi ils traquent sans merci ceux qui passent à leur portée, les transformant en corps sans âme pour se doter d'une forme de pensée humaine. Reste à définir le but de l'opération, et également qui a pu imaginer une chose pareille ! L'hypothèse d'une opération menée par la Psi-Pol me paraît maintenant exclue.

Loghan secoue la tête :

— On ne peut rien exclure à priori, monsieur Greene, mais il existe effectivement un être pensant à l'origine de tout cela, c'est évident. D'ailleurs, une analyse mentale nous a permis, à mademoiselle Maugham et à moi-même, de déceler dans ce cerveau vide de toute trace de pensée, une sorte de programmation préalable qui fait indubitablement état d'une autorité supérieure, définie par un code intraduisible. En clair, cela signifie que ces androïdes, dépourvus au départ de psychisme, sont quand même asservis à cette autorité par une série d'ordres qu'ils ne pourraient pas, *même après avoir opéré un transfert psychique*, transgresser. Ces « ordres » sont précis : premièrement dépendance totale par rapport à l'être créateur. Deuxièmement, recherche systématique d'un psychisme de type humain, favorisé par une sensibilité extrême de cette partie du cerveau qui correspondrait chez un être humain normal aux facultés de télépathie. Il existe enfin une troisième programmation au niveau des neurones artificiels de ce cerveau incroyable, mais elle est

disponible. Les analyses sont formelles sur ce point. Elle correspond peut-être au but final envisagé par celui qui a créé ces androïdes...

Un long silence a succédé aux dernières paroles prononcées par Loghan. Je me décide à le rompre, pour poser une question :

— Cela signifierait donc que ces... androïdes seraient toujours dépendants de cette autorité inconnue, même à partir du moment où ils seraient dotés d'un psychisme humain, n'est-ce pas ? Et que cette autorité pourrait ensuite compléter la programmation vacante pour leur faire faire une ou plusieurs actions parfaitement définies, c'est bien cela ?

— Je le pense, oui, admet Loghan, sourcils froncés. Où voulez-vous en venir, monsieur Greene ?

— Attendez, Loghan... J'ai d'abord besoin que vous répondiez à une question précise. Ensuite, j'exposerai l'idée qui m'est venue tandis que j'écoutais vos explications... Etes-vous en mesure de localiser avec précision les zones cervicales dans lesquelles sont imprimées ces programmations préalables ?

— Cette localisation est déjà faite. Mais je ne vois pas...

— Etes-vous en mesure de neutraliser d'une façon ou d'une autre cette programmation ? insistai-je.

Il réfléchit un moment, en se grattant le crâne, l'air pensif.

— C'est possible, à condition de pratiquer une intervention de caractère chirurgical.

Il s'anime peu à peu, et complète :

— Actuellement, l'androïde est neutralisé par une lésion facilement décelable, provoquée au niveau des neurones artificiels par le choc dû aux ondes de l'impulseur que vous avez utilisé. On peut donc pratiquer une opération sans trop de problèmes. Mais ensuite ?

— Ensuite?... Eh bien, il faudra me remettre ce gaillard sur pied, docteur. Je sens que je vais avoir besoin de lui... Mais sans cette programmation qui l'asservit à un être que j'aimerais bien connaître...

CHAPITRE XII

Il règne maintenant un silence à couper au couteau dans le laboratoire médical. Ce que je viens de dire a littéralement figé sur place tous mes compagnons. Certains, comme Glen et Kany Stevens, semblent seulement se demander quelle nouvelle idée vient de germer dans mon esprit, mais Thornton, lui, a compris. Loghan aussi, probablement, mais avec lui il est toujours difficile de lire quelque chose sur son visage impassible. C'est finalement Pearl qui se précipite vers moi, avec de l'incrédulité dans l'expression :

— Jod !... Jod, tu ne vas tout de même pas... Non, c'est de la démente !

Je l'ai prise aux épaules, et je plonge mon regard dans l'eau limpide de ses yeux levés vers moi :

— C'est une solution qui en vaut bien une autre. Je crains même que ce soit le seul moyen de savoir où ils vont, *après...* Nous ne pourrons pas rééditer éternellement notre exploit d'il y a quelques jours. Nous ne disposons que de deux impulseurs, et ils finiront par réagir. S'ils refusent de sortir des limites de protection de cette aura verte, nous ne pourrons plus les atteindre.

Glen se détache du groupe :

— Si tu nous expliquais, Jod. Je suis peut-être borné, mais je serais curieux de savoir comment tu comptes utiliser ce... ce machin !

— C'est simple dans le principe, Glen, dis-je en m'écartant de Pearl. Ces androïdes retournent d'où ils viennent une fois qu'ils sont arrivés à leurs fins. Il y a de fortes chances pour qu'ils regagnent l'endroit où se terre celui qui les a conçus, n'est-ce pas ?

— Ça, je l'aurais deviné tout seul ! grommelle l'ancien astronavigateur.

— Alors, j'ai décidé d'être du prochain voyage, achevai-je. Nous allons donner une âme à cet androïde, puisque c'est ce qu'il est venu chercher sur Xarka. Et cette âme, ce sera la mienne. Nous pouvons certainement transférer dans son cerveau mon propre potentiel psychique, en utilisant cet appareil dont j'ai déjà expérimenté les effets surprenants ce matin. Mais afin que je garde le contrôle de ma propre pensée, il convient auparavant de débarrasser ce cerveau des contraintes imposées par son créateur.

Glen me regarde d'une drôle de façon.

— Tu veux que je te dise, Jod, soupire-t-il, l'air écœuré, je crois

que tu es complètement cinglé ! Et toi ?... Je veux dire, ce qu'il restera de toi quand tu te seras confortablement installé dans le crâne de cet énergumène synthétique... Tu peux me dire ce que ça deviendra ?

— Je compte sur le docteur Loghan pour surveiller attentivement ce corps auquel j'ai la faiblesse de tenir ! Avec un peu de chance, ce qui a pu fonctionner dans un sens peut également fonctionner dans l'autre ! Il suffira sans doute d'utiliser une seconde fois ce capteur psychique pour que je puisse réintégrer mon propre cerveau, et tout sera dit.

— C'est seulement une hypothèse, souligne Loghan. Mais il faut reconnaître qu'elle est séduisante.

— La réversibilité de l'appareil de transfert n'est pas prouvée, intervient Thornton.

— C'est un risque à courir. Au point où nous en sommes, je le considère comme négligeable, et il ne me restera plus sans doute qu'à me résoudre à vivre dans la peau de cet androïde jusqu'à la fin de mes jours.

Je vois nettement Pearl frissonner. Elle regarde le visage figé de l'androïde.

— Tu ne réalises pas ce que cela implique vraiment, Jod, dit-elle d'une voix tremblante.

Elle me fait face de nouveau :

— Cette chose n'est pas humaine, Jod ! Tu ne comprends donc pas ? Des cellules pratiquement inusables ! *Il ne peut pas mourir, Jod !* Du moins pas au sens clinique du terme ! Et si un nouveau transfert mental s'avérait impossible, tu... tu deviendrais un être... immortel ! Ton psychisme serait à jamais prisonnier de ce cerveau synthétique ! Mais tu ne serais pas réellement un être humain... Tu ne vieillirais pas, et moi je...

Elle s'arrête brusquement, puis reprend, très vite :

— Pardonne-moi, Jod, je... J'ai ramené tout cela à des sentiments personnels. Je n'en ai peut-être pas le droit, finalement.

J'ai très bien compris ce qu'elle voulait dire. Même si je continuais à vivre mentalement dans cette enveloppe impersonnelle, je serais mort pour elle. Mais je suis allé trop loin pour rebrousser chemin... S'il y a des risques à courir, je les courrai. Et s'il me devient impossible ensuite de redevenir un être humain normal, alors...

— Ecoutez-moi bien, tous, dis-je d'une voix ferme et résolue. Il faut regarder les choses en face. J'ai nettement l'impression que le problème qui nous est posé dépasse en fait nettement le cadre de notre petite communauté. Il y a quelque part un être supérieurement intelligent qui est apparemment en mesure de créer des êtres à son image. Des êtres capables, une fois dotés d'un psychisme humain, de vivre indéfiniment. Je ne pense pas que de tels êtres aient leur place

dans l'univers... Alors, je vais faire ce que j'ai décidé de faire. Prendre la place d'un de ces androïdes, et si par malheur il m'arrivait quelque chose, alors, il faudrait recommencer ! Autre chose : si par la suite, en admettant que je m'en sorte, il s'avérerait impossible de me rendre à mon état normal, alors...

Je regarde plus particulièrement Logan :

— Alors, il faudra me détruire, docteur, si par hasard je n'avais pas le courage de le faire moi-même...

J'ai assisté le lendemain à l'opération. Logan est un chirurgien prodigieux, malgré les moyens limités dont il dispose. Pearl l'assiste du mieux qu'elle peut, mais ce n'est pas sa spécialité. Je sais à quel point elle est malheureuse. J'ai mal, moi aussi, quand il m'arrive de penser que je vais peut-être la perdre. Glen s'est proposé spontanément pour prendre ma place, mais je lui ai opposé un argument qu'il ne peut réfuter. Je sais piloter la plupart des astronefs connus, et il ne me faudrait sans doute pas longtemps pour m'adapter à un type d'appareil nouveau. Lui pas. Cela peut être indispensable au cours de cette mission que je me suis imposée. Ne serait-ce que pour revenir sur Xarka si tout se passe normalement !

Tout... Je ne sais même pas à quoi cela risque de correspondre. Je me lance dans l'inconnu le plus total.

Loghan continue à opérer. De temps à autre, Pearl essuie la sueur qui coule sur son front. Parfois, les traits de l'androïde tressaillent quand le bistouri électronique du chirurgien approche d'un centre nerveux. Je vois une masse grise palpiter dans le champ opératoire soigneusement délimité. Il n'y a effectivement pas de sang, mais cette matière étrange paraît vivre réellement. J'ai du mal à garder les yeux fixés sur elle. J'ai l'impression absurde d'assister à ma propre opération. Je m'identifie déjà à cette chose sans âme à laquelle je me propose de confier la mienne.

— Voilà, c'est terminé, murmure la voix de Logan.

J'essaie de plaisanter :

— Combien de chances aura votre patient de s'en tirer, docteur ?

Il se redresse et tend un instrument à Pearl qui s'en empare pour le déposer dans un bac.

— Regardez, monsieur Greene, dit-il. La cicatrisation s'effectue à une vitesse prodigieuse. Je pense avoir neutralisé ces foutus centres réservés à la programmation préalable. Pour le reste, il ne doit pas y avoir de problème particulier. Pas de choc opératoire, bien entendu. Ces êtres sont apparemment insensibles à la douleur, et vous n'aurez donc pas à subir les désagréments postopératoires habituels en pareil cas. En fait, une telle opération au niveau du cortex serait presque impossible à envisager sur un être humain, en raison des conséquences secondaires plus ou moins imprévisibles. Ces tissus artificiels sont

assez extraordinaires ! En fait, je vous avoue sincèrement que j'aurais aimé étudier ce phénomène plus en détail...

— Je vous le rendrai, docteur. C'est promis. Dans combien de temps pourrons-nous...

Je jette un coup d'œil à Pearl, qui s'affaire dans son coin, et je baisse instinctivement le ton pour achever ma phrase :

— Dans combien de temps pourrons-nous tenter le transfert ? Thornton affirme qu'il est prêt.

— Dès demain matin, je pense. Jod...

C'est la première fois qu'il m'appelle par mon diminutif.

— Vous avez bien réfléchi, n'est-ce pas ?

— J'ai réfléchi, docteur. Si vous voyez un autre moyen, vous pouvez m'en faire part, mais je crains bien que ce soit le seul...

Il soupire :

— Je souhaite très sincèrement que vous réussissiez, Jod... Vous avez raison : le monde n'a que faire de l'immortalité. Surtout sous cette forme stérile.

Le moment est venu. Je pourrais encore reculer, changer d'avis. Essayer désespérément de trouver une autre solution. Une solution qui n'existe pas... Mais j'ai eu tout le temps de réfléchir, tout le temps de m'habituer à l'idée que j'allais devenir quelque chose d'autre, si tout se passait bien.

Oui, j'ai eu tout le temps de me faire à l'idée que ma propre pensée allait s'intégrer à un cerveau artificiel, parce que nous avons pris la décision d'attendre le dernier moment pour tenter le transfert. Pendant deux jours, j'ai confusément espéré que la nef ne reviendrait pas. Qu'elle ne reviendrait plus jamais sur Xarka. Pearl a probablement souhaité elle aussi que les androïdes aient disparu à jamais dans les profondeurs du cosmos, mais elle n'a rien dit. Elle ne dit presque plus rien depuis que j'ai pris cette décision. Peut-être parce qu'elle s'est habituée à l'idée qu'il n'y avait rien d'autre à faire, ou peut-être parce qu'il n'y a rien à dire, tout simplement. Elle attend, elle aussi...

Et la nef est revenue. Quand les veilleurs ont signalé son approche, j'ai embrassé Pearl, très vite, et j'ai couru vers l'infirmerie. Les habitants du village ont commencé à fuir vers la forêt, comme les autres fois, n'emportant avec eux que le strict minimum. J'ai fait promettre à Pearl qu'elle les suivrait, et elle s'est contentée de hocher la tête avec une immense tristesse au fond des yeux.

Thornton et Loghan sont restés. Quand je suis entré dans le laboratoire médical, ils étaient déjà prêts, avertis eux aussi de l'approche de l'ennemi. Sur la table de travail, l'androïde est de nouveau muni de son casque à visière bombée. Je ne vois plus son visage figé, et cela me facilite grandement les choses.

Loghan me regarde, l'air grave, après avoir serré les sangles qui

m'immobilisent sur une autre table, disposée près de celle de l'androïde :

— Il ne reste plus qu'à résorber la lésion provoquée par le choc des ondes de l'impulseur, dit-il, en désignant l'appareillage qu'il a mis en place.

J'entends maintenant nettement la modulation des moteurs photoniques de l'astronef qui s'approche.

— Allez-y, docteur. Et faites vite.

Il dispose deux électrodes de part et d'autre du cou de l'androïde, juste à la limite du casque intégral. Thornton a déjà placé le boîtier muni de son dispositif de télécommande entre la tête de l'androïde et la mienne, à égale distance d'environ un mètre de part et d'autre. Il s'éloigne vers la commande à distance du micro-relais qui va provoquer la mise en marche de l'appareil.

— Prêt ? demande Logan.

J'ai acquiescé d'un signe de tête, et il abaisse deux manettes sur un des appareils du laboratoire. Un faible bourdonnement se fait entendre, et je vois le corps de l'androïde frémir légèrement. Cela dure pendant quelques secondes. Quelques secondes qui sont pour moi l'ultime sursis. Brusquement, Logan arrache les deux électrodes.

— Maintenant, Thornton! lance-t-il brusquement.

J'ai à peine entendu claquer les contacts du micro-relais, et les ondes concentriques viennent brouiller ma vue. Je m'étais préparé à ce vertige étrange, mais je dois quand même serrer les dents pour ne pas libérer le gémissement désespéré qui monte en moi. Les ondes vibrantes s'étendent à la tête casquée de l'androïde, alors que ma pensée pénètre une nouvelle fois à l'intérieur de ce fantastique appareil qui est en train de capter mon énergie mentale.

Cette fois, il faut que je trouve l'autre issue ! Je suis en train de perdre de nouveau la notion de mon existence physique. Le vertige s'accroît. Je plonge dans cet univers inconnu que je n'ai fait seulement qu'entrevoir la première fois, au cours de cette expérience qui n'a duré que quelques brèves secondes. Impossible de définir ces choses qui m'entourent. Un monde fabuleux émerge des ténèbres, se rue vers moi. J'ignore si ces soleils flamboyants existent réellement quelque part, dans un ailleurs inconnu des humains, ou s'ils ne sont que le fruit de mon imagination. Ils repoussent ces ténèbres qui se sont refermées sur ce que je suis devenu. Je flotte dans ce magma de lumière. J'y puise une autre volonté que la mienne... C'est un peu comme si un appel insistant se manifestait. Je dois me plier à cette autre volonté qui va me dicter la solution... L'autre issue ! C'est peut-être ce long tunnel scintillant qui s'ouvre soudain à l'entité mentale que je représente. Je m'y précipite avec une sorte de délectation morbide. Oui, c'est bien cela. Je vais toucher au but!...

Il y a eu une courte période de flou. Je perçois de nouveau des

sensations physiques. Elles sont inhabituelles, et encore imprécises, mais elles correspondent assez bien à celles que j'éprouvais juste avant le transfert. Car j'ai en même temps la certitude que le transfert s'est effectué normalement. Cette certitude s'enracine en moi quand je découvre de nouveau le laboratoire, mais sous un angle différent, à travers la visière bombée du casque. Les ondes concentriques disparaissent d'elles-mêmes. Je bouge un bras, puis l'autre. Je vois, j'entends normalement, et sur ce plan je n'éprouve aucune difficulté à m'adapter. Les sensations inhabituelles doivent provenir du fait que je n'ai plus besoin de respirer, que je ne sens pas les battements réguliers d'un cœur. Mais les perceptions sensorielles subsistent même si elles sont quelque peu différentes de celles auxquelles j'étais habitué. Je tourne enfin la tête. Il m'a fallu faire un réel effort pour faire ce geste, et regarder en direction de l'autre table. *Celle sur laquelle repose mon corps...*

J'ai l'impression de contempler mon double.

— Jod !

C'est Loghan. Il s'est approché de moi. Du moi-androïde, s'entend i

— Tout va bien, docteur... Libérez-moi de ces sangles, et filez vous mettre à l'abri avec Thornton.

Il obéit avec des gestes mécaniques, et je me redresse sans problème. Thornton me regarde lui aussi, bouche ouverte.

— Ne restez pas là, bon sang ! Les autres peuvent venir ici, et s'ils vous trouvent...

Loghan secoue la tête :

— Je... je ne peux pas vous... enfin je veux dire, abandonner votre corps sans surveillance, proteste-t-il.

— Sanglé comme il est, je serais étonné qu'il disparaisse, dis-je avec un détachement étrange. Il n'a rien à craindre dans l'immédiat. Mais si vous vous faites prendre par les autres, cela risque de poser de sérieux problèmes !

Je me suis mis debout. On n'entend plus la modulation des moteurs de la nef. Elle doit s'être posée tout près du village, une fois de plus. Curieusement ma pensée la localise avec une précision effarante. Ce cerveau synthétique est vraiment prodigieux.

Loghan et Thornton hésitent toujours sur la conduite à tenir.

— Vous êtes certain qu'il ne subsiste plus aucune contrainte, Jod ? demande le chirurgien.

— Aucune, apparemment, docteur. Vous êtes un champion !

Je marche vers la porte, sans un regard pour cette enveloppe humaine que j'abandonne derrière moi, et que je risque de ne jamais réintégrer... Je désigne une direction précise à Loghan, une fois au-dehors.

— Ils sont tout près, docteur. Essayez de fuir du côté du lac. Vite !

Ils viennent par ici ! Cette fois, le village se trouve dans la zone d'influence de l'aura verte, regardez !

L'aura vient de prendre forme autour de moi. Elle se précise de seconde en seconde. Loghan et Thronton reculent instinctivement, en continuant à me fixer d'un regard exorbité. Je sens une sensation très agréable me pénétrer. Une sensation de force et de puissance absolument incroyable. Il ne faut pas que je me laisse griser par cette impression que plus rien ne peut m'atteindre maintenant...

— Mais foutez le camp, bon Dieu !

J'ai crié, et mes deux compagnons se décident enfin à tourner les talons pour se mettre à courir vers le lac. Je les regarde disparaître, puis je me dirige carrément vers la grande porte de bois qui est restée grande ouverte sur les derniers fuyards. Des choses étonnantes assaillent mon cerveau. Je perçois l'approche de ceux que je suis bien obligé de considérer maintenant comme mes semblables. Je ne les vois pas encore, mais je sais qu'ils sont tout près. Deux hommes... Une femme... C'est à leur rencontre que je marche.

CHAPITRE XIII

Ils se sont brusquement immobilisés à la lisière des arbres, quand ils m'ont aperçu. Ils sont bien trois, dont une femme, enveloppés par cette même aura verdâtre qui baigne mon propre corps.

Je perçois aussitôt des ondes mentales élémentaires qui semblent pénétrer directement mon cerveau synthétique. Quelque chose se déclenche en moi. Quelque chose dont je ne suis pas maître. Interrogation codée... J'émetts aussitôt une impulsion-pensée qui me paraît totalement incohérente. Je comprends seulement qu'il s'agit d'une réponse, ou d'une parade instinctive. C'est cela : plutôt une parade. D'instinct, les deux hommes ont décelé chez moi un psychisme de nature humaine, et le processus de recherche systématique s'est mis en marche, imposé par ces ordres immuables imprimés dans leurs propres cerveaux artificiellement conditionnés. Mais du même coup, mon cerveau à moi a réagi. Une barrière mentale infranchissable s'est créée d'elle-même entre eux et moi, et je sens refluer les impulsions interrogatives qui ont tenté de fouiller ma pensée, de la sonder.

Ils se remettent en marche les premiers. Maintenant, ils se désintéressent de moi. Les deux hommes obloquent vers la droite, à grandes enjambées. La femme passe à quelques mètres de l'endroit où je me suis immobilisé. Elle ne tourne même pas la tête dans ma direction. On dirait qu'elle marche vers un but précis, et elle accélère brusquement l'allure en pénétrant sous les arbres, tournant résolument le dos à l'astronef brillant, immobilisé au centre de la grande clairière.

J'ignore combien de temps je suis resté ainsi, l'esprit en déroute, debout devant la nef dont le sas ventral est resté ouvert. Je n'arrive plus à maîtriser le flot de pensées qui m'assaille. Ce qui vient de se passer est plutôt positif, et la réaction de ces êtres devrait m'encourager à poursuivre mon chemin en direction de l'appareil dressé sur son train télescopique à une cinquantaine de mètres de l'endroit où je me trouve. Mais une petite idée lancinante s'impose à moi. Quelque chose qui éclate soudain sous mon crâne comme une évidence à laquelle j'aurais dû songer plus tôt.

Je viens de constater une chose effarante qui équivaut pour moi à une véritable condamnation. *Les deux androïdes ont normalement réagi à la présence d'un psychisme humain dans leur environnement immédiat. Sans cette barrière instinctive, que je n'ai pas voulue moi-même, ils auraient sans doute été en mesure de capter ce psychisme...*

Mais cela, le génial créateur de ces androïdes l'avait évidemment prévu. Pris par le temps, nous n'avons pas poussé assez loin nos investigations, Moïse Loghan n'a pas décelé cette possibilité dans le cerveau de l'androïde auquel je suis maintenant intégré. Possibilité qui a de fortes chances d'aboutir à un phénomène d'irréversibilité de mon état actuel ! Je comprends soudain ce qui risque de se passer si je décide de rebrousser chemin, et de revenir près de mon corps, toujours sanglé sur la table du laboratoire médical... Quand nous tenterons de transférer de nouveau mon psychisme dans son enveloppe charnelle d'origine, cette même barrière mentale que je viens de découvrir s'opposera formellement à ce transfert inverse !

Pas une seule fois, l'idée ne nous est venue d'envisager le problème pourtant flagrant du rapport des androïdes dotés d'un psychisme humain, avec ceux dont le cerveau était encore en quête de ce psychisme !

J'ai fini par me remettre en marche vers la nef, parce que j'ai réalisé très vite qu'il n'y avait plus rien d'autre à faire. Il ne faut pas que je pense à ce corps sans âme que je laisse derrière moi. Il ne faut pas que je pense à Pearl qui ne sait pas encore qu'elle m'a perdu définitivement... Je dois seulement agir comme j'avais décidé de le faire.

A mon approche, le champ de forces se met à vibrer sous le ventre de l'astronef. Tout cela doit fonctionner automatiquement. Je m'engage sans hésiter au milieu des vibrations ténues, et mes pieds quittent doucement le sol de Xarka. Ma pensée me précède. Il subsiste quelque part dans ce cerveau qui ne m'appartenait pas avant le transfert, des bribes de mémoire. Je « reconnais » le sas, qui baigne dans cette même lueur verte qui entoure tout l'appareil. Je « sais » où mène cette courbure rectiligne dans laquelle je m'engage maintenant, et je ne suis pas autrement surpris de pénétrer dans ce qui n'est rien d'autre qu'un poste de pilotage dernier cri. Je me retrouve dans un univers connu. Finalement, à quelques détails près, cet astronef ressemble curieusement à ceux qu'il m'a été donné de piloter autrefois, même si son apparence extérieure pouvait tromper au départ sur ses origines. Tous ces appareils que j'identifie les uns après les autres ont bien été conçus quelque part à l'intérieur de l'Empire Galactique. Je m'approche des programmeurs de vol, et je constate aussitôt qu'ils sont préréglés. Ce qui revient à dire que cette nef n'a pas besoin d'un pilote. Quand le moment sera venu de décoller, elle obéira aux ordres des calculatrices, et regagnera automatiquement l'endroit d'où elle est partie.

Mon pouce écrase l'une des touches du répéteur vectoriel, et des chiffres défilent sur un écran de contrôle. Ces chiffres correspondent à des coordonnées cosmiques précises. Peut-être une planète voisine de

Xarka, si j'en juge par les rapports faibles qui existent entre les paramètres d'origine, qui doivent coïncider avec la localisation cosmique de Xarka, et les paramètres de translation qu'imposera tout à l'heure l'ordinateur central. Le voyage devrait être de courte durée.

Je fais du même coup une autre découverte, en manipulant les commandes de recherche rapide de site cosmique, en me basant sur les chiffres que vient de me révéler l'écran de contrôle. Je sais maintenant où se trouve sensiblement Xarka ! La planète-baigne se trouve dans le système de Véga, à quelque 26 années-lumière du système solaire ! Et dans une zone encore inexplorée... Si l'astronef de la Psi-Pol qui nous a amenés sur Xarka était doté comme je le pense de tous les dispositifs de navigation supraspatiale, notre voyage n'a donc pas duré plus de deux jours, alors que le conditionnement biologique m'avait donné l'impression d'une translation interminable.

Je reste planté devant le grand écran opalescent qui retransmet à l'intérieur du poste de pilotage la vision extérieure captée par les sondes vraisemblablement réparties sur la carène. Pour l'heure, ces sondes doivent être braquées dans la direction du village, si j'en juge par le paysage que je découvre. Je me suis assis dans un des sièges fonctionnels répartis à l'intérieur du poste, en évitant de penser à ce qui se passe quelque part dans cette verdure qui environne la nef. Trois nouvelles victimes risquent de s'ajouter à la liste déjà longue de ceux qui ont succombé aux attaques des androïdes, mais cela, je ne suis pas en mesure de l'éviter. La nef fonctionne actuellement en pilotage automatique. C'est sans aucun doute pour cette raison qu'elle a purement et simplement redécollé, la dernière fois, alors que nous nous attendions à ce qu'elle se rapproche pour tenter de récupérer l'androïde que nous avions attiré en dehors de la zone de protection, Glen et moi. Il me faut donc attendre le retour des autres, et voir ce qui se passera à ce moment.

Je décèle toujours la présence des trois androïdes, qui me semblent s'être écartés les uns des autres. Un lien mystérieux existe entre nous. Ce lien doit dépendre de l'aura verte. La dernière fois, quand celui dont j'ai pris la place est sorti de la zone de protection, ce lien avec ses semblables a été supprimé. C'est également pour cela qu'ils sont partis sans s'inquiéter outre mesure de son sort...

Une silhouette vient de réparaître à la lisière des arbres, se dirigeant rapidement vers l'astronef. Il s'agit de la femme ! Elle n'a pas dû aller bien loin pour trouver une victime, ou alors, elle renonce. Je la suis des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse sous le ventre de l'astronef, et je quitte mon fauteuil, pour faire face au panneau d'accès du poste de pilotage, toujours ouvert.

Elle entre, un instant plus tard, et la visière dorée se tourne dans ma direction. J'ai l'impression qu'elle me regarde avec insistance, mais

cette fois, les ondes interrogatives n'ont pas effleuré mon cerveau. Je réalise brusquement ce que cela signifie. L'androïde aux formes féminines qui me fait face, maintenant, a trouvé un psychisme qui lui convient... *Et ça ne peut être que celui d'une femme !*

Elle commence à se débarrasser de son casque, et je réalise que j'ai conservé le mien, alors que je sens parfaitement qu'il ne m'est plus d'aucune utilité, maintenant. Elle est blonde, plutôt jolie, avec des traits réguliers, et un visage ovale. Le pli des lèvres a quelque chose de vaguement sensuel.

J'enlève à mon tour le casque qui recouvre entièrement ma tête, et elle me regarde faire sans manifester un intérêt exagéré. Un léger sourire étire ses lèvres. Un sourire parfaitement décontracté.

— Je m'appelle Pearl Maugham, dit-elle simplement.

Pendant quelques secondes, je reste pétrifié, littéralement assommé par ce que vient de dire la femme-androïde. Elle ne ressemble pas du tout à Pearl, et la voix que je viens d'entendre n'a pas les mêmes inflexions que celle de ma compagne. Mais la mienne doit être différente, elle aussi. Je marche ou plutôt je titube — vers elle. Elle sourit toujours.

— Pearl ! Non... ce n'est pas possible !

— Tu es Jodrell Greene, n'est-ce pas ? dit-elle.

Puis sans attendre de confirmation, elle enchaîne d'une voix égale :

— J'attendais, près de la clairière, cachée au milieu des arbres. Je voyais la nef. Quand ils sont apparus, je n'ai pas bougé. Je t'ai vu, toi aussi... C'est idiot, mais je crois que j'avais un peu peur !

Elle émet un petit rire perlé.

— Tu te rends compte, Jod ? J'avais peur ! Alors que tout est finalement tellement simple, maintenant... Quand la femme est venue vers moi, je me suis découverte, et j'ai marché à sa rencontre...

Un véritable tourbillon de pensées envahit mon cerveau. Pearl... J'aurais dû me méfier ! Son attitude n'était pas normale, ces derniers jours, alors qu'elle savait que rien ne me ferait reculer.

— Tu avais décidé de me suivre, n'est-ce pas ? dis-je d'une voix rauque.

Elle secoue la tête, et les cheveux blonds balaient ses épaules :

— Je ne sais pas, Jod. Je ne sais plus très bien. C'était... c'était avant. Maintenant, tout est clair, tu sais ! Un jour, nous aurons une mission à remplir. Une mission importante. C'est cela qui compte, maintenant. Seulement cela !

Je suis complètement anéanti. A cause du conditionnement préalable du cerveau auquel s'est intégré son psychisme, elle ne peut pas réaliser dans quelle situation nous nous trouvons. Moi, je reste maître de mes réactions, mais elle est maintenant totalement inféodée à cette mystérieuse autorité que je dois m'efforcer — et plus que

jamais — de découvrir. Brusquement, une horreur innommable déferle en moi. Je viens de songer à ce corps sans âme qui doit maintenant errer quelque part dans la jungle. Le corps de Pearl !...

J'ai eu un mouvement incontrôlable en direction du panneau d'accès au poste de pilotage.

— Il faut que je le retrouve !...

— Retrouver quoi, Jod? interroge-t-elle d'une voix qui trahit un manque d'intérêt total.

— Mais ton corps, Pearl! Il faut le confier à Loghan et...

Inutile. Elle ne peut pas comprendre. Et de toute façon, il ne nous reste qu'un espoir bien mince de réintégrer un jour nos enveloppes charnelles respectives, à cause de cette barrière mentale instinctive qui s'oppose à tout transfert inverse. Mais je m'accroche à l'espoir insensé que Loghan pourrait triompher de cette barrière. Sans cet espoir, je crois que je perdrais la raison.

— Je dois y aller, dis-je en marchant vers la sortie.

Pearl n'a pas bougé. Elle regarde l'écran, devant elle.

— C'est trop tard, Jod, dit-elle. Les autres reviennent. Nous devons partir...

Elle a raison. Si je m'éloigne de la nef, si je sors de la zone d'influence de l'aura verte pour me lancer dans la recherche problématique de celle qui fut ma compagne, ils partiront sans moi, et ce sera un échec de toute façon.

Je me tourne de nouveau vers cette femme blonde que j'ai beaucoup de mal à identifier à Pearl :

— Pourquoi as-tu fait cela, Pearl ? Pourquoi ?

Elle m'oppose un regard étonné :

— Mais... je ne sais pas, Jod. C'est ainsi, voilà tout.

Je me suis effondré dans un des fauteuils, et j'ai fermé les yeux. Ce qui nous arrive est tellement invraisemblable !

— Je m'appelle Dick Larsen...

— Et moi, Ronald Peters...

— Moi, c'est Pearl Maugham. Et lui, c'est Jod. Jodrell Greene.

J'ai envie d'éclater de rire. Les deux autres viennent d'entrer dans le poste de pilotage, et on fait les présentations, comme dans un salon ! Dick Larsen... Ronald Peters. Deux des hommes du village. Ils se sont fait avoir eux aussi.

— Qu'est-ce qu'il a? demande une voix mâle.

— Je ne sais pas, répond Pearl. Je crois qu'il n'est pas tout à fait comme nous. C'est à cause de Loghan... Mais ça n'a pas d'importance. Nous pouvons partir, maintenant.

J'ouvre de nouveau les yeux. Pearl regarde autour d'elle comme si elle cherchait quelque chose de précis.

— Ah ! voilà, fait-elle en marchant vers une console constellée de

voyants lumineux.

Elle n'hésite pas une seule seconde et enfonce une série de touches colorées. Les voyants se mettent à clignoter. Cela aussi doit être imprimé dans leur cerveau, au niveau de ce conditionnement que Loghan a éliminé du mien. Ils savent exactement quels gestes ils doivent faire à tout instant. Pearl s'installe dans un fauteuil proche du mien, et enclenche mécaniquement son harnais magnétique. Moi, je dois tâtonner pour trouver la commande, que je bascule en arrière. J'entends claquer les vérins de fermeture du sas, et le panneau coulissant du poste de pilotage se referme avec un bref chuintement, tandis que se fait entendre, très atténuée, la modulation de plus en plus stridente des moteurs photoniques, accompagnée du ronronnement presque imperceptible des calculatrices qui entrent en action.

L'astronef s'arrache sans à-coup au sol de Xarka, s'élève d'abord lentement dans le ciel incendié par l'énorme soleil rouge-orangé, puis bondit vers l'espace.

A l'instant où la planète n'est plus qu'un disque vert et brun sur l'écran de vision extérieure, je sens une torpeur presque agréable m'envahir. Plongée supraspatiale... Nous sommes en train de nous matérialiser dans le continuum sous-jacent... Je n'en suis pas à ma première plongée supraspatiale, mais je ne ressens pas avec la même acuité les phénomènes qui accompagnent normalement une telle plongée. Sans doute en raison de la conformation particulière de ce corps synthétique qui est maintenant le mien. Pas de troubles circulatoires ou respiratoires, bien entendu, et l'impression de dépersonnalisation est très limitée. Je finis pourtant par perdre conscience, mais une petite flamme de lucidité veille en moi. Des pensées au ralenti...

Quand j'ouvre à nouveau les yeux, c'est pour découvrir sur l'écran placé devant nous l'image de ce qu'il est convenu d'appeler un planétoïde, en raison de sa taille restreinte, définie par les échelles lumineuses en surimpression sur l'écran.

Alors que nous approchons du sol apparemment aride et désertique, les constantes habituelles défilent sur les écrans de contrôle. Atmosphère ténue, composée d'oxygène et d'hydrogène. La pesanteur légèrement supérieure à la normale, malgré la petite taille du planétoïde, est due sans doute à la constitution très dense du noyau. Aucune trace de végétation en dehors de mousses et de lichens.

Je découvre à perte de vue des amas de roches érodées, d'où émergent çà et là d'étranges et monstrueuses stalagmites dressées vers le ciel gris. Un paysage de cauchemar...

J'observe Pearl, toujours immobilisée par son harnais magnétique. Elle fixe l'écran, elle aussi, mais rien ne transparaît sur son visage de

ce qu'elle peut ressentir devant cette désolation. Seuls ses yeux — ils sont marron — brillent d'une flamme intense.

C'est seulement à ce moment que je réalise que nos deux compagnons, qui se sont eux aussi débarrassés de leur casque spécial, ont tous deux le même visage. Un visage dont les traits correspondent exactement au mien. Tous les androïdes semblent conçus sur le même modèle : celui de cet officier de la Psi-Pol que j'ai eu une fois l'occasion de rencontrer, sur Terre... Pourtant, je les différencie sans aucun problème. Mais cette différenciation est essentiellement mentale. Je perçois des choses qui m'échappaient totalement avant le transfert.

Nous glissons au-dessus d'un sol poussiéreux, creusé par endroits de cratères aux lèvres déchiquetées. Et soudain, alors que la nef s'immobilise à une centaine de mètres du sol, j'aperçois la formidable hypernef qui repose au milieu d'un espace dégagé.

Cette fois, je définis instantanément le type de l'appareil. Il s'agit d'un modèle relativement récent, prévu initialement pour le transport. Un engin énorme, capable d'atteindre des distances fabuleuses au sein du cosmos... Sa carène, qui fait penser au corps d'une baleine gigantesque, est hérissée d'antennes rétractables et de sondes paraboliques en perpétuel mouvement, et un faisceau lumineux d'un rouge violent jaillit soudain d'une ouverture béante pour nous frapper de plein fouet.

— *Prise en charge automatique*, annonce une voix issue vraisemblablement d'un synthétiseur de parole. *Débranchez immédiatement vos calculatrices de bord.*

C'est Ronald Peters qui a cette fois basculé les contacts sur le tableau de bord, et nous nous enfonçons mollement à l'intérieur de l'hypernef...

CHAPITRE XIV

Quand la nef s'est immobilisée sur une sorte d'immense plateau métallique, Pearl et les deux autres se sont levés, abandonnant leurs fauteuils. Ils ne s'occupent pas de moi. Ils semblent obéir à de mystérieuses impulsions qui leur seraient dictées.

— Pearl !

J'ai crié, presque malgré moi. Elle se retourne, au moment de quitter le poste de pilotage de la nef. Elle affiche toujours ce même sourire un peu distant, impersonnel :

— Inutile, Jod, dit-elle d'une voix grave. Tu ne peux pas comprendre...

Et elle suit les deux autres.

Il faut que je sache où ils vont, ce qu'ils vont faire maintenant que nous sommes arrivés au terme de notre voyage. Eux le savent, mais moi, je suis privé de ce conditionnement qui doit guider leurs actions. J'en ressens une sorte de frustration assez paradoxale. Les uns derrière les autres, nous quittons la nef, pour prendre pied sur la plate-forme métallique sur laquelle s'est immobilisé l'appareil qui nous a amenés jusqu'ici. Une porte coulisse silencieusement devant nous, et mes compagnons s'engagent sans marquer la moindre hésitation dans l'ouverture qui débouche sur une véritable avenue, éclairée par des spots dispensant une lumière jaune. Il y a des câbles courant le long des cloisons, et des repères chiffrés, en face de portes fermées. Les parois de la coursive sont vaguement orangées. Nous suivons un moment une rambarde métallique donnant sur le niveau inférieur, encombré par une machinerie qui n'éveille en moi rien de connu. Des gens s'affairent autour des appareils qui ronronnent, cliquettent... Je me suis arrêté un instant pour les observer, et j'arrive très vite à la conclusion qu'il s'agit là d'androïdes classiques, comme on en trouve dans bon nombre d'usines terriennes. De simples robots, programmés pour une tâche précise et immuable. Que font-ils ? Je l'ignore... Tout comme j'ignore l'utilité de ces machines incompréhensibles qui n'ont pas leur place dans ce type d'hypernef.

Je reprends ma progression en allongeant le pas pour rattraper Pearl et les deux autres qui semblent toujours savoir où ils vont. Nous empruntons une coursive secondaire, dont les parois sont cette fois d'un bleu sombre qui absorbe en partie la lumière des spots, disposés régulièrement le long de son tracé sinueux. Le premier, Dick Larsens

s'arrête devant un panneau mobile qui s'efface devant lui, et pénètre dans une vaste salle baignant dans une luminescence mauve dont je ne puis déterminer ni la nature ni l'origine. J'ai l'impression que ce sont les parois mêmes de cette salle qui rayonnent la luminosité. Il y a là une dizaine d'androïdes, hommes et femmes. Ils se ressemblent tous. Mais je les différencie toujours de la même façon inexplicable. Ils sont installés devant des pupitres, et reliés à ces mêmes pupitres par un faisceau de fils aboutissant à une sorte de cerclage métallique enserrant les tempes. Ils sont attentifs, et rigoureusement immobiles. On dirait qu'ils attendent quelque chose.

Au fond du local, il y a une machine imposante, qui me fait instantanément songer à ces ordinateurs géants qui ont vu le jour sur Terre il y a une dizaine d'années. Les pupitres doivent être reliés d'une façon ou d'une autre à cet appareillage complexe qui émet un bourdonnement continu.

Pearl marche vers un pupitre vacant, imitée en cela par ses deux compagnons. Elle s'installe sur le siège pivotant qui fait face au pupitre et coiffe le bizarre cerclage métallique. Des voyants multicolores s'allument devant elle et soudain, elle ne bouge plus.

Un léger glissement derrière moi. La cloison mobile commence à se fermer lentement. Si je reste là, je risque d'être prisonnier de cette salle où je n'ai que faire. Il faut que je visite cette nef de fond en comble.

Je me suis jeté in extremis dans l'entrebâillement du panneau mobile qui se referme avec un claquement sec. Je suis seul, maintenant, et j'hésite un instant sur la conduite à tenir. Puis je décide de chercher le cœur de cette nef. Le poste de commandement. Il doit y en avoir un de toute façon.

J'essaie de m'orienter, et je me mets en marche, en essayant de me remémorer la topographie habituelle de ce genre d'appareil qu'il m'a été donné de piloter une ou deux fois, lors d'essais. Les repères chiffrés ne signifient rien pour moi, et je suis obligé de me déplacer un peu au hasard, en me basant sur mes connaissances passées, heureusement présentes à ma mémoire.

J'ai dû errer pendant plus d'une heure terrestre au milieu d'un dédale de coursives, et de conduits verticaux munis d'élévateurs antigravité qui fonctionnent automatiquement à mon approche. Et j'aboutis enfin dans un secteur dont j'ai gardé le souvenir précis. Le poste de commandement, où sont regroupés en principe tous les appareillages de contrôle, se trouve au bout de ce couloir faiblement éclairé dans lequel je m'engage avec une légère pointe d'anxiété. S'il doit y avoir une explication à cette aventure étrange que j'ai décidé de vivre, c'est là qu'elle se trouve, j'en ai la certitude.

La cloison métallique s'efface devant moi, quand j'arrive à

l'extrémité du couloir. Malgré moi, je marque un temps d'arrêt au moment de pénétrer dans le cœur vital de la nef. Mais le décor relativement familier me rassure instantanément. Poste de pilotage manuel, ordinateur central, calculatrices annexes, écrans de contrôle... Je pourrais m'installer aux commandes de ce monstre et l'arracher à ce planétoïde inconnu, sans hésiter une seule seconde sur les manœuvres à effectuer...

Je me suis avancé de quelques pas, en regardant autour de moi, prêt à toute éventualité, et soudain je m'arrête. Si j'avais un cœur, je crois qu'il battrait en ce moment à une vitesse anormale. Mais je n'ai pas de cœur, et je ne ressens que les manifestations cérébrales de l'émotion qui vient soudain de m'êtreindre. Devant moi, assis dans le fauteuil normalement réservé au commandant de l'hypernef, se trouve un vieillard au visage littéralement momifié. Ses yeux morts semblent fixer intensément l'intrus que je suis. Il est rigoureusement immobile, et son corps baigne dans la luminescence rosée d'un émetteur bionique.

Il est mort, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Et sans le rayonnement qui baigne son corps chétif, et qui ralentit considérablement la décomposition des tissus, il n'y aurait peut-être plus qu'un squelette dans le fauteuil de commandement. La peau de son visage est devenue brune, et on devine l'ossature des maxillaires sous la peau parcheminée.

A sa gauche, il y a un androïde, au visage semblable au mien. Il est immobile lui aussi, figé dans une attitude qui donne l'impression qu'il a brusquement cessé de « vivre » au milieu d'une action précise. Son bras inerte est toujours tendu vers un appareil que j'identifie aussitôt comme un enregistreur à mémoires statiques. L'index de sa main droite semble désigner une des touches de l'appareil, comme si l'immobilité définitive l'avait frappé au moment où il allait enfoncer cette touche. Son regard est aussi vide que celui du vieillard dans son fauteuil.

Tout autour, des voyants clignent désespérément sur les faces avant de pupitres de contrôle.

Un lent travail de réflexion se fait dans mon esprit, au sein duquel s'affrontent des pensées plus ou moins contradictoires. Qui est ce personnage momifié ? Quel but impensable poursuivait-il avant d'être frappé par la mort ?

Instinctivement, je me suis approché de l'appareil enregistreur qui semble désigner l'androïde, et j'obéis à l'impulsion irraisonnée qui me commande d'achever le geste qu'il avait commencé. Mon doigt enfonce la touche qui correspond à la restitution de l'enregistrement, déclenchant un faible bruissement qui trahit le travail des mémoires électroniques.

— Je m'appelle Bogor. Ingram Bogor... Et je vais probablement mourir pour la seconde et dernière fois... Je pense que ce n'est plus qu'une question d'heures, peut-être de minutes. Je croyais pouvoir échapper au sort que m'avaient promis ceux que ma science a portés au pouvoir absolu, mais je n'aurai pas eu le temps de parfaire mon œuvre. Aujourd'hui, à l'heure où j'enregistre cet ultime message, et alors que je ne suis déjà plus tout à fait un être humain, je mesure dans toute son ampleur la vanité de mon entreprise...

Un temps de silence, puis la voix un peu impersonnelle reprend :

— J'espère que cette confession ultime s'adressera à un être humain capable de la comprendre, et surtout, à un être qui ne sera pas dépendant, d'une manière ou d'une autre, de ces monstres qui ont pris en main les destinées de la Terre et du même coup, à plus ou moins brève échéance, celle de l'EMGAL... Mon nom n'évoquera peut-être rien pour celui ou celle qui entendra ce message. Je suis toujours resté dans l'ombre... Mais je réalise aujourd'hui, dans un dernier sursaut de lucidité, que je suis le grand responsable des malheurs qui frappent mes semblables.

Nouveau temps de silence. Fasciné par cet appareil qui me restitue avec une totale fidélité les mots prononcés par un homme qui est mort maintenant, je me suis laissé tomber dans un des fauteuils du poste de commandement. La voix reprend :

— Je dirigeais un laboratoire de recherches pour le compte du gouvernement de l'époque. Un gouvernement ni meilleur ni plus mauvais que ceux qui se sont succédé à la tête de l'EMGAL depuis sa création. Mais j'ai fait Un jour une découverte fabuleuse. Comme la plupart des savants, je n'ai pas mesuré immédiatement la portée de cette découverte. J'étais seulement un chercheur. Et j'avais trouvé ! J'avais mis au point une sorte d'ordinateur révolutionnaire, capable de régler tous les problèmes, de prévoir toutes les situations possibles et imaginables, à partir de décisions prises par une des instances dirigeantes de l'époque. Cette machine était capable également de former mentalement des êtres humains, de les conditionner, en quelque sorte, pour effectuer une tâche précise avec toute l'efficacité voulue. C'est ainsi que sont nés les premiers éléments de la Psi-Pol, dont tous les membres sont actuellement sous l'influence de cette machine, que j'ai offerte à la Junte qui gouverne aujourd'hui la Terre... Ils sont, en même temps, les éléments informateurs inconscients fournissant à l'ordinateur central tout ce dont il peut avoir besoin pour faire son travail de synthèse ou d'analyse. Mais ce travail reste assujéti aux décisions que prennent les sept membres de la Junte, qui décident eux-mêmes des options, qu'ils soumettent ensuite à la machine, qui expose rapidement, en fonction des multiples informations dont elle dispose constamment, les conséquences de ces décisions. Selon les conséquences exposées par la machine, ces décisions sont maintenues, ou modifiées.

Ingram Bogor s'interrompt de nouveau, pendant quelques

secondes. J'ai l'impression de n'éprouver aucun sentiment particulier en entendant ces révélations qui expliquent tant de choses sur le tournant qu'a pris l'humanité depuis des années.

— *Ceux de la Junte gouvernante se sont laissé griser par le pouvoir qui devenait quasi absolu grâce à mon invention, reprend la voix de Bogor. Cela devait fatalement aboutir à la situation qui est aujourd'hui celle de la Terre, et qui risque fort de devenir demain celle des planètes qui refusent actuellement de se soumettre à la volonté de la Junte, mais dont la résistance finira par fléchir, car leurs dirigeants ne seront pas longtemps en mesure de résister à la puissance terrienne qui s'accumule dangereusement. Je dois reconnaître que je n'ai pas réalisé pleinement ce que j'avais fait... J'étais encore sous le coup de cette prodigieuse découverte quand j'ai compris que j'étais devenu un élément dangereux pour ces hommes qui rêvaient de dominer le monde civilisé. Ce n'est pas la première fois que des inventeurs se sont vus éliminés en douceur, après avoir fait profiter quelqu'un de leur découverte. J'étais sans doute ambitieux. Trop ambitieux... Et j'ai très vite compris qu'ils ne supporteraient pas longtemps ma présence. Je n'étais plus d'aucune utilité. On m'a écarté d'abord discrètement des hautes sphères dirigeantes. J'étais l'objet d'une surveillance constante. Puis je suis tombé malade. Une maladie inconnue... Alors, j'ai compris que j'étais perdu. Ils avaient trouvé un moyen discret pour m'éliminer, sans que quiconque puisse trouver ma disparition suspecte. Alors j'ai décidé de fuir, pendant qu'il en était encore temps. Décrire les péripéties de cette fuite serait trop long, et je crains que le temps ne me soit maintenant mesuré. J'ai pu m'emparer du laboratoire spatial, en orbite autour de la Terre, à l'intérieur duquel je poursuivais un autre type de recherches sur les possibilités de mettre au point un cerveau totalement synthétique. Des recherches qui étaient également sur le point d'aboutir. J'ai emporté avec moi certains dossiers importants, et j'ai disparu au cœur du cosmos, dans une zone inexplorée. Je me suis posé un jour sur ce planétoïde inconnu, que j'ai baptisé Ter-2. Je crois que je suis devenu fou. Fou de rage, et de ce désir de vengeance qui a guidé tous mes actes à partir de cet instant. Ce n'est pas par hasard que j'ai choisi ce planétoïde désolé, mais bien parce qu'il se trouvait relativement près de cette planète nommée Xarka, qui sert de baignoire à ceux de la Psi-Pol. Je connaissais l'existence de cette planète. J'ai décidé qu'elle serait un excellent champ d'expérience pour satisfaire cette vengeance dont l'idée ne me quittait plus. J'avais réussi à stopper les progrès de cette maladie que m'ont probablement inoculée ceux de la Junte, mais il m'a fallu des années pour mettre au point des androïdes capables de capter le psychisme humain. Mon but était simple dans son principe : créer des androïdes perfectionnés, à l'image de certains responsables approchant de très près les dirigeants actuels de la Terre, et me servir de ces androïdes pour reprendre à mon propre compte les rôles du pouvoir dont j'avais été exclu ! Il suffisait par exemple qu'un androïde*

ressemblant à s'y méprendre au chef de la Psi-Pol intercepte ce dernier et capte son psychisme, pour que celui-ci soit aussitôt soumis à mon propre pouvoir par un conditionnement préalable. Les premiers androïdes expérimentaux que j'ai envoyés sur Xarka, à la recherche d'un psychisme humain, ont été fabriqués à l'image de cet officier responsable de la Psi-Pol, sur lequel je possédais un dossier complet. Son nom est Rudolph Heymart, et aucune des portes du bunker dans lequel se terrent les sept membres de la Junte ne peut rester fermée devant lui...

J'avais oublié le nom de cet officier en uniforme noir qui m'a brutalement interrogé après mon arrestation. On m'avait fait beaucoup d'honneur !

— La première expédition de ces androïdes, fabriqués ici même par des robots qui travaillent sans relâche, a été un succès que je croyais complet. Ils sont revenus à bord de l'hypernef dotés d'un psychisme humain ! J'ai cru alors à une double réussite, parce que je savais que ces androïdes ne pouvaient pas vieillir. J'abordais en même temps que la réalisation de ma vengeance une autre possibilité, plus grandiose encore : celle de créer des êtres immortels ! J'ai entrevu, à ce moment précis, la possibilité de survivre, malgré cette terrible maladie qui finirait par avoir raison de moi. J'étais de toute façon vieux et usé. Alors, j'ai pris la décision de m'intégrer moi-même à un androïde, non conditionné bien sûr.

Je regarde l'androïde toujours immobile dans sa position figée. C'est lui qui a enregistré cet ultime message. Et je comprends soudain qu'il s'est passé ensuite une chose terrible... Une chose que n'avait certainement pas prévue Bogor...

— Le choc dû au transfert psychique a eu raison des dernières forces du vieillard malade que j'étais devenu, et j'ai assisté à la mort de mon propre corps, malgré le rayonnement bionique qui le baignait. Aucun être humain ne peut se vanter d'avoir éprouvé ce que j'ai ressenti à cet instant... Aucun être humain ne peut se vanter d'avoir ressenti ce que j'ai ressenti par la suite, quand j'ai réalisé que ces androïdes, soi-disant immortels, étaient incapables de retenir plus d'une huitaine de jours, ce psychisme qu'ils avaient volé à un autre... Car c'est ainsi... Pour une raison que j'ignore, et que je n'ai plus le temps de déterminer, LES ANDROÏDES MEURENT AUSSI!...

CHAPITRE XV

Un long silence succède à cette révélation qui me fait l'effet d'un coup de poing en plein visage. *Les androïdes meurent aussi...* Leur cerveau ultra-perfectionné est pourtant incapable de retenir plus de quelques jours ce psychisme volé à des êtres humains !

H ne me reste donc plus que quelques jours à vivre, moi qui redoutais tellement l'immortalité ! J'éclate de rire. Un rire amer, désespéré ! Oui, je ris, face à la momie desséchée de ce fou génial, pris à son propre piège. Tout cela est grotesque...

La voix d'Ingram Bogor se fait de nouveau entendre dans le poste de commandement, stoppant net mon rire :

— *Quand j'ai réalisé que les premiers éléments traités se retrouvaient à leur stade d'origine, après avoir laissé échapper ce psychisme dont ils s'étaient eux-mêmes dotés, il était trop tard. Je m'étais déjà intégré depuis plusieurs jours à un androïde, en croyant acquérir l'immortalité. Alors, j'ai laissé se poursuivre le processus, pour tenter de trouver la solution, avant de disparaître moi-même. De nouveau privés de pensée cohérente, les androïdes étaient automatiquement soumis à cette programmation imprimée dans leur cerveau par l'ordinateur central, et cette programmation leur commandait de chercher de nouveau un psychisme... Je les ai laissé repartir vers Xarka, et j'ai tenté de m'attaquer au problème. Mais la nature a eu le dernier mot... Je ne sais pas pourquoi le psychisme intégré au cerveau artificiel que j'ai conçu s'échappe au terme d'une période donnée. Et je ne le saurai jamais...*

La voix se fait soudain hachée, nettement plus faible :

— *J'ai trop attendu, en espérant mettre à profit le sursis qui m'était accordé pour résoudre un problème pour lequel il n'existe sans doute... aucune solution. Quand j'ai compris que l'échéance arrivait également pour moi, j'ai voulu stopper ce processus que ma folie m'a fait démarrer, mais... mais je... C'est terrible ! Je n'ai plus la force de... Mon cerveau ne commande déjà plus à ce corps artificiel... Je ne peux plus arrêter... le... processus ! Tout va... continuer... même après ma... ma mort ! Maudit soit le jour où... Mon Dieu ! La lumière ! La lumière... Elle m'emporte ! Je vais... L'enregistreur mémoriel ! L'enregistreur sur... sur canal 4... Il faut tout... stopper...*

Un grésillement succède à cette voix qui a cessé brusquement de résonner dans le poste de commandement. J'attends encore, mais il n'y a plus rien dans les mémoires statiques de l'enregistreur. Ingram Bogor

est bien mort, cette fois...

J'ignore combien de temps je suis resté effondré dans ce fauteuil, avant de me décider enfin à réagir. J'ai le vertige quand je songe à ce qui se passerait si ce processus immuable qu'a évoqué Bogor se poursuivait indéfiniment. L'humanité bannie de Xarka peu à peu transformée en une meute animale... Ou cette monstrueuse découverte tombant entre les mains d'êtres sans scrupule... Il faut empêcher une telle chose de se produire. Détruire à jamais ces appareillages déments !

Les derniers mots d'Ingram Bogor résonnent encore à mes tympans : *L'enregistreur... Canal 4...*

Je me suis précipité vers l'appareil, et j'ai enfoncé les touches de restitution correspondant au canal en question. C'est une autre voix qui se fait maintenant entendre à l'intérieur du local. Je suppose qu'il s'agit de celle de Bogor, avant son intégration à l'androïde. Elle est froide, précise, avec des inflexions qui trahissent par moments cette folie qui l'habitait...

Cet enregistrement n'est rien d'autre qu'une suite de notes de travail, qui définissent le fonctionnement de l'ensemble extraordinairement complexe qui œuvre à l'intérieur de la nef. Il va falloir que j'absorbe toutes ces connaissances, que je m'en serve pour détruire à jamais ce qu'avait conçu Bogor...

Non, pas détruire. Ce serait la solution la plus simple, mais je ne puis me résoudre à l'appliquer. Parce que Pearl est quelque part à bord de cette nef. Parce qu'elle est totalement assujettie à cette infernale machinerie ! Mais aussi parce que j'entrevois maintenant une autre possibilité, que je n'ai peut-être pas le droit de repousser.

Alors, je me mets au travail. Il me faudra sans doute des heures, avant d'être en mesure de stopper le processus qui se déroule maintenant en automatique. Des heures avant de déterminer quelles seront les manœuvres à effectuer. Mais je dois au moins essayer. Il doit me rester environ six ou sept jours à vivre, en calculant au plus juste.

Six ou sept jours, et un choix déchirant, qu'il me faudra faire en tenant compte de l'avis de Pearl. Elle s'est précipitée volontairement dans cette aventure, parce que j'avais choisi moi-même de m'y jeter. Une formidable preuve d'amour... Elle a donc le droit de savoir, et de décider de ce que nous devons faire ensemble.

Il m'a fallu presque une journée complète pour assimiler suffisamment de connaissances pour pouvoir espérer un résultat. Maintenant, je me trouve face au pupitre de commande de cet ordinateur qui ne m'a livré que quelques-uns de ses prodigieux secrets. J'ai devant moi un univers abstrait. Une multitude de cadrans et d'écrans de contrôle, de touches multicolores et de voyants lumineux,

qu'il me faut apprendre à ne pas confondre au cours des manœuvres qui vont suivre.

J'ai décidé d'arracher Pearl au contrôle de la machine. Seulement elle. Je vais tenter de supprimer cette programmation préalable qui la conditionne, et laisser les autres au repos, dans l'immédiat. Ensuite, nous aviserons...

Je ne pense plus à rien d'autre qu'aux manœuvres successives que mes doigts effectuent, enfonçant des touches, basculant des leviers. A plusieurs reprises, je dois me référer à cet enregistrement qu'a effectué Bogor. Maintenant, il ne me reste plus qu'un bouton à presser et la programmation que je viens de mettre au point sera injectée dans la machine. Si je me suis trompé...

Quand le gros voyant rouge qui correspond à la position de Pearl s'illumine, je sens déferler en moi une joie sauvage. J'ai réussi !

— Pearl!

Je me suis précipité comme un fou à l'extérieur du poste de commandement. Quand j'arrive devant le panneau donnant accès à la salle où se trouvent tous les androïdes, Pearl se tient debout dans l'ouverture, vacillant légèrement sur ses jambes. Son regard est noyé d'incompréhension. Elle me fixe intensément, et je sais qu'elle est en mesure de me reconnaître mentalement.

— Jod... Que s'est-il passé?

Je l'ai prise dans mes bras. Ce geste ne signifie plus grand-chose pour nous, dans l'état où nous nous trouvons, mais il a été comme un réflexe.

— Viens... Je vais essayer de t'expliquer, chérie...

Elle hésite, se tourne vers l'intérieur de la salle et regarde les androïdes, figés devant leur pupitre.

— Mais, les autres, Jod?...

— Ils ne sont pas malheureux, Pearl. Ils ne savent pas... Nous ne pouvons rien faire pour eux maintenant. Il faut d'abord savoir ce que nous allons faire nous-mêmes. Il va falloir être très courageuse, tu sais.

Elle me regarde sans comprendre. Elle ignore tant de choses...

Maintenant, elle n'ignore plus rien. Nous avons réentendu l'enregistrement de cette étrange confession d'un homme qui avait mis sa science au service d'une effroyable vengeance. Pearl sait du même coup que nos jours sont comptés. Elle a en main tous les éléments du problème, et elle a magnifiquement tenu le coup. Placés devant l'irréversible, nous sommes bien obligés l'un et l'autre de nous forger une philosophie à toute épreuve. Nous abandonner au désespoir serait stérile, nous le sentons aussi bien l'un que l'autre.

— En somme, résume Pearl après un long temps de silence, deux solutions s'offrent maintenant à nous : tenter tout ce qui est possible pour réintégrer nos enveloppes charnelles d'origine, en retournant sur

Xarka, ou alors...

— Ou alors, retourner sur Terre pour essayer de neutraliser les monstres qui conduisent le monde à sa perte, en rêvant de faire de l'humanité une race entièrement soumise à leur bon vouloir...

Je complète aussitôt :

— Si nous adoptons la première solution, la seconde devient pratiquement inapplicable. Actuellement, j'ai moi-même l'apparence du chef suprême de la Psi-Pol, et les dossiers emportés par Bogor nous fourniront très certainement le moyen d'atteindre les membres de la Junte dirigeante. Mais si je retrouve mon apparence habituelle, il n'existera plus aucune possibilité d'appliquer ce plan auquel j'ai fait allusion tout à l'heure. Le temps nous est mesuré dès maintenant. Et de toute façon, je crains que Moïse Loghan ne soit pas capable de neutraliser cette barrière mentale qui s'oppose au transfert inverse. En écoutant les notes enregistrées de Bogor, j'ai acquis la quasi-certitude que cette barrière est inhérente à la conception même de notre cerveau synthétique...

— Alors, le choix est simple, Jod..., murmure Pearl. Il faut détruire la nef principale et tout ce qu'elle contient, et utiliser l'autre nef pour regagner la Terre, si toutefois c'est possible. Mais nous devons également songer aux dernières victimes de Bogor. Ronald Peters et Dick Larsens.

— Nous pouvons les déposer sur Xarka, et les confier à Loghan. Il trouvera peut-être une solution, au sujet de ce transfert inverse. Tu pourras également choisir de rester...

— Non, Jod. Ma place est plus que jamais près de toi. Et puis... je représente, moi aussi, un personnage important sur Terre.

C'est vrai. J'ai appris, par les notes enregistrées de Bogor, que les androïdes-femmes étaient conçus à l'image de la propre épouse d'un des membres les plus influents de la Junte...

— Reste à savoir, poursuit-elle, si l'autre nef est capable d'affronter le continuum supraspatial sur une distance aussi importante que celle de Xarka à la Terre.

— Pour des êtres humains normaux, je crois que non. Mais nous ne subissons aucune des contraintes généralement fatales à un organisme humain. Nous sommes des androïdes, Pearl... Nous pouvons effectuer le trajet sans tenir compte des critères habituels, et même nous jouer des zones d'émergence normales, ce qui représente l'avantage énorme de limiter considérablement la durée relative de notre translation, et nous permettra sans doute de nous matérialiser très près de notre objectif.

— Alors, ne perdons pas de temps, Jod... J'ai quand même l'intention de jouer toutes les chances qui nous restent de nous en sortir! En tant que médecin, je refuse d'accepter sans combattre ma

propre condamnation à mort...

CHAPITRE XVI

Nous avons laissé derrière nous ce planétoïde baptisé Ter-2 par Ingram Bogor, dont les cendres doivent maintenant reposer au milieu de ce qui fut sans doute un des plus prodigieux laboratoires qui ait jamais vu le jour dans notre univers.

Avant de quitter l'hypernef, aux commandes de l'appareil qui effectuait régulièrement des incursions sur Xarka, j'ai provoqué la destruction de ce laboratoire, en utilisant la formidable puissance de toutes les réserves énergétiques, ainsi que celle des batteries photoniques des propulseurs. Le fabuleux ordinateur imaginé par Bogor a programmé lui-même sa propre destruction, après notre départ. La machine continue à obéir à l'homme... Ter-2 a connu une gigantesque explosion dont personne sans aucun doute ne témoignera jamais, en dehors de Pearl et moi, qui avons vu le planétoïde se transformer en une véritable étoile...

Nous avons déclenché une nouvelle panique quand notre nef, à bord de laquelle se trouvent les rescapés, inconscients ou presque, de la dernière expédition des androïdes, s'est posée à quelques centaines de mètres du village des bannis de Xarka, et c'est dans un village totalement déserté par ses habitants que nous avons pénétré, suivis docilement par Ronald Peters et Dik Larsens qui sont maintenant libérés de cette programmation préalable qui faisait d'eux des êtres entièrement soumis. La machine n'existe plus, et ils sont quelque peu déphasés. Je souhaite pour Pearl et moi que Loghan trouve le moyen de neutraliser cette terrible barrière psychique qui nous interdit de redevenir des humains normaux.

Dans l'infirmerie, nous avons trouvé Kany Stevens, prostré devant les corps immobiles qui furent les nôtres, à Pearl et à moi. Il s'est redressé quand nous sommes apparus, et j'ai lu la résignation sur son visage ridé. Il nous prenait pour des ennemis.

— Eh bien! finissons-en! a-t-il dit d'une voix ferme, en nous regardant sans sourciller.

Il a eu évidemment du mal à réaliser cette fantastique histoire que nous lui avons racontée, aussi brièvement que possible car le temps joue contre nous. Il nous explique à son tour que Glen et quelques autres ont réussi à retrouver le corps sans âme de Pearl, quand ils ont compris qu'elle s'était jetée volontairement au-devant des androïdes, pour me suivre.

— Il faudra également tenter de retrouver les corps de ces malheureux que nous avons ramenés avec nous, ai-je dit ensuite, après lui avoir exposé notre but final. Loghan doit chercher le moyen de supprimer cette autodéfense qui interdit le transfert inverse. Pour eux et... pour nous peut-être, si nous réussissons. Mais il faudra ensuite détruire ces androïdes, qu'il réussisse ou non. Ils représentent un secret que l'univers n'a pas le droit de connaître. Je compte sur vous, Kany...

— Vous pouvez, Jod, a-t-il dit d'une voix tremblante d'émotion. Quoi qu'il arrive, personne ici n'oubliera ce que vous avez fait.

— Maintenant, il faut que nous partions, Jod, a rappelé Pearl. Il ne nous reste peut-être que peu de temps.

Nous avons regagné la nef, après avoir jeté un dernier regard sur cette cabane dans laquelle nous avons vécu, Pearl et moi, une certaine forme de bonheur, dont certaines nuances nous échappent maintenant peu à peu. Nous ne réagissons plus tout à fait comme un homme et une femme, et nous n'y pouvons rien. Notre psychisme s'adapte malgré lui à notre état d'androïdes, et notre amour est maintenant essentiellement cérébral. Je ne crois pas que nous en souffrions vraiment. C'est très difficile à définir quand il nous arrive d'y réfléchir.

Nous avons décollé de Xarka et je suis en train de recaler les calculatrices pour la prochaine plongée supraspatiale quand Pearl pénètre dans le poste de pilotage. Elle a revêtu une courte robe d'Alcron, dans les tons bleus, et noué ses cheveux en un chignon artistique qui lui donne une expression un peu sévère. Elle dispose sur le dossier d'un des fauteuils une tenue noire que je connais trop bien et murmure :

— Nous devons compléter dès maintenant notre apparence, jod...

J'avais presque oublié ce détail. Bogor avait tout prévu. Il disposait des portraits en trois dimensions de

Rudolph Heymart et de cette femme qui est l'épouse d'un des membres de la Junte. Et il n'a dû avoir aucun mal à faire exécuter, par les robots travaillant pour lui, ces deux tenues qui correspondent à celles des personnages que nous incarnons maintenant.

J'ai revêtu la tenue noire des officiers de la Psy-Pol, avant d'enclencher le déroulement du programme de translation que je viens d'établir, en me fiant à des coordonnées précises trouvées dans les dossiers d'Ingram Bogor. J'ai réduit au maximum le temps relatif durant lequel nous nous déplacerons à une vitesse fabuleuse dans le continuum espace-temps sous-jacent, mais une fois ce temps écoulé, il ne nous restera probablement que peu de jours à vivre. Ce qui est effrayant, c'est de ne pouvoir définir ce temps avec toute la précision voulue. C'est une véritable course contre la montre qui s'engage au moment où la nef plonge dans les ténèbres insondables du supra-

espace...

J'ai emporté avec moi l'enregistreur à mémoires statiques qui se trouvait dans le poste de commandement de l'hypernef. J'ai soigneusement effacé tout ce qu'avait enregistré Ingram Bogor, et j'ai meublé ce temps que nous sommes obligés de passer dans le continuum sous-jacent en enregistrant notre propre histoire. Peut-être dans l'espoir qu'il reste quelque chose de nous si nous devions disparaître. Peut-être seulement pour revivre moi-même cette aventure insensée, et être en paix avec ma conscience. Je ne sais pas. De toute façon, cela n'a aucune importance...

Quand le signal intermittent annonçant la proximité de l'émergence, c'est-à-dire celle de notre rematérialisation dans l'univers conventionnel, résonne dans la poste de pilotage, nous nous regardons longuement, Pearl et moi. Elle me sourit, mais j'ai le souvenir d'un autre sourire... Celui d'une femme brune qui a dit un jour à Kany Stevens : *J'aimerais rester en compagnie de monsieur Greene, si vous le permettez...*

Elle est restée. Jusqu'au bout...

Et je l'aime encore plus pour ce courage dont elle a fait preuve. Même si cet amour n'a plus guère de sens maintenant.

CHAPITRE XVII

Comme je l'avais espéré en programmant notre translation grâce aux données précises trouvées dans les notes enregistrées de Bogor, la nef vient de se rematérialiser sensiblement au centre du formidable spatiodrome d'Unapolis, à une centaine de mètres seulement de l'imposant palais du Gouvernement Central.

Aucune nef pilotée par des Terriens n'est capable d'une telle performance, qui détruirait infailliblement tout être humain ayant commis l'imprudence de se soumettre à des contraintes impensables. Mais Pearl et moi, nous n'avons ressenti qu'un malaise à peine plus accentué que celui qui précède toute plongée ou toute émergence du supra-espace. Nos corps synthétiques ont parfaitement admis le choc d'une rematérialisation hors des conditions habituelles.

Instantanément, notre arrivée déclenche l'alerte générale sur le spatiodrome, et l'écran de visualisation extérieure nous restitue les images d'une agitation fébrile parmi les forces chargées d'assurer la sécurité du palais et de ses abords immédiats. En quelques secondes, tout le potentiel défensif de la zone interdite est en mesure d'entrer en action. Des tourelles mobiles, portant des canons thermiques, pivotent dans notre direction. La plupart des antennes paraboliques qui hérissent les toits en terrasse du palais sont braquées vers cette nef qui vient brusquement d'apparaître au centre de la vaste esplanade bétonnée, et l'air vibre sous l'effet de leurs rayonnements de détection.

— Ils vont tirer, Jod, murmure Pearl d'une voix tendue.

Elle a la main droite posée sur la commande manuelle du dispositif de protection.

— Je ne crois pas, chérie... Pour l'instant, ils se posent seulement des questions. Leur fichu ordinateur doit tenter de déterminer à quoi correspond notre intrusion.

— *Identifiez-vous immédiatement ou nous ouvrons le feu !*

La voix métallique a jailli d'un des haut-parleurs du poste de pilotage. Ils ont dû émettre simultanément sur toutes les fréquences hyper-quantiques, déclenchant automatiquement nos propres récepteurs.

J'enfonce la touche correspondant à la mise en fonction de l'émetteur principal de la nef, après avoir sélectionné une fréquence au hasard. Leur écoute doit également balayer toutes les fréquences de transmission.

— Ne tirez pas ! Le chef suprême de la Psi-Pol,

Rudolph Heymart se trouve à bord de cet appareil expérimental. Envoyez immédiatement un véhicule et un officier d'escorte. Et conservez jusqu'à nouvel ordre le secret le plus absolu sur notre présence ici. Avertissez les membres du gouvernement que le colonel Heymart a des révélations de la plus haute importance à faire. Vite ! Le temps presse !

— S'ils vérifient, ou si le vrai Heymart se trouve actuellement au palais, ça ne marchera jamais, souffle Pearl, les yeux toujours rivés à l'écran de contrôle.

— Alors, il faudra trouver autre chose, dis-je. D'après Bogor, Heymart ne vient que très rarement au palais. Il dispose lui-même de son propre bunker, et ne le quitte qu'en cas d'extrême nécessité. Ce serait bien le diable si...

— Jod! Ils nous ont entendus, coupe Pearl. Regarde !

Un véhicule glisse à toute vitesse vers nous. Il s'agit d'un de ces glisseurs spéciaux qu'utilise l'armée, et qui se déplace sur le flux de générateurs antigravité. Je ne puis m'empêcher de songer que c'est dans un véhicule de ce genre que j'ai été emmené un jour dans l'antre de la Psi-Pol...

— Le sas, Pearl... J'y vais.

Jod...

Elle me fixe avec une intensité douloureuse :

— Jod, fais bien attention à toi, souffle-t-elle d'une voix à peine audible.

J'ai émis un petit rire qui se voudrait décontracté.

— C'est à toi de veiller sur moi, chérie, ai-je rappelé. Mais souviens-toi : ne fais rien avant que j'aie réussi à pénétrer dans le bunker.

Je désigne la commande qui sert à enclencher manuellement le système de protection, cette aura verte dont je n'ai pas eu le temps de percer le mystère, mais qui a fait la preuve de son efficacité :

— Si nous l'utilisons maintenant, je n'aurai sans doute plus aucune chance de pouvoir pénétrer dans le saint des saints !

Pearl a commandé l'ouverture du sas ventral de la nef, et j'effleure son visage du bout des doigts avant de coiffer la casquette noire qui achève de faire de moi un officier de la Psi-Pol. Cette casquette dissimule par ailleurs un petit appareil ultra-miniaturisé qui n'est rien d'autre qu'un transmetteur télépathique. Je sais ainsi que Pearl pourra suivre ma progression seconde par seconde, quand j'aurai quitté la nef.

Deux minutes plus tard, j'apparais dans les vibrations du champ de force qui me dépose doucement sur le sol bétonné de l'aire d'atterrissage. Des gardes en uniforme noir, casqués, bottés, et armés jusqu'aux dents ont entouré la nef, à distance respectueuse. Certains

s'abritent derrière des véhicules dont les tubes de tir sont braqués vers le sas, prêts à ouvrir le feu. Tous ces hommes doivent appartenir aux troupes d'élite de la Psi-Pol, chargées de veiller sur la sécurité des membres de la Junte. Des hommes qu'on dit soumis à une discipline de fer. Je sais maintenant que cette discipline n'est pas autre chose qu'un conditionnement artificiel...

Un homme descend du véhicule que nous avons déjà repéré, Pearl et moi. Il porte lui aussi l'uniforme noir de ceux de la Psi-Pol, et je constate aux galons de métal brillant qui ornent ses épaulettes qu'il s'agit d'un lieutenant.

Il s'avance vers moi, et rectifie la position :

— Lieutenant Vogel. Mes respects, colonel. Nous ne vous attendions pas... Je veux dire... Excusez ce déploiement de forces.

— Vous ne pouviez pas savoir, lieutenant. J'ai dû garder le secret de cette opération jusqu'à la dernière minute. Je tiens cependant à féliciter les responsables du dispositif de protection pour leur efficacité.

— Je transmettrai, colonel, renvoie-t-il.

Pour un peu, je laisserais échapper un soupir de satisfaction. Ce type au visage glacial doit connaître le vrai Heymart, et je suis bien obligé d'admirer secrètement la perfection avec laquelle Ingram Bogor a conçu ses androïdes. J'ai bien l'apparence exacte de Rudolph Heymart, et même ma nouvelle voix n'a éveillé aucun soupçon dans l'esprit de l'homme qui attend maintenant mes ordres, toujours figé dans un garde-à-vous rigide.

— Conduisez-moi immédiatement devant les membres du Gouvernement, lieutenant. Je dois faire le plus vite possible une communication de la plus haute importance. Que personne n'essaie de pénétrer dans cette nef, qui demeurera ici jusqu'à nouvel ordre. Maintenez un service de protection discret. Et gardez le secret le plus absolu sur ce que vous avez pu voir, vous et vos hommes.

Il acquiesce d'un simple signe de tête, et me désigne son véhicule :

— Prenez place, colonel. Le temps de donner les ordres et de faire prévenir le palais.

C'est chose faite moins de deux minutes plus tard, et le jeune lieutenant s'installe lui-même aux commandes du glisseur qui démarre rapidement en direction du palais.

Je n'ai guère le temps d'apprécier une architecture discutable sur le plan esthétique, mais parfaitement adaptée à une protection totale en cas d'attaque extérieure, car nous plongeons presque aussitôt dans une rampe qui s'enfonce dans les profondeurs du sol. Une lourde porte au blindage à toute épreuve se referme derrière nous, alors que le glisseur s'engage dans un formidable souterrain, dont les parois s'illuminent instantanément à son approche. Un doute m'assaille : je me demande

jusqu'à quel point l'aura verte de protection pourrait m'atteindre sous la fantastique épaisseur de béton et d'acier, mais je n'ai guère le temps de me poser des questions à ce sujet. Le glisseur vient de ralentir et stoppe devant une barrière près de laquelle une demi-douzaine d'hommes armés montent la garde.

L'un d'eux vient se pencher vers moi, et scrute attentivement mon visage avant de saluer :

— Mes respects, colonel. Vous pouvez passer.

La barrière se soulève, et nous repartons. Nous allons franchir successivement trois autres contrôles, qui semblent prévenus de notre approche, et nous laissent passer sans difficulté. C'est presque trop facile. N'importe quel type ressemblant à Rudolph Heymart aurait pu arriver jusqu'ici et...

— Contrôle génétique, annonce brièvement Vogel en ralentissant une nouvelle fois.

J'avais déjà repéré les appareils électroniques qui se trouvent à gauche et à droite du tunnel plus étroit dans lequel nous roulions à faible vitesse. De curieux bras tubulaires articulés, prolongés par un globe ressemblant à un œil monstrueux, bougent lentement, tandis que je capte le bruissement presque imperceptible des appareils sous tension auxquels ils sont reliés. Un froid glacial descend en moi. Contrôle génétique... Ils ont tout prévu. Impossible de tergiverser. Je réalise en un éclair ce qui va se passer.

Bogor n'avait certainement pas prévu le genre d'action désespérée que je tente en ce moment même. Dans son idée, c'était un androïde doté du propre psychisme de Rudolph Heymart qui devait pénétrer dans le bunker. Or, si j'ai l'apparence exacte du colonel Heymart, ceux de la Junte doivent avoir la certitude absolue qu'il s'agit bien de lui avant d'accepter de le recevoir. Si le contrôle des paramètres génétiques s'accompagne d'un sondage psi, c'est foutu !

L'œil glauque descend lentement à ma hauteur, et l'espèce de pupille irisée qui en occupe le centre semble me fixer intensément. Près des appareils de contrôle, des gardes scrutent les écrans striés de fulgurances multicolores. J'essaie de me rassurer. Bogor ne pouvait pas ignorer ce détail. Il savait que son androïde serait soumis à cet ultime contrôle, permettant de définir avec une certitude absolue l'identité du visiteur, dont le code génétique doit être enregistré quelque part, dans les mémoires de cet ordinateur colossal que j'essaie d'atteindre.

J'éprouve l'impression de ne plus avoir un poil de sec, et pourtant, les androïdes ne transpirent pas ! Ma main droite a glissé d'instinct vers la crosse du pistolet thermique réglementaire fixé à mon ceinturon. Je suis prêt à me battre s'il le faut.

La pensée de Pearl s'insinue dans mon cerveau :

— *Jod... L'aura verte, il faut...*

— *Non ! Pas encore...*

Un homme en combinaison blanche de technicien nous adresse un signe de la main.

— Parfait, annonce le lieutenant Vogel. Tout est correct... Mais vous continuez seul, colonel, puisque je n'ai pas le droit d'aller plus loin. Veuillez descendre, s'il vous plaît.

Je me sens mieux, d'un seul coup. Le contrôle du code génétique doit suffire, et il ne s'est pas accompagné d'une vérification des paramètres psi! Je quitte la bulle transparente du véhicule.

— Je vous remercie, lieutenant. Vous pouvez disposer.

Je regarde devant moi, au-delà des bras articulés qui ont repris leur position d'attente. Il n'y a qu'une seule issue possible : ce couloir baignant dans une douce lumineuse bleutée, et qui se termine sur une porte monumentale dont le blindage doit être également à l'épreuve des armes les plus perfectionnées. J'ignore ce que je vais découvrir derrière cette porte, mais je sens confusément que je suis arrivé au terme du voyage...

Je me mets en marche, en soignant au maximum l'allure de mon personnage. J'ai eu l'occasion de rencontrer le colonel Heymart, et ses attitudes me reviennent en mémoire.

Les deux panneaux dont est constituée la porte s'écartent sans aucun bruit à mon approche, et je domine de justesse l'hésitation qui s'empare de moi au moment de franchir le seuil. Il suffirait de si peu de choses pour que les hommes qui continuent à regarder dans ma direction se méfient brusquement. Je sens littéralement le regard de Vogel sur ma nuque...

Je suis entré d'un pas résolu, et la porte s'est aussitôt refermée dans mon dos. Ce que je vois maintenant défie l'imagination la plus débridée. Je viens de pénétrer dans une immense salle circulaire dépourvue de toute autre ouverture que celle par laquelle je suis entré. D'énormes faisceaux de câbles multicolore jaillissent d'une sorte de puits central, et vont se perdre vers le plafond en dôme, très haut au-dessus de ma tête. Des impulsions électriques parcourent parfois la surface des faisceaux qui s'évase en corolle, d'où partent de multiples ramifications. Le sol est formé d'un étrange dallage translucide, rayonnant la même luminosité jaune que les parois courbes de l'immense salle, au fond de laquelle je distingue, très loin, le fantastique ensemble d'appareils électroniques qui produit un bourdonnement continu. L'or-

L'ordinateur central... Le prodigieux appareil inventé par Ingram Bogor...

— *Avancez, colonel. Et soyez le bienvenu ...*

La voix vient de nulle part et de partout à la fois. Ce n'est pas une voix humaine. Elle provient selon toute vraisemblance d'un

synthétiseur de parole.

Au-delà du faisceau de câbles qui émerge du puits central, je découvre une immense table en demi-lune. Elle est faite de cette même matière translucide et jaune qui forme le sol de la salle. Sept hommes, vêtus de longues robes qui les font ressembler à ces bonzes de l'ancien temps, sont répartis le long de la partie courbe de la table. *Les sept membres de la Junte...*

Je leur fais face, maintenant, et ma stupeur croît de plusieurs degrés. Ils sont rigoureusement immobiles, et je ne sais même pas s'ils ont conscience de ma présence. Pourtant, leur regard est fixé sur moi. Leur crâne rasé est entouré par un cerclage métallique, prolongé au niveau du front par une sorte d'antenne courbe qui émet à intervalles plus ou moins réguliers de brèves fulgurances mauves qui viennent frapper une étrange protubérance conique de la table.

L'incroyable vérité frappe soudain mon esprit surexcité : ces hommes..., ces sept hommes âgés, baignant dans la luminescence rosée dispensée par le générateur bionique qui se trouve derrière eux... Ces hommes qui tiennent en main les destinées d'un monde... *Ils ne sont pas plus tout à fait des êtres humains ! Ils sont en symbiose totale avec l'effroyable machine imaginée par un savant fou !* Ils ne vivent plus physiquement que grâce à ce rayonnement biologique qui baigne leurs corps rachitiques. Mais ils font corps psychiquement, mentalement, avec l'ordinateur ! Ils n'ont pas dû quitter leur fauteuil depuis qu'ils ont accepté cette monstrueuse symbiose !

— Je suis le Premier Responsable, annonce une voix chevrotante. Parlez, colonel. Je ne puis me débrancher que durant un temps restreint, vous le savez... Soyez bref.

C'est le vieillard qui se trouve au centre de la demi-lune qui vient de parler.

Pour être bref, je vais l'être, et ces pantins ne vont pas être déçus !

— Il faut stopper immédiatement le fonctionnement de l'ordinateur central, dis-je d'une voix dure. Je n'ai pas le temps de vous expliquer ce qui se passera si vous ne neutralisez pas immédiatement l'action de la machine.

Le vieillard reste très calme. Rien ne transparaît sur ses traits impersonnels, et il continue à me regarder.

— Voulez-vous dire que cela est en rapport direct avec la présence de cette nef qui vous a amené, colonel ? demande-t-il. J'aimerais d'abord que vous nous expliquiez de quelle façon cette nef a pu passer outre les zones d'émergences normales, sous contrôle constant.

— C'est possible, en effet, dis-je, pris de court. Je ne puis rien expliquer tant que l'ordinateur fonctionne. Il faut le stopper.

— Vous savez aussi bien que moi que c'est impossible, colonel, murmure le Premier Responsable. Positivement impossible.

J'ai brusquement la sensation très nette qu'il cherche à gagner du temps. Il se passe quelque chose... J'ai la sensation que l'ordinateur fait preuve depuis mon entrée d'une activité en constante progression. J'aurai au moins tenté de les convaincre, de les ramener à la raison... Tant pis, il n'y a plus qu'à...

— *Cet homme n'est pas le colonel Rudolph Heymart!* lance soudain la voix synthétique issue vraisemblablement de l'ordinateur lui-même. *C'est un imposteur. Le colonel Heymart se trouve actuellement à sa résidence personnelle. Alerte donnée...*

— *Pearl! Maintenant... Vite!*

Ma compagne a perçu en même temps que moi le danger mortel. Ces singes en robe jaune ont évidemment prévu un système de protection rapproché. Je n'aurais probablement même pas eu le temps de saisir l'arme thermique qui pend à mon côté droit. Un long rayon fulgurant a jailli de la voûte au-dessus de ma tête. Mais l'aura verte a enveloppé mon corps une fraction de seconde avant que le rayonnement mortel ne m'atteigne. Le flux, dont j'ignore la teneur exacte, vibre intensément autour de moi, mais je ne ressens qu'une onde de choc très atténuée, qui me fait à peine vaciller sur place.

— Vous ne pouvez rien contre moi ! dis-je d'une voix tonnante. Rien, vous entendez ! Stoppez immédiatement cette machine infernale qui mène le monde à sa perte, ou je serai sans la moindre pitié pour les êtres monstrueux que vous êtes devenus.

Le rayon mortel fulgure une nouvelle fois, avec une puissance accrue. L'ordinateur s'affole et lance toutes ses forces dans une bataille dont il ne peut évidemment pas prévoir l'issue, faute d'éléments d'analyse immédiate. Mais ses circuits doivent être entièrement mobilisés par cette menace que je représente. Et je sais par Bogor qu'il est capable de faire face à n'importe quelle situation, si les analyses auxquelles il doit se livrer actuellement arrivent à un résultat.

Je n'ai pas le droit d'hésiter, maintenant.

Ma main droite arrache le pistolet thermique de son étui.

— Une dernière fois, arrêtez cette machine !

Je vois un intense désespoir s'étendre sur ces visages tendus vers moi, et je réalise qu'ils sont devenus incapables de dominer leur propre état. Cette symbiose mentale avec l'ordinateur leur enlève toute possibilité de réagir dans le sens que je leur impose, l'arme à la main.

J'ai brusquement pivoté sur les talons, et j'écrase rageusement la détente de mon arme. Le terrible flux thermique percute de plein fouet les délicates installations électroniques, et le métal se met à fondre instantanément, en dégageant une fumée âcre.

Je me sens animé par un désir de destruction que rien ne peut plus freiner. Il faut que je détruise cette machine avant qu'elle ne trouve un moyen de me détruire moi-même. Elle continue à se battre

désespérément, et les décharges qui jaillissent de la voûte atteignent maintenant une intensité dangereuse.

L'une d'elles ricoche littéralement sur la carapace que tisse autour de moi l'aura de protection, et son flux balaie brusquement la table en demi-lune.

Les sept membres de la Junte dirigeante s'effondrent sans un cri. Leur corps devient brusquement transparent, prend une ou deux secondes l'apparence d'une image holographique, puis disparaît dans une vibration intense. Voilà donc une de ces nouvelles armes découvertes par cet ordinateur inventé par Gobor...

L'univers était au bord du gouffre, et je n'ai aucun regret en continuant à vider mon chargeur énergétique sur les appareillages qui commencent à exploser en série, amorçant une réaction en chaîne qui me comble d'une joie féroce.

Je suis moi-même secoué par ces explosions, mais l'aura verte me protège encore. Je reflue vers la porte, qui s'ouvre soudain sur une poignée de gardes en uniforme noir, hébétés. Deux d'entre eux ouvrent le feu sur moi avec leurs armes thermiques, mais le flux éblouissant ne peut m'atteindre.

— Fuyez ! Tout va sauter !...

Je dois leur laisser leur chance. Ils ne sont pas vraiment responsables de tout ce mal qu'ils ont fait depuis que l'ordinateur les a asservis. Ils ont d'ailleurs l'air perdus. Quelque chose se passe au niveau de leur propre conditionnement. La machine n'est plus en mesure déjà de leur imposer sa volonté!

Quand je me rue vers la porte béante, ils refluent en désordre. En quelques secondes, c'est la débandade la plus complète.

— Jod... *Tout va bien, n'est-ce pas ?*

— *Tout va bien, chérie... C'est fini. L'ordinateur est en train de se détruire lui-même...*

— *Reviens, Jod... Reviens, je t'en supplie ! Il faut penser à nous, maintenant...*

C'est vrai. Il faut penser à nous. Je me sens bizarrement fatigué. Toute excitation nerveuse m'a quitté. Je me retourne une dernière fois avant de franchir la porte : là, dans cette salle où se croyaient à l'abri ceux qui pensaient dominer un jour l'EMGAL tout entier, c'est l'enfer...

J'ai regagné la nef. Partout, des gardes en uniforme noir errent au hasard, livrés à eux-mêmes. Ils fuient droit devant eux quand les explosions se rapprochent. Ils ont retrouvé leur instinct naturel de conservation. J'imagine que partout dans le monde, des hommes et des femmes s'éveillent d'un long cauchemar...

Aucun des gardes n'a tenté de m'empêcher de regagner la nef, auréolée elle aussi de cette lueur verte qui doit leur inspirer une terreur bien compréhensible.

Je fais irruption dans le poste de pilotage. Pearl se précipite vers moi.

— Nous avons réussi, Pearl! dis-je seulement. Mais il nous reste encore un travail à effectuer. Nous décollons...

Je me suis installé aux commandes. J'éprouve toujours cette fatigue incompréhensible qui a commencé à m'assaillir il y a quelques minutes. Mais je n'ai aucune peine à arracher la nef au sol d'Unapolis.

Le palais est en train de se transformer en un effroyable brasier, et personne ne songe à lutter contre le feu qui se répand partout.

C'est seulement quand nous nous trouvons dans l'espace que Pearl intervient :

— Il faut prolonger, Jod. Regagner Xarka au plus vite...

— Nous allons le faire, Pearl... Mais je dois d'abord lancer un message en direction de toutes les planètes fédérées. Le monde doit apprendre qu'il est libre...

Le message est parti à travers l'espace. Il a atteint un poste de veille, sur Mars, et un autre sur une station spatiale rebelle. Nous allons plonger au cœur du supra-espace. La mission que nous nous étions imposée est terminée...

Au moment où notre nef s'enfonce dans les profondeurs insondables du continuum parallèle, j'ai attiré à moi cet enregistreur inventé lui aussi par Ingram Bogor, et j'ai continué de relater notre aventure...

EPILOGUE

Kany Stevens enfonça une nouvelle fois une des touches de restitution de l'enregistreur à mémoires statiques posé devant lui. Il avait besoin d'entendre encore une fois la fin de l'ultime message de Jodrell Greene, avant de prendre une décision.

Près de lui, Glen Van Diest, Moïse Loghan et Bary Thornton étaient toujours debout, l'air grave. Le léger bruissement qui précédait l'enregistrement parut leur redonner vie, et leurs yeux se fixèrent machinalement sur l'appareil.

— *Nous n'arriverons pas au terme de cette plongée programmée qui doit nous ramener aux abords du village, où nous avons vécu Pearl et moi des moments inoubliables à plus d'un point de vue... Depuis environ une heure, nous ne pouvons pratiquement plus bouger. C'est venu tout doucement, après une impression d'intense fatigue physique. Nous pouvons encore communiquer par la parole, mais nous parlons peu, en fait. Personnellement, je garde mes dernières forces pour achever cet enregistrement qui retrace toute notre aventure, depuis le début. C'est très curieux, mais de plus en plus, nous communiquons mentalement, sans l'aide d'aucun appareil de transmission télépathique. Je sais que, comme moi, Pearl n'éprouve aucune crainte. Nous allons mourir, c'est inévitable, et nous arriverons certainement trop tard sur Xarka pour espérer pouvoir réintégrer nos enveloppes chamelles. Mais nous savons que cela n'a pas d'importance. Nous avons en nous la certitude absolue que la vie telle que nous l'avons vécue jusqu'à l'instant où nous nous sommes intégrés mentalement à ces androïdes n'est qu'un stade transitoire. Pourquoi cette certitude? Je ne sais pas très bien. Nous avons par instants l'impression que nous sommes attendus quelque part, dans un ailleurs que nous ne pouvons définir, mais dont la perception ne devrait pas tarder à nous être révélée. Et cette impression s'accompagne d'un sentiment de... oui, je dirais presque de bonheur ! La plupart du temps, l'être humain qui sent qu'il va mourir est sans doute trop préoccupé par sa souffrance physique ou par la peur de l'inconnu, pour s'attarder à ces perceptions étranges, mais nous, nous sommes dégagés de toute sensation parasite... Nous attendons simplement que le moment arrive. Notre vie a sans doute été courte, mais elle aura été bien remplie! Je... Oh! Cette fois, le processus semble s'accélérer... J'ai du mal à trouver les mots qui me viennent encore à l'esprit, et je ne distingue plus très bien les choses qui m'entourent... J'ai pourtant... toujours la sensation que... que Pearl est à mes côtés. Kany! Kany Ste...vens! Ceux de*

Xarka seront sauvés bientôt... Coordonnées fournies à... aux responsables des... planètes fédérées... Mais il faut... il faut détruire toute trace des... des androïdes ! Il ne faut pas que soit redécouvert un jour le... le secret de Bogor... Jamais, vous entendez!... Ja...mais! Pearl! Je... je vois la lumière. Une immensité de lumière blanche qui vient vers nous. La... la mort n'existe pas! Seulement cette porte lumineuse... Ils sont là, Pearl ! Ils... ils nous appellent ! Je ne...

— C'est fini, murmura Kany Stevens en regardant les trois autres, à travers les larmes qui embuaient ses yeux,

— C'est peut-être mieux ainsi, Kany, prononça Moïse Loghan. Les deux autres androïdes... Je veux dire Larsens et Peters sont... morts avant que j'aie pu percer le mystère de ce cerveau prodigieux. Nous n'aurions pas pu effectuer le transfert inverse, et je n'aurais sans doute pas eu le courage d'annoncer une telle nouvelle à Jod et à sa compagne s'ils étaient arrivés vivants ici... Maintenant, nous devons respecter leurs dernières volontés, avant que les secours n'arrivent sur Xarka... Jod avait raison, un tel secret ne doit pas tomber entre des mains criminelles... Criminelles ou irresponsables.

— Alors, allez-y, Loghan, murmura le vieux chef. Je suis trop fatigué... J'ai l'impression que je viens de perdre deux de mes enfants... Faites le... nécessaire. Plus aucune trace en dehors de ce... de cet enregistrement. Mais faites vite, pour l'amour du ciel! Croyez-vous que nous ayons le droit de...

Son regard dévia vers la pièce voisine, vers le laboratoire médical dans lequel reposaient deux corps sans âme. Celui de Pearl Maugham, et celui de Jodrell Greene.

— C'était la volonté de Jod, souffla Glen Van Diest. Il ne voulait pas devenir comme... comme les malheureux qui errent encore dans la forêt, et qui s'entre-dévorent pour subsister. Nous allons les porter dans la nef, ainsi que les deux autres androïdes.

Le vieux chef de clan se contenta de hocher tristement la tête. Il ne bougea pas quand les deux civières passèrent devant lui. Il regardait toujours l'appareil posé près de lui, sur la table de bois mal équarri. Il resta là, immobile, alors que le jour déclinait sur le village. Il entendit l'explosion formidable, du côté de la clairière, et ses traits se crispèrent légèrement. Sa main tremblait quand il la tendit une nouvelle fois vers l'appareil pour enfoncer une des touches colorées.

— *Quelque chose vient de changer dans notre environnement immédiat. Je n'arrive pas à déterminer quoi. En fait, je ne réussis pas à coordonner réellement mes pensées, et cela dure depuis... des semaines. Des mois, peut-être. Impossible de savoir depuis combien de temps nous sommes enfermés dans ce local qui doit mesurer une dizaine de mètres de long sur autant de large. Nous sommes une douzaine, sans doute, allongés sur les couchettes réparties dans ce local, qui baigne constamment dans une luminosité*

rosâtre, mais je ne puis que regarder la jeune femme qui se trouve sur la couchette située immédiatement à ma gauche. Elle me regarde, elle aussi. Ce contact visuel est la seule chose qui nous rattache à la vie. Je veux dire à l'autre vie... Celle qui fut la nôtre avant que les gardes en uniforme noir de la Psi-Pol ne nous enferment dans cette pièce...

Kany Stevens fit un nouveau geste, stoppant net le déroulement de l'enregistrement, qui reprenait au début.

— A quoi bon ? soupira-t-il en se levant pesamment.

Il marcha jusqu'à l'extérieur. Du côté de la clairière, à l'endroit où s'était posée un peu plus tôt la nef programmée par Jodrell Greene, il y avait une grande lueur d'incendie...

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 20 JANVIER 1979 SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE BUSSIÈRE, SAINT AMAND (CHER)